

© ÉDITINTER, 2004
ISBN 2-915228-31-0

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

LES AVENTURES
LIBERTINES TROUBLANTES
ET FOLICHONNES
DE BOBBY ET BOBINETTE

PIERRE BÉARN

Les aventures
libertines troublantes
et folichonnes
de Bobby et Bobinette

*Une suite de nouvelles coquines...
Deux adolescents
à la découverte de la vie charnelle*

EDITINTER

Pour Brigitte EGGER
la merveilleuse compagne
des dernières années de ma vie.

Paris, janvier 2004

DU MÊME AUTEUR
Grand Prix de Poésie (1995)
de l'Académie Française

POÉSIE

- Mains sur la Mer*, Flory, 1941
Mes cent Amériques, Zodiaque, 1944
Maraudeuse de mon chagrin, Cahiers de Champagne, 1945
Couleurs d'usine, Seghers, 1951
Couleurs de cendre, Seghers, 1952
Couleurs d'ébène, Seghers, 1953
Couleurs intimes, (illustrées par l'auteur), Rougerie, 1953
Couleurs nocturnes, Cahiers de Rochefort, 1953
Couleurs de vent, Cahiers de l'Orphéon, 1955
Dialogues de mon amour, (quatre plaquettes), Seghers, 1958
Couleurs de mer, Rougerie, 1962
45 Passantes - Tome 1 (illustré par Olive Tamari), Zodiaque, 1964
Refus d'héritages, Audiothèque, 1965
43 Passantes - Tome 2 (illustré par Zadkine), Rougerie, 1966
Couleurs éparses, Rougerie, 1969
Hymne à la Bête masculine, 1972
Couleurs piégées, Grasset, 1973
Hymne à la Bête féminine, 1976
Dialogues de notre amour, Éditions Universelles, 1977
54 Fables, Éditions Saint-Germain, collection L'enfant, La Poésie, 1978
48 Passantes - Tome 3 (illustré par Yves Brayer), Grassin 1979
D'amour et d'eau claire, Grasset, 1983
184 Fables, Edit-Inter 1995 (illustrées notamment par ARFOLL)
30 Fragments de foule marchant vers le Jugement Dernier
(30 illustrations de l'auteur), Edit-Inter 1996
Dix poignées de nouvelles fables, Edit-Inter 1997 (illustrées par ARFOLL)
Dialogues de notre amour (5e édition, illustrée par l'auteur), Edit-Inter 1997
L'Arc-en-Ciel de ma Vie, Poésies complètes (Tome I), Edit-Inter 1998
300 Fables d'aujourd'hui (tome II), Edit-Inter 1999 (illustrées par ARFOLL)
Couleurs Charnelles (Arc-en-Ciel de ma Vie, Tome III), Edit-Inter 2002,
poèmes illustrés par l'auteur.
50 étonnantes nouvelles fables, (illustrées par ARFOLL), Edit-Inter 2003

ROMANS

- L'Agonie du cuirassé Suffren*, Sorlot, 1937
Si lâches dès le matin, Flory, 1941
L'Océan sans espoir, Emile-Paul, 1946
Jean-Pierre et la navigation, (roman éducatif),
illustré par Bob Hekking, (Pavois, 1946)
illustré par Jean Paul Voorm, (Fayard, 1961),
collection de poche Voici, (Julliard 1964)

Cram-Cram du Niger, Fayard, 1959
La Bête, Ramsay, 1989
La Bête, Collection de poche, Editions Blanche, 2001

NOUVELLES

Les Oiseaux sont ivres, Pavois, 1946
Misères, Arc-en-ciel, 1947

GASTRONOMIE

Paris-Gourmand, Gallimard, 1929
Grimod de la Reynière, Gallimard 1930 (préface de Pierre Véry)

BIOGRAPHIES

Paul Fort, Seghers, collection Poètes d'aujourd'hui, 1960

REPORTAGES - ENQUÊTES

De Dunkerque en Liverpool (la Guerre en mer), Gallimard, 1941
Voyage au pays de la Manie (illustré par Ray Bret Koch),
Pavois, 1945
L'Afrique vivante, Fayard, 1955
L'Érotisme dans la Poésie Féminine, Pauvert Terrain Vague, 1993

REVUES :

Mysticisme (2 numéros écrits seul), 1926
La Passerelle (64 numéros, (64 numéros, écrits seul, sauf 3 articles de
Rousselot, Laugier, Jacques Charles), 1969/1987
La Nouvelle Passerelle (2 Cahiers par an), 8 numéros déjà parus (2000-
2003), publiés par « l'Association des Amis de Pierre Béarn ».

BIOGRAPHIES :

Pierre Béarn par Dansel et Depierris
Poètes d'aujourd'hui, N° 204, Seghers 1972
Méto, Boulot, Dodo, Entretiens avec Christian Denis
Le dé bleu, 1996
Pierre Béarn par Michel Bénard (revue *Poésie Première*), 1996
Pierre Béarn, un poète humain, essai de Carine Bledniak, Edit-Inter 2000
Poésie Première, Numéro spécial consacré à Pierre Béarn par Edit-Inter, 2002
Pierre Béarn, l'écriture à fleur de chair, dossier de Brigitte Egger
(à l'occasion des cent ans du poète), 2002

A PARAÎTRE :

Le Ramasse-Miettes d'un Râleur (2 volumes)
Douze et quinze minutes avec un poète
Les vacheries confraternelles
Un bouquet Couleur de Feu, nouvelles de guerre
Un bouquet Couleur de Chair, nouvelles
A bord d'un vaisseau fantôme, roman fantastique

EN GUISE DE PRÉAMBULE

Pierre Béarn qui va avoir 102 ans le 15 Juin 2004, n'a pas fini de nous étonner.

Après ses *50 nouvelles fables* de l'an dernier, ce qui porte l'ensemble à 360, il vient de terminer cette suite de nouvelles érotiques qui le tourmentaient déjà depuis un bon moment.

L'idée en est tout à fait surprenante ; du jamais vu : une très jeune fille, encore « toute neuve » et un adolescent racontent comment ils sont entrés dans le monde des adultes, en découvrant les délices des plaisirs charnels, jusqu'à leur aboutissement.

Une série de petites aventures s'en suit, érotiques à souhait, mais sans mots grossiers, tout en petits gestes émoustillants, tout en images que des esprits frileux qualifieraient d'indécence et qui ne sont en fait que l'expression des plaisirs de vivre.

Avec ce dernier grand ouvrage, Pierre Béarn, toujours lucide au soir de sa vie, nous invite avec un sourire mi-malicieux, mi-mélancolique, à jouir de l'existence tant qu'il est encore temps.

Un livre qui ne manquera pas de vous distraire.

Brigitte Egger
Décembre 2003

AVANT-PROPOS

Durant ma très longue vie d'écrivain, l'amour a toujours été ma consolation. Il a tenu une telle place dans ma vie qu'il était normal que je m'en inspire. Rien à voir avec la pornographie.

Le mariage des différences m'a toujours passionné. Cela m'a conduit à écrire la confession d'une fillette à la découverte des hommes et de leur emploi; d'où mon roman LA BÊTE, né des confidences de la première femme de ma vie.

À notre époque, vraiment inhumaine, il paraît que la perte de la virginité féminine n'est plus qu'une récréation qui permet de devenir rapidement une femme, alors que cet événement va conditionner la vie de la plupart des jeunes filles.

Durant ma très fertile exploration charnelle, j'ai connu la joie d'apprendre les plaisirs de l'amour à deux femmes mariées toujours vierges et de consoler beaucoup d'autres, que leur nuit de noces avait brutalement déçues. Cela prouve combien est importante l'initiation à la vie.

Nombreux seront les lecteurs qui trouveront indécentes et scabreuses, malgré leur fantaisie, mes quinze petites aventures, mais, soyons sincères, le mariage des différences est une obligation naturelle et bénéfique. Dès lors, pourquoi subir la dictature de la décence qui nous condamne à l'hypocrisie et aux pires erreurs? La Nature, lorsqu'elle se dénude, n'est pas immorale, elle est tout simplement humaine.

Le surprenant, c'est que j'ai écrit ces « nouvelles » bizarres à la fin de ma vie.

Pierre Béarn, 2003

BOBINETTE

1

UNE LEÇON DE CHAUSSURES

Elle venait d'avoir quinze ans, l'âge où l'on commence à pénétrer dans la vie secrète des adultes. Étudiante, mais éprise de liberté, elle était quasiment « en cavale » d'enseignement. Un abandon également basé sur l'éveil en elle du besoin de tout connaître. Un trouble étrange, né d'un tempérament en ébullition. D'où cette première aventure :

À quinze ans, Bobinette avait déjà l'apparence d'une fille évoluée, mais encore loin de l'être vraiment et ce fut d'une bien singulière façon qu'elle découvrit l'évolution de ses besoins.

Un jour d'été, où sa mère était en province, elle obtint de son père la permission et les moyens d'acheter, seule, une paire de chaussures. Au Quartier-Latin de Paris, le boulevard Saint-Michel n'était pas encore devenu un long étalage de vêtements de prêt à porter. D'agréables boutiques, de nombreux cafés et des librairies vivaient en harmonie radieuse.

Bobinette affectionnait les boutiques de chaussures et de lingerie. On entre et, tout de suite on peut s'évader de sa pauvreté en essayant des robes, des corsages, des chaussures, sans être contraint de les acheter. Cette fois, Bobinette avait de l'argent; elle en était très fière certes, mais d'autant plus hésitante et troublée.

Dans le magasin qu'elle avait choisi, il n'y avait vraiment de vivant que plusieurs vendeuses. Pas de clients. Intimidée mais résolue, Bobinette s'installa le plus loin possible de l'entrée, malgré le désir de la vendeuse qui parlait évidemment du principe que le monde attire le monde.

Bobinette avait remarqué plusieurs chaussures dans une vitrine, que la vendeuse s'empressa d'aller chercher dans des tiroirs. Revenant vers Bobinette, elle fut tout d'abord frappée par sa désinvolture car elle était assise comme si on devait photographier ses genoux. Bah ! elle était si jeune cette cliente et, de plus, fort jolie, vivante, pas du tout bégueule. Bref, la vendeuse se mit à genoux devant Bobinette et commença l'essayage. Tout de même cette grande gosse était vraiment singulière. Elle prenait plaisir à lever le pied nouvellement chaussé comme si elle voulait l'examiner de plus près, si bien que la vendeuse ne tarda pas à s'apercevoir que sa cliente éprouvait un bonheur particulier à ouvrir ses genoux, non pour admirer la marchandise mais pour mettre en valeur ce qu'elle eût dû cacher sous un petit slip. Une exhibition ? Pas tout à fait, ou bien alors timide, hésitante, honteuse même, mais ravie. Bien sûr, sa robe était trop courte. Assise, ses genoux devenaient fatalement visibles, mais le spectacle était un peu plus haut et, très vite, la vendeuse ne sut plus que faire, elle tenait un pied sans trop savoir pourquoi, et elle ne pouvait détacher son regard de ce que Bobinette exposait en toute conscience, si bien qu'elle osa poser sa main sur la cuisse de Bobinette qui ne put s'empêcher de frémir. Mais ce fut vraiment avec stupeur qu'elle sentit ses genoux s'ouvrir tout à fait. Elle réalisait qu'elle se donnait en spectacle et que la vendeuse en éprouvait un plaisir quasi douloureux, les yeux fascinés.

La vendeuse découvrait que le corps de Bobinette avait faim et voilà qu'elle avait envie de la satisfaire !

Quelle horreur !

Elles restèrent plusieurs secondes immobiles. Puis, brusquement, elles réalisèrent que leur attitude venait

d'être remarquée par la Directrice, une femme sans âge, la cinquantaine à peine, et qui, intriguée, se dirigeait vers elles.

Alors la vendeuse se reprit et elle dit à Bobinette :

– Je crois que cette chaussure vous va très bien, mais vous paraissez mal à l'aise. Mieux vaut revenir demain. Qu'en pensez-vous ?

Bobinette ne put que dire Oui. Elle s'était levée, mais si maladroitement, un pied chaussé de neuf et l'autre si différent qu'elles parvinrent toutes les deux à rire. Un rire qui parut tout d'abord suspect à la Directrice, mais le spectacle eut le don d'amuser l'intruse.

Et ce fut tout pour ce jour-là.

À peine sur le trottoir, Bobinette pensa défaillir. Le trouble ne l'avait pas quittée, sa respiration devenait bruyante. Était-ce la honte qui faisait naître à ses yeux deux larmes qui prenaient maintenant leur aise sur ses joues, ou simplement le désarroi de se découvrir empoignée, à l'intérieur de soi, par un odieux besoin de vivre ?

Au coin de la rue Soufflot, elle s'installa à la terrasse du grand café Capoulade afin de reprendre son équilibre, mais, très vite, elle s'aperçut qu'elle avait perdu toute autorité sur ses genoux ! Une force absurde, mais tenace, l'obligeait à les entrouvrir !

Certes, elle n'était pas seule assise à la terrasse, mais elle avait, sans bien s'en rendre compte, choisi de s'asseoir au premier rang, face aux passants qui ne pouvaient pas, s'ils la regardaient au passage, ne pas découvrir ce qu'elle ne parvenait plus à cacher.

Bobinette réalisait avec terreur qu'elle n'était plus libre. Elle ne pouvait plus se méprendre sur le besoin qu'elle éprouvait, impérieusement, de s'offrir, dans le puissant et tyrannique espoir d'éveiller la curiosité des hommes. Peut-être même une affreuse envie qu'on l'admire...

Comment lutter contre un tel malaise si l'on éprouve une joie sauvage à s'offrir, une sorte de défi charnel contre

lequel il est vain de s'insurger? Si bien que, brusquement, elle ouvrit totalement ses genoux!

Dans cette position, la trop courte robe était devenue complice; elle ne couvrait à peu près rien.

Bien entendu, l'inévitable ne tarda pas à survenir. Un homme venait de s'arrêter non loin d'elle. Il paraissait chercher dans ses poches de veston un objet qui s'y dissimulait, ce qui lui permettait innocemment, de ne pas quitter des yeux le spectacle que cette jeune fille lui offrait. En avait-elle conscience? Ou bien, était-ce une sorte d'appel? Une offrande gratuite? Ou bien encore un besoin malsain de s'exhiber? Que faire, pour mieux comprendre? Il se baissa, comme si un des cordons d'une de ses chaussures avait besoin de lui. De la sorte, il pouvait mieux apprécier ce spectacle inattendu, ahurissant, que Bobinette lui offrait maintenant d'une façon quasiment insolente. En effet, elle ne bougeait plus, genoux ouverts au maximum, l'air absent, mais en fait, les yeux fixés bientôt sur le voyeur, éperdument consciente du plaisir qu'elle faisait naître en lui et recevant, en retour, un trouble bizarre qui la paralysait.

Soudain, il se redressa car son attitude ne pouvait qu'attirer l'attention des autres passants, plus ou moins affairés, qu'il obligeait à le contourner, et il se dirigea vers Bobinette qui, brusquement, venait de fermer ses genoux. Et elle se leva, et elle s'en alla, mais l'homme, aussitôt, se mit à la suivre...

Alors elle cria : « Allez-vous en! » d'une voix si furieuse, qu'interloqué, n'y comprenant rien, l'homme s'arrêta, médusé, tandis qu'elle traversait, en courant, le boulevard Saint-Michel.

Bobinette eut vite fait d'atteindre la porte cochère de son immeuble et de s'y engouffrer, affolée par les conséquences de ce besoin d'écartier ses genoux.

Regrettait-elle son acte? Non. Elle venait de mesurer son pouvoir, mais de découvrir aussi la faim de son corps.

À peine entrée dans l'appartement familial, elle se rua

vers l'armoire à glace, elle détacha sa robe, elle se dressa, elle se courba, elle s'inclina, horrifiée, mais ravie de découvrir à son tour l'attrait de ce buisson minuscule, que l'on dit ardent et qui l'est en effet, au point de vous soumettre à son désir de vivre. Quelle délectation de le contempler, de l'ouvrir, d'admirer sa couleur de rose en son printemps, et d'être envahie par la crainte de ses exigences. Mais, cette servitude n'était-ce pas aussi un moyen de dominer ?

Le lendemain, après une nuit de fermentations, Bobinette ne put s'empêcher de retourner vers la vendeuse, dont elle avait deviné le trouble. Une femme ? Et puis après ? Au moins celle-là ne pouvait pas lui faire de mal. Ce n'était plus une inconnue.

Un sourire, à la fois étonné et réjoui, prélude à une bienveillante complicité, l'accueillit dès le seuil de la boutique des chaussures.

– Comme je suis heureuse de vous revoir, dit aussitôt la vendeuse. Votre malaise m'a inquiétée au point que j'ai mal dormi. Les chaussures de votre choix, je ne les ai pas rangées ; j'en ai même trouvé d'autres. Vous allez pouvoir choisir.

Et ce fut tout naturellement qu'elles regagnèrent l'endroit discret que Bobinette avait imposé. Et là, dès qu'elle fut assise, Bobinette éprouva l'impérieux besoin d'écarter légèrement ses genoux. Une joie béate embellissait son visage. Une joie qui ne trompait pas. Elle était la conséquence d'un abandon total, égal à la merveilleuse offrande d'une femme lorsqu'elle accepte enfin de se donner à un homme.

La vendeuse s'était agenouillée devant elle, toute tremblante, ne sachant ce qu'il convenait de faire.

Néanmoins, quelques secondes après s'être agenouillée, elle ne put s'empêcher d'écarter un peu plus les genoux de Bobinette en s'emparant de sa jambe afin d'enfourner une chaussure dans son pied. Ce faisant, le bijou imposait de nouveau sa fascination. Le frêle terroir s'ou-

vrait à nouveau devant ses yeux en alerte, si bien qu'elle ne put résister à l'envie d'aller plus loin.

D'ailleurs Bobinette était, par évidence, tout à fait dans l'attente d'une conclusion de ce genre. Sa position était celle d'une victime qui se livre à son destin. Elle avait fermé ses yeux, ses lèvres venaient de s'ouvrir sous l'envoûtement de la lente montée des mains vers l'essentiel de son tourment, tandis que s'inclinait sur elle la charmante tête de la vendeuse. L'aventure se précisait. Bobinette fut aussitôt tentée par la chevelure qui couvrait maintenant le centre de sa vie ; elle plongea ses mains dans ces cheveux frisés, blonds comme des blés lorsqu'ils frémissent sous un soleil trop ardent, tandis qu'un plaisir indéfinissable et mal connu, l'envahissait.

Soudain, cette atmosphère de béatitude fut bousculée et les lèvres gourmandes s'échappèrent avec la chevelure, car la directrice était là, debout, exigeante.

– C'est parfait, dit-elle à sa vendeuse, vous pouvez reprendre votre poste, à la porte.

Bobinette n'avait pas bougé. Elle contemplait la nouvelle venue qui, sans plus attendre, s'installait à genoux devant elle, afin de s'emparer, avec une déconcertante avidité, du singulier spectacle....

BOBINETTE

2

LA MANIF ET LE CLOCHARD

Après son aventure vraiment scabreuse dans la boutique des chaussures où elle était devenue victime de la conquête bienheureuse de deux lesbiennes, son besoin de s'exhiber s'était calmé. Bobinette s'était contentée, au jardin du Luxembourg de Paris, d'ouvrir, de temps en temps, ses genoux pour offrir, durant quelques secondes, à des étudiants vagabonds, le spectacle fugitif de ses intimités.

Le naturel inattendu de ce genre d'exposition ne fit naître aucune agression, car nul des profiteurs n'osa en profiter. Elle était si jeune...

Le besoin de faire surgir chez les hommes un certain appétit est en soi très humain. Certaines femmes doublent l'attrait de leurs seins, sans autre besoin que de plaire. Au début du XX^e siècle il était courant de faire de même pour le postérieur. Un astucieux fabricant avait garni les vitrines de mode de petits appareils, destinés à doubler la séduction des ampleurs en balade, sur les boulevards des grandes villes.

Bobinette n'avait que faire de tels enjoliveurs. Charmante, rondouillarde sans excès, elle était déjà, à quinze ans, une semeuse de désirs en alerte. Redoutable mais vulnérable à cause de l'avidité de ses exigences charnelles. Elle ne pensait plus qu'à prêter son corps à un homme.

Ce fut donc tout naturellement qu'au Quartier-Latin de Paris, par un après-midi d'été, elle se laissa happer par une manif de mécontents qui défilaient en hurlant :

Pompidou, des sous, Pompidou, des sous...

Elle n'était alors vêtue que d'une robe éclatante de frivolité raffinée, flottante et souple qui accentuait évidemment ses charmes... mais qui, dans une telle foule, risquait de favoriser les désirs.

Aux abords du boulevard Saint Germain, une autre foule stationnait pour mieux scander un autre slogan :

La retraite à soixante ans, la retraite à soixante ans

Dans ce genre de stationnement où l'on piétine en s'amusant comme s'il ne s'agissait que d'une récréation de gamins, il n'est pas rare, pour une femme, de sentir se préciser dans le bas de son dos, une présence insolite mais chaude et surprenante qui ne tarde pas à faire surgir des réactions très dissemblables : une insulte, un essai de fuite ou bien un trouble qui vous paralyse, également, l'attente, la curiosité. Ne sachant que faire, Bobinette ne fit rien, mais tout de même, elle tourna la tête pour connaître au moins la tête de l'insolent personnage, qui cherchait à en profiter.

Quarante ans au plus. Plutôt sympathique malgré un sourire irritant, disons narquois. Bobinette ne bougeant pas, ce fut donc à l'outrecuidant de se mouvoir à la porte bienveillante de Bobinette. Émouvante dans son audace de plus en plus précise, appuyée, prépondérante, ce n'eût été qu'un banal appel au plaisir, si Bobinette n'avait pas senti s'étendre en elle une sorte de béatitude impudique. Son corps se crispait à mesure de la violation de sa sensibilité. Son corps tremblait, vaincu d'avance, stupéfié par l'intensité de ce genre de possession.

Pressés l'un contre l'autre dans cette foule délirante, tout devenait réalisable, si bien que la main de l'inconnu put aisément s'infiltrer sous la robe frémissante de Bobinette et s'emparer rapidement de l'essentiel tandis que

s'intensifiait dans son dos l'inférieure présence du plaisir qui s'amplifie... Celui des hommes.

C'était la première fois qu'une main d'homme s'emparait d'elle, la première fois qu'elle subissait la joie d'être la proie d'un homme et de connaître la jouissance car la main cupide était vraiment affamée. Soudain, Bobinette se sentit défaillir, prête à s'affaisser mais l'inconnu la maintenait debout tandis qu'il humidifiait par secousses frénétiques la robe immaculée de Bobinette. Il était temps, la foule venait de se remettre en marche lente et hurlante et la présence hallucinante et chaude et roide et totalitaire se détachait pour mieux s'esquiver.

Brusquement abandonnée, Bobinette n'eut plus qu'une idée : fuir ! Qu'eût-elle fait si l'inconnu avait insisté ? L'aurait-elle suivi chez lui, ou dans un hôtel ? Non. Elle était trop jeune et l'inconnu savait ce qu'il risquait. Ce n'était vraiment, pour lui, qu'une récréation. Au fond, il en allait de même pour Bobinette.

Rentrée chez sa mère, absente par chance, elle ne put qu'examiner sa robe encore humide. Il avait joui dessus. Quelle découverte ! Cependant elle avait fait de même sous l'impétueuse emprise de la main conquérante.

Comment oublier cette main ? Comment ne pas rêver à d'autres mains ? Comment ne pas subir l'émotion d'une telle découverte : la jouissance.

Cette bouleversante aventure ne tarda pas à imposer ses conséquences. Nous avons tous en nous plusieurs présences, des anges présumés mais aussi des démons toujours en éveil. Un des démons de Bobinette était de la race satanique. Ce fut lui certainement qui obligea la pauvre môme, fascinée par les traits redoutables mais bienfaisants de l'âge adulte, à troquer sa jupe pour une salopette. Pourquoi ? Oh la la, c'est là qu'il faut mesurer la puissance des instincts lorsqu'ils s'éveillent. Un pantalon, ce n'est pas très pratique pour permettre à un homme d'utiliser l'art de séduire par l'efficace avidité de ses mains. C'est pourquoi Bobinette, avant d'enfiler la salopette, en détruisit les poches !

Oui ! Plus de poches : deux trous, en attente...

Bobinette n'était plus qu'une gamine qui voulait devenir une femme. Le moment où la sexualité s'impose est un sujet tabou. En parler est une atteinte à la Morale, mais que penser de cette Morale qui impose l'hypocrisie ?

Bobinette subissait les excès de son tempérament qui avaient, pour elle, le poids de la fatalité. Elle n'était vraiment qu'une victime. Et c'est, pourvue de ce pantalon perfectionné qu'elle affronta la rue.

Lequel choisir ?

A coup sûr pas ceux que sa prestance attirait. Non. Seulement celui qu'ELLE choisirait.

Lui ? Lui ? Non, celui-là. Bobinette venait d'apercevoir un garçon qui devait avoir son âge. Mieux valait lui qu'un autre. Il contemplait une vitrine de bandes dessinées mais lorsqu'il s'en détacha, Bobinette le coinça dans une porte cochère.

– Par pitié, lui dit-elle, en désignant son bras droit qu'elle présentait collé contre sa poitrine, incapable en apparence de fonctionner. Par pitié, lui dit-elle, sois gentil, je me suis foulé le coude, veux-tu me donner mon mouchoir, qui est dans cette poche ?

Bobinette la lui tendait, le garçon y plongea sa main pour ne rien découvrir. Du moins, tout d'abord. Il avait tout de même effleuré la broussaille ensorcelante mais, tout de suite stupéfié, il avait voulu récupérer sa main. Bobinette l'avait stoppée !

– Ne t'en va pas si vite, dit Bobinette. Cherche, et tu trouveras. J'en ai besoin, comprends-tu ? Enfonce ta main. Plus bas, oui. Là. Tu sens ? C'est chaud.

– Oui, je sens, dit le garçon vraiment stupéfait. Seulement, que me voulez-vous ?

– Que tu fouilles, que ta main palpe tout. Amuse-toi ! On dirait que c'est la première fois que tu découvres un tel trésor. Tu n'as jamais joué quand t'étais même, au médecin et à la malade ? Eh bien, je suis la malade. Celle qu'il faut soigner avec ses mains. Comprends-tu ? Allez, fouille,

caresse. Régale-toi !

Dans l'angle de la porte, ils n'étaient, pour les passants, que deux amoureux. Donc, du banal. Il y a beau temps que les adolescents ne se gênent guère pour prouver qu'ils s'aiment. Mais le garçon de Bobinette était vraiment un gosse attardé, trop neuf, car sa main ne savait que faire dans le bosquet frémissant de Bobinette, si bien qu'elle le laissa la récupérer.

– Tant pis pour toi, dit elle en l'abandonnant, penaud, ahuri.

N'empêche qu'elle était aussi furibonde. Décidément, seul un homme, un vrai, pouvait vraiment comprendre, mais lequel, car il ne pourrait prendre que ça. Il n'était pas question de se livrer en totalité. Seulement la petite chose, dont la fièvre devenait de plus en plus exigeante.

Ce fut alors que Bobinette découvrit un clochard ! Oui, un clochard, c'est-à-dire, un homme sans danger, un homme stable. La rue était à peu près déserte. Il suffisait de la traverser et de lui offrir la poche à secret. Mais Bobinette s'affola. Il devait avoir les mains sales ! Alors elle eut une idée géniale. Non loin de là, sur le boulevard, il y avait une parfumerie. Bobinette eut vite fait de se saisir d'un flacon d'eau de Cologne. Combien ? Et la revoilà dans la rue, fonçant vers le clochard, à demi soûle, déjà, d'une volupté qu'elle allait enfin conquérir.

Le clochard était relativement jeune. Comment en était-il arrivé là ? En haillons, ou presque, une bouteille de rouge à ses pieds. Ce devait être un paresseux qui, sous prétexte d'être libre, se métamorphose en vagabond, en mendiant. De fait, dès qu'il aperçut Bobinette, il lui dit :

– Ma bonne demoiselle, je n'ai pas mangé depuis hier. Du pain seulement.

– Et du vin, répondit aussitôt, en riant, une Bobinette, transfigurée d'espérance.

– Dame, dit le clochard, le vin c'est le sang du pauvre.

– Bien sûr, dit Bobinette, je ne suis pas contre. Mais le vin, ça donne des envies ? Vous devez en avoir de bien

belles, tout seul et toujours assis sans rien faire. C'est pourtant une vraie chaise que vous avez ?

– Ben, pourquoi pas ? Je l'ai trouvée près d'une poubelle. Sa paille est trouée, mais je suis bien dessus.

– Tant mieux, dit Bobinette, la poche de ma salopette est également trouée, et c'est très pratique.

– Très pratique, une poche trouée ? Ça alors ! J'comprends pas.

– C'est très simple. Tenez, si vous enfoncez votre main dans ma poche trouée, vous trouverez certainement un objet très tendre et qui doit certainement vous manquer souvent ?

– Vous vous foutez de moi ? dit le clochard, ou bien vous êtes folle.

– Pas du tout, dit Bobinette, j'irai même jusqu'à vous donner cinquante balles si vous consentez à vous emparer de ce qui est au fond de ma poche.

– Vous êtes vraiment dingue ! Vous voulez que je vous astique alors que vous êtes encore une môme ?

– Exactement, répondit Bobinette, et je paie d'avance : cinquante balles, ça vous va ? Mais auparavant, il faut que je vous lave la main.

– La main ? Et pour que je vous tripote la motte, vous voulez laver ma main ? Ah, ça alors, ça me dépasse. J'ai encore jamais connu ça. Ça vous démange tant que ça, votre abricot ?

– Oui, dit Bobinette, J'en ai envie. Pourquoi pas vous ?

Sans plus attendre, elle avait pris sa main droite et voilà qu'elle la badigeonnait d'eau de Cologne et que le clochard, totalement ahuri, se laissait faire. Comment croire à une telle proposition ? Elle voulait simplement lui laver les mains et c'était une très bonne idée, après tout. Et puis, dans l'autre main encore très sale, il y avait un billet de banque tout neuf. Inquiétant le fait qu'il était neuf. Du faux peut-être ? Fallait ouvrir l'œil avant d'ouvrir l'autre main. Dame, c'était trop dingue. D'abord, lui demander un autre billet, un usagé, un qui avait servi. Et s'il fallait vraiment

lui ramoner la tuyauterie, pourquoi pas ? D'ailleurs, voilà qu'elle s'emparait de sa main pour l'enfoncer dans la poche trouée ! Ça alors ! Et c'était vrai ! Voilà qu'elle atteignait le buisson ! Pour un clochard quelle aubaine !

– Amusez-vous ! dit Bobinette. Allez jusqu'au bout !

Telle qu'elle était, debout devant lui, nul ne pouvait apercevoir la main flibustière. D'ailleurs il n'y avait à peu près personne dans cette petite rue, si bien que, seule, Bobinette devenait la spectatrice fascinée par cette main qui s'activait dans l'étoffe de la poche trouée. Quelle magnifique idée, car la main du clochard, réalisant sa chance inouïe, pétrissait violemment la prodigieuse petite merveille, la torturant avec un intense plaisir, comme si elle se vengeait d'une trop longue privation, et plus Bobinette gémissait, et plus la main se montrait affamée, rendue ivre par une telle profanation.

Ce fut Bobinette qui dut enfin se libérer de cette joie devenue vraiment excessive...

– Je n'en peux plus, dit-elle, en expulsant la main du clochard qui ne se décidait pas à abandonner son butin.

Lorsqu'elle fut redevenue sienne, le clochard regarda sa main avec des yeux émerveillés.

– Ça alors, dit-il en riant, j'avais jamais connu ça. Hein, c'était chouette ? Mais vous voilà lessivée, hein ? Vous n'aviez jamais connu ça, vous non plus ? Alors, soyez plus chouette encore. Une telle ribouldingue, ça vaut bien cinquante balles de plus ?

BOBINETTE

3

LA LEÇON DANS UN TRAIN

Durant quelques mois Bobinette parvint à satisfaire toute seule sa faim d'amour, mais elle restait insatisfaite, agacée de ne pouvoir vivre à la façon des adultes. Jusque-là, elle n'avait en effet découvert que les besoins tyranniques de son propre corps. Évidemment, elle n'était pas du genre frigide mais les circonstances de la vie et la présence minutieuse de sa mère l'avaient tenue, comme qui dirait, en laisse. Pas plus loin qu'il ne faut. Elle n'avait découvert l'appétit de son jeune corps qu'à la suite de l'essai d'une paire de chaussures où la présence à ses pieds d'une vendeuse l'avait contrainte à écarter ses genoux. Elle avait ainsi découvert que les femmes pouvaient aisément simplifier les exigences de la puberté, entre elles. Et puis, c'est vrai, il y avait eu cette journée exaltante mais stupide, aberrante, stupéfiante, de la manif et du clochard ahuri, mais il lui restait à connaître les hommes ; ce qui devait fatalement s'imposer.

Pour Bobinette, ce fut dans un train.

Sa mère était bien fatiguée moralement, depuis que son dernier séducteur avait pris la clé des champs avec une jeune Irlandaise, pour s'égayer sous d'autres cieux... Elle avait besoin de se replier pendant quelque temps sur elle-même, et ce dut être cette envie qui la poussa à se séparer de sa fille Bobinette pour la confier, pendant une partie des

vacances, à une de ses cousines, germaine à ce qu'il paraît, qui faisait métier de vendeuse de poissons à Douarnenez, au déboulé des chalutiers que libérait la nuit.

– Tu connaîtras ainsi la mer, et une partie de ta famille, lui dit-elle. Ta santé, avec le grand air, en profitera.

Elle ne croyait pas si bien dire. Peut-être faisait-elle partie de ces mères qui, dépassées par les problèmes de l'adolescence en éveil, lesquels devenaient inquiétants, préféraient permettre à leurs filles d'affronter seules les interrogations de leur sensualité naissante et de découvrir ce qu'elles ne se résignaient pas à leur enseigner.

Bref, Bobinette, qui ignorait encore qu'elle était métamorphosée, sans le savoir, en proie bellement comestible, monta dans un wagon banal qui s'en allait, avec quelques autres, à Douarnenez. C'était là son premier voyage.

Dans son compartiment de huit places, cinq étaient déjà prises mais la sienne était tout près des vitres ; elle pourrait ainsi voir défiler la campagne et la nature, dont elle ne connaissait que ce qu'elle avait lu. En face d'elle, un jeune couple la fit sourire : un matelot et une charmante brune d'une vingtaine d'années. Pour Bobinette, cette jeunesse en fleurs était plus intéressante que les arbres qui filaient à la régulière, pan-pan pan-pan...

Enfin, au bout de plusieurs heures, il ne resta plus, dans le compartiment, que le couple et Bobinette qui n'avait cessé de les observer.

Quelle grâce dans les gestes, la souplesse des mains, la gourmandise des lèvres qui s'affrontent et se marient, les visages lumineux de bonheur d'une jeunesse en liberté. Ils s'aimaient ; c'était visible ; ils étaient la vie en mouvement, l'union dans la joie de vivre.

Les regardant, Bobinette vivait dans l'extase du triomphe de la jeunesse. Pourquoi n'était-elle pas à la place de cette jeune fille, guère plus âgée qu'elle ? Pourquoi n'était-elle pas amoureuse d'un homme, alors que tout son être vivait en alerte, victime de l'éclosion du désir d'aimer et d'être aimée ? À quinze ans, c'est la porte de la vie qui s'ouvre enfin.

Elle les contemplait avec une émotion si évidente que la brunette, laquelle n'avait sans doute plus rien à apprendre mais qui devinait aisément que la même qui les regardait aurait aimé être à sa place, se mit à sourire malicieusement. Fatigué sans doute, son matelot venait de s'allonger sur la banquette, posant sa tête sur les cuisses de la brunette comme s'il ne s'agissait que d'un oreiller. La coquine ne s'en fâcha pas car, déjà, s'éveillait en elle un besoin de satisfaire la curiosité de cette gosse de 15/16 ans qui les regardait avec envie. Bobinette en prit conscience avec inquiétude. Pour l'instant, la brunette se contentait, telle une mère de famille, de remettre en place deux ou trois mèches de cheveux en désordre, tout en fixant d'un air narquois, une Bobinette en intense alerte. Bientôt, il devint visible que son compagnon s'était endormi.

Alors, la main de la brunette devint vivante, curieuse. Elle se posa tout d'abord dans le haut du tricot zébré de la marine nationale qui s'ouvrait sur la poitrine de l'homme aimé, vaincu par le sommeil, puis elle glissa lentement vers son cœur, comme si elle voulait prendre conscience qu'il était toujours vivant, et bientôt, de plus en plus émue, semblait-il, sa main entreprit, avec douceur, de s'emparer de la totalité du gentil matelot.

Bobinette sentit de nouveau ses seins se durcir jusqu'à lui faire mal; elle tremblait au fur et à mesure que la main de la brunette précisait son envie. Libertine, elle devenait précise, en apparence affamée. Puis, vint enfin l'instant crucial, où elle se posa, avec une délicatesse éloquente, sur le léger gonflement du fruit qui dormait. Un long instant, elle y resta, immobile. Enfin, elle se mit avec prudence à laisser ses doigts se crispier sur l'étoffe qui bientôt se mit à palpiter curieusement.

Bobinette devait avoir des yeux bouleversés par ce genre de badinage, car son corps n'était plus qu'une sorte de chaudière qui sent que l'eau va bouillir. Elle allait peut-être voir ce que l'on peut faire à un homme...

Quant à la brunette, elle riait de constater que le travail

subtil de sa main perturbait à ce point la petite Bobinette qui, apparemment ne pouvait qu'être vierge, et ce fut tout naturellement qu'elle lui dit :

– Ça t'amuse? Il est fatigué. Fatigué de m'aimer. Alors le voilà parti dans ses rêves; il a un sommeil d'acier. S'il était seul, il ne se réveillerait que demain matin, mais il sait que je suis là, et bien là, et qu'il peut compter sur moi. À le voir, on ne peut pas s'imaginer qu'il va me quitter pour de bon. Il s'est amouraché d'une de mes copines. Il estime qu'on s'est tout dit et qu'on a tout fait. Elle est comme toi, elle a encore tout à apprendre. C'est pour ça, probablement, qu'il est tombé amoureux d'elle. Il veut tout lui apprendre, comme il a fait pour moi. Il a tout du conquérant ou du collectionneur. On ne peut pas lui en vouloir. Tu as du mal à comprendre, hein? Ils sont nombreux les hommes comme lui. Ils sont pour les additions, une plus une autre ça fait deux, et vingt plus dix, ça fait trente. Il n'a que 21 ans et il en est déjà à sa dix-septième. Il croit qu'il additionne alors qu'il divise; mais c'est un brave type.

Durant cette espèce de confession, la main conquérante n'avait cessé de palper la boursouflure; ce qui imposait à Bobinette une sorte d'avidité qui ne pouvait qu'amuser la brunette, laquelle revivait sans doute l'instant où elle avait découvert le secret portatif des hommes.

– Quand il dort, reprit-elle, on peut tout lui faire. Il ne bouge pas, il dort. Tiens! Veux-tu qu'on essaie?

– Quoi? demanda Bobinette, intriguée mais follement curieuse.

– Eh bien, l'essentiel, dit la brunette. L'ouvrir!

L'ouvrir? Que voulait-elle dire? Mais l'explication s'imposa rapidement. La brunette venait de s'emparer du haut du pantalon de ce matelot militarisé. Un pantalon curieux dont le haut s'ouvre comme le couvercle d'un coffret.

– On voit mal pourquoi je me gênerais, dit la brunette en s'emparant du contenu.

– Tiens! dit-elle. Tu as déjà vu ça? Regarde, tu connais ça?

– Non, dit Bobinette.

Néanmoins, elle ne pouvait plus détacher son regard de ce qui venait d'apparaître et qui, dans la main de la brunette s'amplifiait de la joie de vivre. Bientôt cela devint comme la hampe d'un drapeau, dressé dans la tempête.

– Ça te plaît? demanda la brunette avec une sorte de plaisir sauvage, comme si elle se vengeait. T'as déjà vu un pareil outil en état de fonctionner? C'est un orgueilleux. Dès qu'on le flatte, il engraisse! Il a l'air de se foutre de nous!

– Non, dit encore Bobinette, mais c'est effrayant! C'était tout petit tout à l'heure.

Et elle ne put réprimer une sorte de gémissement.

– C'est normal, répondit la brunette. Ça ne peut pas s'empêcher de gonfler. C'est leur nature. On l'empoigne et ça gonfle. C'est curieux, hein? Un truc formidable, mais, il se laisse faire s'il en a envie vraiment. Il peut rester impassible, inerte, mais quelle différence lorsqu'il est en forme, lorsque ça lui plaît, hop! le voilà debout, arrogant, fier de lui! Heureux d'être torturé. Car voilà ce que j'en fais! Regarde!

Et elle secoua l'attendrissant personnage!

– Salaud! lui dit-elle. Tu vas faire de même avec ma copine? Elle a déjà essayé. Hein? Mais réponds. Ah! regarde sa bouche. La vois-tu? Toute petite, une bouche de petit poisson. Mais regarde bien. Tu vois? Elle pleurniche. Une larme, deux larmes. Elle va bientôt exploser. Ah! Faut voir ça! C'est très drôle. Là, je vois que tu trembles? Ça te donne des envies? Eh bien, prends-la! Je te la donne. L'imbécile! Il dort. Il ne sent rien. Mais il serait drôlement heureux s'il te voyait. Allons! Donne-moi ta main, ne fais pas l'idiote. Il faut le traire, comme une vache! Voilà. Elle est à toi! Tu peux en faire ce que tu veux. Il dort, mon amour. Il ne sent rien, mais toi, tu ne dors pas. Alors, profite-en! C'est la première fois que tu tiens ce fléau des femmes? Alors, venge-toi, venge-moi. Secoue-le!

Horreur et féerie. Oui, les deux, car cela survenait après

la terrifiante envie dont Bobinette avait été l'esclave depuis quelques mois. Envie de s'exposer, puis d'offrir à la tentation le soin de se satisfaire à la sauvette. Une envie déconcertante de subir la prise en main de ce qu'on a de plus secret, comme avec ce clochard que Satan lui avait proposé, en pleine rue, devant des passants intrigués. Féérique, oui, car voilà que naissait en elle le bonheur de s'emparer de la différence, de la prendre en main, librement, sans problème. Il dormait, mais sa bête était devenue vivante, et Bobinette pouvait s'émerveiller de son ampleur et de ses formes exceptionnelles, en toute liberté ! Quelle découverte !

– Comme elle est belle, dit-elle enfin. Chaude et tendre. On a envie de l'embrasser !

– Qui t'en empêche ? dit la brunette en se marrant.

– Je n'ai jamais vu ça. Des petites oui, mais de cette taille. C'est vraiment étonnant. On dirait qu'elle veut me parler !

– Non, dit la brunette avec un rire soudain méchant. Ce qu'elle veut, tu vas le voir.

Elle venait de saisir la main de Bobinette : une main attendrie par la présence frémissante de l'objet et elle l'obligeait à la suivre dans une emprise hallucinante qui consistait à coiffer puis à décoiffer le petit être, à faire surgir sa gentille tête puis à l'enfourer afin de mieux la dresser en pleine jubilation. Quelle aventure ! Bobinette en défaillait d'émotion, envahie par un sentiment déconcertant car voilà qu'elle prenait un plaisir sauvage à torturer son obsession pour la vaincre en totalité.

Une sorte d'absurde vengeance !

Et la brunette était d'accord :

– Vas-y ! Voilà que tu as compris comment on s'en sert. Enfin, la première façon. Les hors-d'œuvre ! avant le plat principal, quand on croque la tirelire ; ce que bientôt tu vas connaître. Seulement, méfie-toi. Presque tous des salauds, les hommes. Ils ne pensent qu'à eux, le plus souvent.

Mais Bobinette ne l'écoutait guère car elle était fasci-

née par la ravissante et dodue petite tête de la bête qui laissait apparaître, chaque fois qu'elle émergeait à la lumière, la boursouflure émue de son cou ; si bien qu'émerveillée, attendrie, ensorcelée, Bobinette avait ralenti la vitesse de sa main pour mieux en profiter. C'était si merveilleux de voir sa petite bouche s'ouvrir comme celle d'un poisson qui prend l'air...

– Que c'est drôle ! dit-elle, extasiée.

Mais, en constatant que la main de Bobinette devenait hésitante :

– Ah non ! dit la brunette ; va plus vite, car, si le contrôleur passait... Quelle histoire ! Allez, fonce ! Secoue-la, tords-la, fais-lui mal. Elle adore ça. Ne l'abandonne pas. Plus vite ! Plus fort. Ah, oui, comme ça ! Tiens, regarde ! Elle frémit. Elle sent que ça vient. Plus vite ! Ça va jaillir, tu vas voir. C'est formidable ! Tiens ! tiens ! tiens !

Et voilà qu'en effet, tout éclatait ! Quel spectacle ! Bobinette était stupéfiée, déconcertée, dépassée. Elle découvrait soudain la vérité des gestes. C'est ça l'amour ? Elle regardait sa main, toute mouillée, désolée de voir s'affaïsser l'excroissance du petit monstre, car il dépérissait, il perdait son arrogance pour n'être plus qu'un lamentable vaincu dans sa main. Et voilà que la brunette s'en emparait, repoussant Bobinette. Et voilà qu'elle criait, sans se soucier de réveiller son matelot :

– Elle est cocue ! elle est cocue !

De qui parlait-elle ? Mais de l'autre ! De la copine qui allait lui ravir son amant ! La brunette était resplendissante de démesure. Quelle vengeance ! Et c'était une trouvaille, cette gosse de Bobinette. Elle allait en trouver des copines qui profiteraient de lui. On va toutes le violer !

Quant à Bobinette, elle avait cédé au besoin de reprendre la petite bête, devenue mourante dans sa main. Elle la contemplait avec émotion et tristesse. Comment pouvait-elle tomber ainsi dans la négation après avoir été si florissante ? Ce n'était plus qu'une fleur de chair devenue fanée.

De sa bouche minuscule germaient encore des gouttelettes, de menus diamants en forme de perles vulnérables, reliées entre elles par de minuscules et étincelants fils de la vierge !

– Tu peux goûter ! dit soudain la brunette. Moi, ça me donne faim. D’habitude, quand je peux, je prends tout.

Comme Bobinette gardait toujours dans sa main triste, la petite fleur fanée, contemplant une ultime petite goutte de plaisir, qui séduisait encore son regard, la brunette ajouta :

– Un conseil : méfie-toi de ce genre de liqueur qui a le pouvoir de renouveler le monde. Quand elle va surgir, repousse ton homme, pour éviter qu’il te colle un enfant, ou bien, jette-toi dessus pour l’avaler ! C’est bien meilleur, et, ma petite, crois-moi, ça te rendra super-intelligente, car avec ça, il te donne tout ! A condition, bien entendu, que ce ne soit pas un idiot.

BOBINETTE

4

LES FRUITS DE MER

Les souvenirs du train où, grâce à l'amertume d'une Lamoureuse, Bobinette avait pris contact avec la chose d'un matelot qui ne devait dormir que d'un œil, elle avait senti que s'aggravait en elle le besoin de devenir au plus vite une adulte. Quinze ans, c'était vraiment la limite à la curiosité des différences. Il fallait, à présent, entrer dans le sujet, en direct. Elle en avait assez de constater, dans de nombreux miroirs, que ses lèvres avaient le granulé séduisant des fraises et ses yeux le bleu de la mer au printemps.

Certes, le nez de Bobinette, retroussé comme s'il manquait d'air, aurait pu servir de perchoir à plusieurs de ces mouches charbonneuses qui survolaient, sans fatigue apparente, à longueur de jour, les fruits de mer que vendait la fameuse cousine germaine à qui sa mère venait de la confier, à Douarnenez, pour deux semaines, mais l'ensemble était correct, séduisant même. Il est vrai qu'à quinze ans on est toujours jolie.

Bobinette n'avait pas tardé à s'apercevoir que plusieurs des clients et des pêcheurs avaient pour elle des intentions pour le moins suspectes. Les poissons frais attiraient une foule, heureuse de voir gigoter les poissons mais la cousine était ravie de constater combien était profitable à la vente le sourire avenant de Bobinette.

Après s'être libérés de leurs pêches, les pêcheurs péné-

traient l'un après l'autre dans une baraque en bois très proche, où leurs femmes les attendaient. Aucun d'entre eux ne se gênait pour se dépouiller devant elles de leurs bottes et de leurs cirés ainsi que de leurs pantalons, roidis par le froid de la nuit. Des bavardages de bonnes femmes accompagnaient l'échange avec des vêtements secs et des sabots, luisants de satisfaction. On dégustait les petits potins de bord et surtout ceux des coins de rues. Bobinette ne s'y aventurait jamais, mais, un matin, elle eut à porter à une des dames de la mer un vêtement qu'elle avait oublié.

Dès l'entrée de la baraque Bobinette s'arrêta, stupéfiée par le spectacle de tous ces hommes à moitié nus qui l'accueillaient par de bruyants éclats de rire. Et pas question pour elle de s'en aller : la femme qui avait pris le vêtement perdu lui racontait comment elle l'avait égaré et l'âge de l'achat et patati et patata. Et voilà qu'on la questionnait, qu'on voulait tout connaître de son passé et de son avenir, et patata et patati. Ah les femmes ! Curieuses et bavardes, les voilà toutes ! Tandis qu'elle lui parlait, Bobinette découvrit, dans un coin et dans l'ombre, un pêcheur qui avait sorti son engin et qui le brandissait vers elle, pour attirer son attention. Un malin, celui-là. Nul ne pouvait vraiment le voir. Il le sortait, le rentrait, le sortait, le rentrait... Un gamin pourtant. Vingt ans, tout au plus. Comment peut-on être aussi vicieux, à cet âge-là ?

Enfin, Bobinette put se libérer. D'ailleurs la vente se terminait. Chacun ne pensait plus qu'à la bouffe ou à la cuisine. La cousine n'était plus là, et voilà ma Bobinette toute seule et voilà qu'elle apercevait, debout, appuyé nonchalamment sur un poteau télégraphique, le polisson de tout à l'heure. Il avait l'air de n'être là que pour mieux la regarder, timide, effarée déjà, sentant venir l'aventure, l'imaginant, la repoussant. Et Bobinette réalisait qu'elle ne pouvait se défendre, car elle avait à porter deux paniers d'invendus, l'un de chaque côté. C'était évidemment idiot d'avoir peur. Que pouvait-il lui faire ? Rien, il y avait encore trop de monde. Il ne pouvait que la suivre.

Tant pis ; aventure ou pas, il fallait se débarrasser des invendus. Le mieux était de ne pas regarder le jeune curieux, de faire comme s'il n'existait pas, mais, à peine avait-elle fait une centaine de mètres, un peu courbée sous le poids, qu'elle dut s'arrêter pour respirer. Bien entendu, il l'avait suivie et voilà qu'il lui parlait :

– Bobinette, c'est trop lourd pour vous, laissez-moi vous aider.

Déjà, il avait saisi une des corbeilles et voilà qu'il s'emparait de l'autre et qu'il se mettait en marche et qu'elle était obligée de le suivre ! Et tout ça était strictement normal. Le voyant ainsi, une femme de pêcheur l'avait félicité.

– Ce pauvre Gallec, le voilà encore à aider le pauvre monde !

C'était lourd, en effet, trop lourd pour une môme de quinze ans. Mais elle pouvait aisément le suivre ; il marchait lentement, il peinait, il dut, lui aussi, s'arrêter quelques secondes, et le voilà déjà marchant près des chaletiers au repos, le long du quai, que le vent aidait à dormir. Un vent doux et câlin, sous le long glissement de la marée montante... Tirillées, les amarres se plaignaient, à la façon des mouettes lorsque, vraiment affamées, elles supplient les pêcheurs de satisfaire leurs désirs de petits poissons, dont ils ne savent que faire et qu'ils s'amuse à jeter en l'air pour les obliger à les piquer en plein vol... On n'a rien pour rien.

À quelques pas derrière lui, Bobinette admirait la marche rouleuse de Gallec qui donnait à son corps une sorte d'offre à la demande. Ce n'était pas encore un homme, un vrai, dont les épaules sont imposantes. Il y a des garçons qui mettent un temps fou pour devenir physiquement des adultes ; ils ont toujours un retard sur les filles, mais Gallec n'était plus un gamin. Il l'avait prouvé dans la cabane, en se risquant à découvrir ce dont, au fond, Bobinette ne cessait de rêver depuis qu'elle avait tenu, dressée dans sa main, la hampe éperdue du matelot dans le

train. Et de dos, en marchant ainsi, il était vraiment très intéressant... fascinant même. Une sorte d'aimant en marche vers l'aventure, car voilà qu'il se trompait, voilà qu'il s'écartait vers la plage, vers les bungalows de louage, bien avant la cabane du poissonnier, qui attendait les invendus, laquelle était sur le quai.

– C'est plus facile à marcher sur le sable, dit Gallec pour la rassurer.

Mais c'était faux ! Le sable ralentissait la marche et devait alourdir les paniers.

– Où allez-vous ? demanda Bobinette. Ce n'est pas le plus court.

Brusquement apeurée, Bobinette le regardait s'en aller sans se soucier d'elle... Que faire ? Pouvait-elle abandonner ses paniers d'invendus ? Certes pas !

Gallec avait fini par s'arrêter, lui aussi. Doutait-il de sa réussite ? Non, il savait qu'il allait réaliser, enfin, un besoin qui l'obsédait car Bobinette était coincée, et puis, il était visible qu'elle était disponible, victime de sa nature et de sa curiosité. Il n'était pas question, à quinze ans, de la violer, mais de s'amuser à deux.

– Viens avec moi, lui dit-il en souriant. J'ai vu que tu prenais plaisir tout à l'heure à regarder mon ventre nu. J'ai décidé de te l'offrir. Tu vas en faire ce que tu voudras et surtout ce que j'ai envie que tu me fasses. Tu pourras t'en saisir et le regarder de près. Je te montrerai comment on s'en sert, comment fait ta mère pour que ton père soit heureux. Il te faut bien commencer à devenir une femme. Pourquoi pas ce midi, avec moi ?

– Commencer quoi ? dit Bobinette.

– Commencer à vivre, dit Gallec.

Et il se remit en marche et elle le suivit. Était-elle vraiment résignée ? Ce n'est pas sûr mais elle était vaincue d'avance par son exigeante convoitise. Elle restait fascinée par l'amusette virile du matelot et le plaisir qu'elle en avait reçu et dont elle ne pouvait plus se priver. Vaincue certes, mais pas coupable. Le coupable, c'était Gallec qui l'obli-

geait à revivre la prodigieuse aventure du train. Mais, n'avait-il pas raison de lui offrir ce dont elle ne cessait de rêver ? Et puis, quoi, ne fallait-il pas, en effet, devenir une femme ?

Les hommes ont tendance à exhiber en toute occasion leur petite bête lorsqu'elle fermente ; au contraire des femmes qui ont horreur d'exposer leur paradis, pour s'imposer. Les hommes sont vulnérables, par ailleurs. Un sur cent, peut-être, peut résister à la main résolue d'une femme qui s'empare de lui par le bon bout. Dès lors, pourquoi les femmes refuseraient-elles l'exubérante germination lorsqu'elle n'est plus qu'un cadeau ?

Bobinette devait penser ainsi, car voilà qu'elle suivait docilement son séducteur. Que pouvait-elle faire d'autre ?

Bien sûr, si les femmes agissaient comme les hommes, c'est-à-dire, prendre au lieu de se donner, que deviendrait l'équilibre du monde ? Mais un tel problème les dépassait l'un et l'autre. Ils n'étaient plus que les victimes d'une chaleur subtile et persistante qui se développait en eux. Gallec ne pensait qu'à l'expulsion de son envie et Bobinette au moment où l'objet fascinant allait lui appartenir, une seconde fois.

Un des bungalows avait encore sa porte ouverte ; Gallec y jeta les paniers, puis se tournant vers Bobinette, pétrifiée soudain et qui demeurait immobile,

– Allez, viens ! lui dit-il, on a déjà perdu trop de temps.

Et, comme elle hésitait encore, il se jeta sur elle, l'empoigna violemment et l'engouffra dans le bungalow, pour la coucher sur l'un des lits. Toutefois, ce n'était pas pour s'emparer d'elle, mais pour s'offrir à ce qu'il espérait depuis longtemps...

Ce fut vite fait pour les débuts et Bobinette ne fut plus bientôt qu'une bienheureuse friponne, tenant enfin, dans sa main, le jouet vivant de Gallec, un petit coquin qui prenait ses aises, orgueilleux, exubérant, heureux de vivre. Très vite, Gallec comprit qu'il n'était plus nécessaire d'obliger la main de Bobinette au va et vient qui s'imposait, puis-

qu'elle y prenait plaisir ! Il se contenta d'enfourer les siennes sous la jupe de Bobinette et de s'emparer de son terrier. Mais soudain, il se rendit compte que Bobinette n'avait plus rien à apprendre sur l'art de rendre ferme et prodigieusement expressif son instrument de séduction. Il réalisa que le jeu allait se terminer rapidement s'il ne freinait pas la vitesse et l'efficacité de la prise en main de Bobinette. Il la stoppa et il lui dit :

– Mais ce n'est pas la première fois que tu t'amuses ainsi ? Tu en as connu d'autres !

– Oui, dit Bobinette, extasiée, (car, dans la pénombre du bungalow, le trésor de chair n'était plus qu'une gourmandise qui lui appartenait et qu'elle pouvait torturer), mais je n'en ai connu qu'une, c'était celle d'un matelot dans le train qui me menait ici. Il était accompagné d'une jolie fille, il dormait, elle le caressait et elle finit par me l'offrir. Mais c'était à la fin, je ne l'ai tenue qu'une minute ou deux. Tandis que toi, je profite d'elle avec un immense plaisir, je suis heureuse de lui plaire. C'est vrai, j'en avais envie. Je te remercie de tout mon cœur. Comment ai-je pu attendre si longtemps ?

– Mais dans ton train, tu l'as vue quand elle explosait ?

– Oui, c'était fabuleux.

– Et tu as tout pris ?

– Que veux-tu dire ? Tout pris quoi ?

– Je vois, tu t'es contentée de regarder ?

– Ben, que pouvais-je faire d'autre ? Et puis, sa compagne me l'a reprise aussitôt. Elle avait peur que son compagnon se réveille. Elle l'a vite remise en place. Ni vu ni connu. On a eu beaucoup de chance. On était seuls, tous les trois dans le wagon. Il avait l'intention de la quitter, alors je pense qu'elle a dû se venger en me permettant d'en profiter ! Elle ne pouvait plus être jalouse.

– Et tu en as profité jusqu'à l'explosion ?

– Oui, dit Bobinette. J'ai tout vu. C'est étrange, toute cette liqueur qui n'en finit pas de s'évader de cet instrument formidable ! J'ai hâte de te voir exploser dans ma

main ! Malheureusement, je la vois mal. Tu devrais ouvrir la porte !

Brusquement, Gallec stoppa la main de Bobinette.

– Pourquoi ? s'écria-t-elle, stupéfaite. Je sentais que ça venait. Tu ne veux plus de moi ? Je t'ai fait mal ? J'ai tellement envie de te faire plaisir. Je n'en peux plus !

– Parce que je ne veux pas que cela se termine trop vite, ni comme ça, dit enfin Gallec. Je veux te montrer comment tu dois faire pour obtenir le plein rendement. Tu ne comprends pas ? Eh bien, laisse-moi faire. Tu reprends ta façon de caresser que j'apprécie beaucoup. Voilà, c'est très bien. Oh la la. On voit que tu aimes ça, et on ne fait rien de propre sans aimer. Oh la la, tu me laboures, ne va pas si vite ! Laisse-la respirer un peu sous ta main ; tu serres trop fort. Oui, comme ça ! Ah ! que ta main est douce et tendre... Pas trop vite. Comme elle est habile, ta petite main !

Par contre, la sienne restait toujours immobile sur le terrier touffu de Bobinette, sans se soucier de le rendre heureux, lui aussi. Cette ardente et merveilleuse tanière n'était, pour le grand gamin, qu'un excitant. Seul comptait pour lui ce qu'il désirait connaître et dont il avait entendu parler, par hasard, dans un bistro et qu'il allait obtenir.

– Et maintenant, tu vas faire mieux. Enfin, tu vas compléter. Tu vas faire comme une vraie femme.

Ce disant, il inclinait doucement la tête de Bobinette vers l'essentiel du spectacle, vers le petit arbre en folie, vers les lèvres de Bobinette.

– Tu le vois mieux comme ça, Hein ? demanda-t-il.

Et il l'inclina encore davantage vers son outil et il n'eut pas de peine, ou si peu, pour contraindre Bobinette à laisser la bête entrer dans sa bouche, au point de l'étouffer, mais à peine. Bobinette, eut-elle envie de crier, que son cri se noya dans la brusque explosion du petit coquin. Bobinette aurait probablement pu se libérer, mais elle devait penser que les deux lesbiennes du marchand de chaussures en avaient fait de même, en mangeant son ventre tout à tour. Donnant, donnant.

– Enfin ! Enfin ! dit alors le profiteur. Depuis le temps que j’attends ça. Et il ajouta : « Que c’est bon ! Et tu as tout bu ! »

Et puis, il se leva, après avoir libéré sa main dans la jupe de Bobinette. Et ils s’en allèrent, comme s’ils sortaient tous deux d’un cinéma.

BOBINETTE

5

LA HAUTE COUTURE

Lorsqu'à seize ans, on en a soupé des exercices, devoirs, leçons, études de l'enseignement obligatoire, sur la route exigeante des diplômes, l'été et ses mois de vacances apparaissent comme une récompense avec, quasiment, l'ouverture du paradis terrestre.

Mais cette vastitude de la liberté enfin conquise, pose de graves problèmes pour qui ne peut pas considérer l'argent comme une valeur banale. Si les dirigeants de nos pays, dits civilisés, n'étaient pas soulés d'argent, à n'en savoir que faire, sans parvenir à contenter leurs envies démentes, l'argent devenant une nourriture pour des appétits illimités, tout redeviendrait humain et la justice pourrait se glorifier de son nom.

Métamorphoser par exemple durant une année de leur jeunesse les intellectuels en paysans ou en ouvriers, comme le fit Mao en Chine, est une idée originale, à condition de ne pas les humilier, les déboussoler, les oublier. Bref, avoir eu faim dans sa vie est une leçon primordiale pour orchestrer la vie des autres.

Cependant, Bobinette n'était pas obsédée par ce genre de dialectique humaine. Elle n'était qu'une pauvre gosse tourmentée par l'abus minutieux et déplorable de ses sens. La vie des adultes l'avait tout d'abord obsédée et torturée. Un besoin stupide de se prouver que son appareil sexuel

existait et qu'il fallait subir ses exigences, l'avait réduite à une sorte de mendicité déplorable. Elle n'avait plus rien à apprendre des différences, à présent. Certes, elle s'était donnée, ou prêtée. On avait profité d'elle, mais en la négligeant, du moins pour l'essentiel. Restait à connaître l'union.

L'union de deux corps. Oui, bien sûr, elle y pensait sans cesse, il n'empêche que, pour l'instant, seule comptait l'obligation de payer sa vie. Sa mère n'était pas encore remariée, ce qui est, pour beaucoup de femmes, une solution aux problèmes essentiels de la vie quotidienne. Les vacances, pour Bobinette, c'était surtout un moyen, en dehors de ses études et aussi pour les payer, de gagner un peu d'argent.

Ce fut donc tout naturellement qu'elle devint, pour deux mois, après ses aventures de Douarnenez, une coussette chez un des rois de la Haute Couture, à Paris, capitale du charme fascinant des jolies filles, vêtues d'extravagance affriolante...

À longueur de journée, Bobinette devint donc un outil de travail pour embellir cette fascination. Elle cousait, cousait, cousait, pour vêtir somptueusement les grandes dames des élites européennes et des pétroliers d'Arabie.

Un métier pénible mais qui devenait une série de récompenses lorsqu'on pouvait apercevoir, sur un des modèles, un ensemble que l'on avait cousu-main et qui moulait harmonieusement son corps savoureux.

Le maître de la haute couture de la rue d'Anjou, à Paris, s'appelait Marc Lampino. C'était un personnage vraiment singulier, d'une telle prestance qu'on ne pouvait que l'aimer ou le détester. Il avait l'art de donner la vie aux étoffes. Il était de ceux, comme Max Jacob, qui estiment qu'un vêtement doit vivre. Il est vert, il est noir, il est gris, peu importe. L'important est qu'il soit vivant, qu'il ait une vie à lui, des qualités insoupçonnables, lesquelles devaient obligatoirement s'imposer. Néanmoins, son impérieuse et savante façon de draper ses idées de super-styliste sur la

matière vivante d'une jolie fille était souvent empreinte d'une délectation hautement possessive qui plaisait ou horrifiait.

Bobinette, en tant que cousette, ne pouvait intéresser le Maître. Elle ne vivait donc que dans l'ombre de la munificence. Avec sa frimousse de gamine elle ne pouvait vraiment pas rivaliser avec les fringantes bêtes de race qui illustraient la maison.

À la veille des défilés de la prochaine saison d'hiver, les habillages devenaient frénétiques. Ils se succédaient en rafales. On révisait les rôles des vedettes ambulantes et les responsables des séries modifiaient, abusivement parfois, les meilleurs thèmes, dans l'ensemble des drapés et des flous, selon leur destin et leur emploi, avec les multiples nuances de séduction qui s'imposaient.

Les mannequins étaient si nerveuses que, parfois, un bouton s'échappait d'un bustier, une tunique se révélait déraisonnable, des encolures se découvraient trop, ou trop peu échancrées. Aussitôt, dix cousettes se précipitaient pour des modifications souvent superfétatoires.

De ci, de là, les mains vigilantes de Marc Lampino, voltigeaient de seins en fessiers, rectifiant les plis, transformant la forme humaine des parures, afin d'imposer le ton, la forme, l'attrait qu'il avait rêvé.

Quelle bagarre ! Les mannequins n'en pouvaient plus d'enfiler fébrilement de nouvelles parures, dont les miroirs environnants soulignaient parfois les défauts avec une exaltante impudeur, où la beauté des femmes en cause donnait l'impression qu'elles allaient se prostituer, dans une parade hallucinante de fesses et de seins nus.

Bobinette contemplait souvent ce spectacle avec une sorte de gourmandise car c'était vraiment le triomphe de la chair, ivre de complaisances, les hors-d'œuvre de la béatitude, les plaisirs insensés du futile.

Les répétitions se prolongeaient d'une façon excessive. L'horloge suspendue perdait son pouvoir pour n'être plus qu'un ustensile insignifiant. Seule, la lumière triomphait.

Elle n'avait plus d'âge. Elle revivait sans cesse son printemps, mirifique ou câline, émerveillée ou furibarde, hostile parfois, mais qui se déplaçait sous forme de projecteurs géants, allant de nudités en nudités...

De temps à autre, un flux lumineux saisissait une jolie fille, totalement nue, se dépouillant d'une parure, pour sauter sur une autre, ne sachant que faire de son ajustement, devenu superflu.

L'essayage des collants irisés était hallucinant par ses fluctuations, ses frémissements, ses hésitations, ses rotations, ses maladroites, ses tangages, ses panoramas d'élection, peuplés d'admirables sculptures, surpeuplés de tentations éloquentes...

Et puis, tout s'éteignait. Tout se vidait. L'érotisme prenait la clef des libertés pour disparaître dans les décors. Les parures n'avaient plus de vie. Elles dormaient, fripées, quasiment dédaignées, négligeables...

Un soir, tard dans la nuit, Bobinette se retrouva seule. L'avait-elle voulu? Certainement. Ou, du moins, incertaine, elle n'avait rien fait pour imiter les autres. Certes, elle se devait de reconstituer une robe de haute tenue, par sa désinvolture, destinée à une Sultane du pétrole qui ne la trouvait pas assez séduisante, cependant, elle eût pu, et même dû, reporter au lendemain ce qu'elle n'était pas obligée de faire la nuit même.

Bref, elle était là, seule, cernée par une multitude d'étoffes multicolores qui avaient l'air de la narguer. Mais Bobinette n'y portait guère attention, elle n'avait de sollicitude que pour la robe de la Sultane. Une bienveillance qui, lentement, la contraignit à se déshabiller...

Oui, à rejeter d'elle, ses vêtements de pauvre, pour atteindre à la consécration... en pénétrant dans la robe somptueuse de la Sultane!

Hors de la banalité du quotidien, quelle merveilleuse évasion vers la souveraineté!

Ainsi vêtue, Bobinette n'était plus une coussette mais une princesse. Les miroirs environnants étaient tous d'ac-

cord. Ils avaient même tendance à amplifier les démesures.

Extasiée, Bobinette se courbait de volupté vers les miroirs. Elle leur souriait, elle leur parlait. Ce n'était plus, pour elle, que des complices émerveillés. Et pourquoi pas ? La robe n'était-elle pas destinée à rendre sublime la femme qui se promènerait dedans ? L'absolu de la parure est toujours infaillible sur le plan de la séduction, c'est la splendeur suprême de l'admirable.

Bref, Bobinette n'en finissait pas de s'admirer dans les miroirs, dont la complaisance la réjouissait.

Soudain, elle eut un cri de frayeur, car une autre image s'imposait près d'elle dans les miroirs : celle de Marc Lampino ! Horreur ! Comment pouvait-il être là, lui aussi ?

Et voilà qu'il posait ses mains sur les épaules de Bobinette ! Ses mains savantes, conquérantes dans leur autorité et leur curiosité professionnelles.

Un long moment, ils restèrent immobiles, figés tous deux dans les miroirs.

– Ce n'est pas parfait, dit soudain Marc Lampino, mais c'est valable. Quelques plis peut-être à créer.

Et il se mit à modifier, avec l'aide des miroirs, tout ce qui choquait l'attention de ses yeux inquisiteurs. Puis, il entreprit d'examiner Bobinette, allant même jusqu'à exprimer ce qu'il en pensait :

– Pas mal pour une cousette, mais on voit que vous n'avez pas l'habitude d'être convenablement habillée. J'y veillerai, si toutefois vous me le permettez. De toute façon, vous embellissez cette création qui ne me plaisait guère. Il est vrai qu'elle a des défauts qu'il va me falloir éliminer.

Quelle astuce ! En attendant, il palpa les seins de Bobinette. Disons, l'étoffe. Il prenait plaisir à consulter ses formes. Cela comptait seul pour lui. Le contenant primait toujours le contenu, mais, bien sûr, le contenu n'était pas négligeable, seulement, comment s'y plier en totalité, quand on possède, en quelque sorte, un somptueux harem ?

Et voilà que ses mains envahissaient l'ensemble des atours, sans trop s'attarder sur la complaisance apparente

de la continuité, car il devenait évident que Bobinette ne détestait pas ce genre de voyage, apparemment professionnel, sur l'essentiel de son environnement.

Et puis, arriva le moment où Marc Lampino fut totalement satisfait.

– Parfait, dit-il, c'est parfait.

Et il commença, avec les précautions d'usage, à récupérer le somptueux accoutrement de la Sultane du pétrole. Il procédait avec infiniment de précaution, ce qui lui permettait d'apprécier au mieux le contenant et le contenu, à la façon des philosophes.

Les miroirs étaient devenus inflexibles. Ils n'épargnaient aucun détail ; ils suivaient inexorablement la diabolique récupération.

Lorsque le dépouillement fut terminé, il ne resta plus, dans les miroirs, que le charmant corps apeuré de la cousette petite-main. À peine vêtue d'un soutien-gorge, qui n'avait rien à soutenir, car les fruits séduisants n'avaient que faire de lui - bien au contraire, - et d'une petite culotte apparemment friponne, car elle se complaisait à laisser s'épanouir de chaque côté de ses ourlets, les extrémités du paradis touffu.

Bref, Bobinette n'était plus qu'une sorte de gourmandise, frétilante d'anxiété.

Et bientôt, les miroirs s'amuserent à développer le voyage habile des mains de Marc Lampino sur le charmant petit ensemble corporel de Bobinette. Marc Lampino accompagnait de compliments l'inventaire méticuleux de ses mains :

– À la réflexion, dit-il soudain, les drapés vous conviendraient mieux.

Et il ajouta :

– Voulez-vous que nous fassions un essai demain ? De petite-main vous pouvez aisément devenir un des mannequins en apprentissage chez moi. Vos seins sont remarquables, fermes et, curieusement, en poires, si je ne m'abuse ?

Il ne s'abusait en aucune façon, car, ayant enlevé le soutien-gorge, pour mieux apprécier ce qu'il protégeait, il pouvait, avantageusement, admirer la forme accueillante des deux petites canailles, dont les pointes prenaient plaisir à s'offrir.

– Remarquable, dit-il enfin. Il faudra simplement, pour la clientèle, les habiller en dimanche, remarqua-t-il, en laissant ses mains artisanales prendre les dimensions et les courbes de ces deux effrontés.

– Et puis, il vous faudra prendre dans mes réserves des petits dessous plus attrayants que cette espèce de poche dont la couleur est désagréable. Une étoffe plutôt vulgaire.

Il l'avait saisie, il l'attirait vers lui, pour plonger son regard dans ce qu'elle s'obstinait à cacher.

– Du solde, dit-il d'une voix navrée. Venez, j'ai beaucoup mieux dans un tiroir.

Ce faisant, il avait fait glisser nonchalamment l'affreux petit slip.

Cette fois, Bobinette réalisa que c'en était fini de sa virginité ! Elle allait enfin être violée de son propre gré et devenir une femme qui n'avait plus rien à apprendre. Et elle s'abandonna voluptueusement à l'inévitable pénétration.

– Vous êtes beaucoup mieux ainsi, murmura Marc Lampino, en palpant en critique d'art les confins charnus de la crevasse. Privée de vos parures prolétariennes vous apparaissez telle une matière vivante probablement insatisfaite à ce que je constate. Ce que vous dissimulez encore au seuil de votre nid touffu doit être à la mesure de votre attendrissant paysage. Vous permettez que je m'en rende compte en amateur professionnel, passionné par les détails ? Une constatation, tout au plus.

Et, sans plus attendre, il s'empara, avec une extrême gentillesse, de la nymphette alanguie, totalement désemparee, pour la disposer à sa façon sur un divan d'essayage.

– Parfait, dit-il encore. Vraiment parfait.

Puis il s'agenouilla afin de pouvoir écarter les supports

architecturaux du réceptacle. Cela fait, il se mit en devoir de déguster, en connaisseur attendri, la fascinante friandise...

Quelle application, quelle délicatesse dans l'avidité, quel succulent repas ce devait être pour lui ! Néanmoins, lorsqu'il eut fini avec ce qu'il devait considérer comme une récompense, il dit à Bobinette, d'une voix douloureuse :

– Pardonnez-moi, chère cousette, de ne pouvoir faire mieux. J'ai pris de l'âge !

BOBINETTE

6

VOICI L'INSTANT OÙ LE BOURGEON DEVIENT LA FLEUR

La grand-maman de Bobinette était une gaillarde, c'est-à-dire une vraie femme, courageuse, gourmande, connaissant à fond l'art de gouverner un foyer et de séduire les hommes. Désinvolte ou décontractée comme on voudra, elle n'éprouvait aucun remords de planter dans une assiette ses seins opulents, totalement nus. Des seins en forme de poire qui faisaient jaser à perdre haleine, les comères de la rue du roi d'Alger, à Paris.

En revanche, la mère de Bobinette était d'une nature résignée, timide et fragile. Elle avait également des seins en poire mais ils étaient flegmatiques, frileux, quasiment honteux et Bobinette ne les avait jamais vus ! Il est vrai qu'elle n'avait tété que des biberons dans son extrême jeunesse. Sa mère ne devait faire l'amour qu'à la façon banale des habitudes : elle subissait, avec une gentillesse de soumise. Mariée à un marin, qui n'était jamais là, elle était devenue une paisible veuve de la mer. Comment avait-elle pu se remarier avec un professeur de philosophie ? Un de ces professeurs qui avait sans doute besoin d'une esclave de ce genre pour céder à ses exigences de mante religieuse. Et, fatalement, elle était incompétente dans l'exercice de ses fonctions de mère. Heureusement, elle n'avait eu que

Bobinette, entre deux abandons de son corps, laquelle avait poussé à la façon des plantes sauvages qui voudraient bien ne plus l'être.

Réduite à écarter d'elle-même les rideaux dont s'entoure la connaissance, Bobinette avait eu bien du mal à découvrir la vie des autres. D'où son relatif déséquilibre et son excessive curiosité.

Il est évident, du moins pour qui n'est pas contaminé par les excès de la bienséance, qu'une vraie mère doit apprendre à sa fille le métier de femme, sans se soucier de la pudeur et des extravagances de la Morale, et la familiariser avec les différences sexuelles. Les secrets de l'amour et les complications de la féminité ne devraient pas être considérés comme malpropres, obscènes, inconvenants. L'ignorance à vaincre est à la base de la perversité, d'où ce qui va suivre.

Afin de profiter des nombreuses vacances de l'enseignement, la mère de Bobinette et Justin, son mari, venaient d'abandonner Bobinette dans leur appartement. Et voilà que, brusquement, telle une prémonition du destin, la tuyauterie de la salle de bain se mettait de même en vacances. Impossible d'avoir de l'eau chaude.

Que faire, sinon appeler un plombier? Ce que fit Bobinette. Et le plombier survint. Il n'avait guère plus de trente ans, donc de l'expérience en tout genre. Vêtu comme un ouvrier, c'est-à-dire en blouson et salopette, le tout fripé par l'usage.

Il fut tout d'abord étonné d'apprendre que Bobinette était seule. Une gosse de 17 ans, et qui paiera?

– Vous êtes vraiment seule? demanda-t-il.

– Oui, dit Bobinette. Mes parents sont en vacances pour une bonne semaine.

– Mais alors vous ne paierez pas ma facture? Chez nous, on en a marre du crédit. Les gens nous font venir et on attend leur paiement la gueule ouverte. Ils demandent un délai, ou bien ils ont égaré leurs chéquiers. Non, non, ça ne va plus.

– J’ai de l’argent, dit alors Bobinette avec un sourire de service, sauf si ça dépasse mille francs.

– Mille Francs, c’est pas grand-chose au jour d’aujourd’hui. Enfin, je vais voir.

Il empoigna une chaise et grimpa dessus pour examiner la tuyauterie au-dessus du lavabo, car ça avait l’air de suinter et soudain, dans la glace qui soulignait ses gestes, Bobinette fut tout de suite alertée par l’éloquence d’une boursoufflure au centre de sa salopette. Bien entendu, ce n’était pas le sentiment que l’on éprouve à la lecture d’un aphorisme douteux ou devant les mystères d’un jeu de mots-croisés, non. Bobinette savait, par expérience, le secret de cette ampleur qu’elle avait pu tenir dans sa main avant qu’elle ne se libère de sa sève, dans le train de Brest, et comment oublier la gigolette du jeune pêcheur dont elle avait dû subir, en direct, la fécondité ? Mais ce n’avait été que des hors-d’œuvre du festin de la Béatitude. Elle connaissait l’objet mais pas son emploi de possession. Sa déception, lorsque le couturier Lampino s’était contenté d’un hors-d’œuvre alors qu’elle lui offrait le chef-d’œuvre de la gastronomie sexuelle, comment l’oublier ?

Et voilà que s’éveillait à nouveau l’espoir de devenir une vraie femme, car le lieu s’y prêtait ; ils étaient seuls ! Cependant, comment y parvenir ? Alors, elle eut une idée diabolique, celle de fixer uniquement l’endroit où se cachait la gigolette de l’espoir.

C’est ainsi que le regard de Bobinette, après s’être soudé à son aimant, descendit de la chaise avec le plombier et se ressouda là où il le fallait.

Une telle fixité compétente ne pouvait rester longtemps invisible, en sorte que le plombier, malgré sa conscience professionnelle, parvint à s’en apercevoir. Oh, oh, fragilement. Car ce n’était là qu’une constatation.

Que faire ? Eh bien, remonter sur la chaise. Grâce à la glace, quel spectacle à deux ! Évidemment le regard de Bobinette ne put que monter avec lui. Dès lors que fallait-il penser ? Était-elle fascinée par le travail du plombier

hanté par les foucades de la tuyauterie, ou bien... Mais, comment y croire? Ce n'était vraiment qu'une môme en train de grandir. Fallait-il en déduire que son regard était un appel à la connaissance? Tu blagues, coco. Seulement, voilà le plombier désemparé, ne sachant plus que faire car une sorte de brouhaha s'éveillait en lui. Cette môme était seule et adorable; peut-être docile? Comestible à souhait. Une curieuse, certainement, fascinée par ce que les hommes ont de différent et qui voulait enfin connaître ce qu'il cachait, et dont elle rêvait. Trop jeune pour en profiter vraiment, mais quelle magnifique récréation en perspective!

Mieux valait redescendre, se déplacer, se mettre en face d'elle, vérifier si son regard gardait l'éloquence d'un besoin surchauffé. Avait-elle atteint la limite de la tergiversation? Elle restait immobile, contemplant toujours la même excroissance. Pas d'erreur, cette sale gosse était torturée.

Elle voulait voir.

Comme il tournait le dos, il ne risquait rien. Seule, la glace était coupable.

Alors, d'une main tranquille, il libéra un bouton de sa salopette, comme s'il voulait en vérifier l'emploi. Le regard ne bougea pas. Il parut même très intéressé. Complice, la glace soulignait l'intérêt.

Dès lors, pourquoi ne pas tenter l'aventure? Il décolla un nouveau bouton de sa salopette. Le regard inquisiteur resta fixé résolument dans sa contemplation. Alors, une de ses mains se glissa lentement dans l'échancrure et le regard changea de couleur et donna l'impression de s'allumer.

À l'intérieur, la main ne pouvait rester immobile. Alors, avec prudence, elle se mit à farfouiller comme si elle ne trouvait pas ce qu'elle cherchait. En bas, le regard devint aussitôt une sorte d'épée préparant une agression.

Le plombier était de plus en plus bouleversé. L'attitude de Bobinette était celle d'une femme en attente d'une découverte désirée, obligatoire. Alors, il n'hésita plus et il mit à l'air la farfouillée : Ça alors...

Dans la glace, elle se planta bientôt, offrant à Bobinette sa plénitude insolente. Une vitalité de plus en plus resplendissante, un museau gourmand, heureux de s'exposer.

Après tout, il tournait le dos à Bobinette. Elle n'était pas obligée de le regarder dans la glace. Que faisait-elle ? Elle contemplant le phénomène avec complaisance et jubilation. Elle était émerveillée et, par suite logique, totalement d'accord avec l'attraction qu'il lui offrait. Si bien qu'il lui dit dans la glace :

– C'est cela que tu voulais ?

– Oui, dit Bobinette extasiée.

Ce qui suivit devint normal. Le plombier descendit de sa chaise et il marcha lentement vers Bobinette sans se soucier de ce qui le précédait mais dont Bobinette s'empara sans plus de façon dès qu'il fut à sa portée !

Cette fois, Bobinette avait l'impression que le merveilleux joujou lui appartenait. Dans le train, il n'avait été qu'un spectacle ; dans la cabane des vacanciers : une gourmandise soudain féroce, tandis que là, il devenait une sorte de cadeau.

– Merci, dit-elle.

Et elle ajouta : Comme elle est belle !

De fait, la puissance de la fanfaronne et son désir de plaire éveillait en Bobinette une merveilleuse extase. Finies les hésitations, les scrupules, les inquiétudes. La tentation était là et elle allait s'en servir en totalité.

Mais le plombier n'était pas de la même race que l'affamé marin, en quête d'une jouissance buccale dont il avait entendu parler. Il était pour la part à deux. Certes, il fit tout d'abord tomber sa salopette et son slip afin de favoriser l'invasion des mains de Bobinette s'emparant des compléments de l'empanachée, émue par la douceur des petites boules blotties l'une contre l'autre, dans l'abri d'un émouvant panier de chair. Ce qu'elle avait à peine remarqué dans le train et dont elle ignorait la fonction.

Bien sûr, le plombier était heureux d'une telle prise en main, et que la suite en totalité allait s'imposer. Il eut tôt

fait de dépouiller Bobinette de tout ce qui pouvait retarder leur bonheur, puis il s'empara fébrilement du buisson frémissant et de ce qu'il protégeait.

Quelle exubérance au creux de la cressonnière ! Quel brasier, condamné à la clandestinité alors qu'il aimerait s'évader dans l'effervescence de la joie de s'offrir ! Et quelle reconnaissance quand il découvre qu'il est passionnément désiré ! Et que l'aventure se précise.

Très vite, ils furent nus tous les deux et tout aussitôt Bobinette se trouva transportée à bras le corps jusque dans la chambre de ses parents et projetée sur le lit dans un délire de cris de joie. Ouvre bien tes genoux, ma petite ! Mais Bobinette ne pensait qu'à pétrir l'objet de ses obsessions ! Au point que son futur bienfaiteur dut s'interposer, se libérer.

– Ne vas pas si vite, dit-il. Ce n'est pas bon pour moi. J'aimerais d'abord te connaître. Appelle-moi Fernand et parle-moi de toi. Que fais-tu dans la vie ?

Quelle question !

– Plus tard, dit Bobinette.

De plus en plus émerveillée par ses formes et sa plénitude, elle s'empara de nouveau du bijou sublime.

– Quel âge as-tu ? demanda Fernand.

– Dix-sept ans, dit Bobinette.

– Mais qu'as-tu fait jusqu'ici pour être aussi passionnée ? Je te croyais vierge, alors que tu agis comme une goulue.

C'était vrai, car, retrouvant le plaisir de la cabane du marin, elle venait d'engloutir le précieux magot. Elle parvint tout de même à répondre :

– Oui, je suis vierge, je ne connais que l'essentiel : ce que je tiens !

– Mais tu as eu des aventures ?

– Des escarmouches seulement.

– Enfin, ce que tu fais, tu l'as déjà fait à d'autres ?

– Une seule fois. Je ne pouvais pas faire autrement. On m'a obligée de le faire. J'étais écœurée, et puis j'ai eu du plaisir.

– Et maintenant tu recommences ?

– Oui ! C'est trop tentant. Je ne peux pas m'empêcher de l'embrasser !

– Pas si vite, je t'en prie. Je ne suis pas une bouteille à boire.

– Je ne te bois pas, dit Bobinette, en abandonnant son rôti, je te mange !

Fernand ne savait plus quoi dire. C'était la première vierge qui se donnait à lui. Il ne pouvait comprendre qu'une telle fille, vraiment déchaînée, ait pu vivre et tout connaître sans subir la possession, ou le viol. Il continuait de tenir dans sa main le troublant paradis de Bobinette, le caressant vaguement, débordé déjà par l'envahissant plaisir de se donner. Cependant il voulait absolument retarder le moment crucial de la délectation. Et il repoussa Bobinette, l'obligeant à le regarder.

– Je ne peux pas croire à ta virginité. Tu es déjà une vraie femme et tu me le prouves en me dévorant. Tu en sais trop. Laisse-moi vérifier.

Navrée de perdre soudain sa conquête, Bobinette laissa Fernand allumer la lampe de chevet et la diriger vers elle.

– Ouvre-toi, lui dit-il.

Bobinette n'avait pas prévu l'inspection de ses richesses intimes. Jamais un de ceux qu'elle avait connus n'avait eu une telle prétention. Se pouvait-il que l'on prête tant d'intérêt à ce qui n'était pour elle qu'une ouverture déraisonnable, imposant mensuellement des servitudes avilissantes ? Elle avait encore vraiment tout à apprendre.

Et voilà que Fernand se complaisait dans l'examen de la merveille épanouie, écartant les lèvres comme on ouvre un livre, défrichant le buisson pour tout voir, appuyant son doigt longuement sur le bouton comme s'il voulait mieux apprécier ce que cachait le portail, et puis laissant son doigt tenter l'aventure de pénétrer dans le sillon...

– Pas mal, dit alors Fernand. C'est frais et tout rose. Jeune, tendre, gracieux. Ça donne faim.

– Eh bien, mange-le ! cria Bobinette à bout de patience.

– Soit, dit Fernand, mais pas sans te donner à manger, car tes lèvres sont vraiment gentilles. Donnant, donnant.

– D'accord ! cria Bobinette. Mangeons-nous !

Quelle étourdissante aventure pour Bobinette. Elle unissait enfin ses deux obsessions : prendre et se donner ! Et quelle mêlée dans le mariage de leurs différences géographiques ! Quelle ardeur dans des échanges frisant l'immoralité. Une faim dévorante de part et d'autre. Un corps qui crie disette ! Des désirs qui s'enflamment au contact, des chairs qui défontent et d'autres qui sont écartelées. Ton fabuleux m'étouffe ! Je me noie dans ton herbier !

Quel festin !

Lorsqu'ils eurent tous deux expulsé les ferveurs de leur mascarade d'affamés, ils s'immobilisèrent, une main dans la niche, une autre soutenant le javelot. Le bonheur les paralysait.

– Tu es drôlement compétente, dit Fernand.

– Tu es drôlement stupéfiant, dit Bobinette.

Et ils s'embrassèrent pour la première fois.

Et puis, au bout d'un long silence de réconfort, Fernand retrouva ses habitudes d'ouvrier consciencieux.

– Ce n'est pas tout, dit-il, car tu n'as rien appris de nouveau, puisque tu es toujours vierge.

– C'est vrai, répondit Bobinette. C'était vraiment nouveau mais je n'ai rien appris. Sinon que j'adore à présent le rôle de carnassière et que ma cressonnière n'a jamais connu une telle récompense.

– Il te reste alors à connaître l'épanouissement du plaisir total, dit Fernand. J'ai constaté que tu étais vraiment une innocente petite canaille et qu'il me fallait prendre des précautions avec toi. Je crois que le mieux est que je te prenne debout.

– Debout ? Mais tu es fou ?

– Non, à la réflexion, la levrette s'est imposée. À présent, il faut que je te pénètre ! Appuie-toi sur le fauteuil. Oui, comme ça. Et penche-toi en avant. Mieux que ça. Offre-moi l'adorable esplanade de tes fesses. Ouvre tes

jambes pour que ton échancre soit plus accessible et je vais, très doucement, te pénétrer.

– Mais pourquoi pas sur le lit ?

– Je pense aux conseils de mon père. Si je reste debout derrière toi, je pourrai aisément m'évader de toi, lorsque je sentirai naître mon jaillissement d'efficacité. Comprends-tu ?

– Mais pourquoi ? Alors tu m'abandonneras en pleine fête ?

– Oui, mon trésor. Mon père m'a tout appris. Si je reste dans toi, tu risques d'avoir un enfant. Or, je suis marié. Donc, pas d'issue pour toi. J'écoute mon père : Vaseline d'abord, disait-il, coton hydrophile tout près pour étouffer le sang qui t'apportera la preuve que tu es vraiment le premier. Mais il te faut décamper avant d'exploser, disait mon père, car rester dans le ventre d'une fille qui devient femme grâce à vous, c'est un crime. Comprends-tu maintenant ?

Ils firent donc comme disait son père. Ce ne fut pas une possession mais un enseignement précautionneux, un chef-d'œuvre de gentillesse. Fernand avait de la race. Son père l'avait bien éduqué. L'exploration des profondeurs chantantes de Bobinette ne lui imposa qu'une bienveillante délectation.

Quelle étonnante révélation pour Bobinette. Elle découvrait que l'accouplement des bêtes n'est pas une banalité, mais un bienfait qui permet de vivre normalement heureux.

BOBBY

7

UNE LEÇON DE NATURISME

Ce midi-là, alors que Bobby revenait du collège pour déjeuner avec sa mère, il eut la surprise de constater que la porte de leur appartement, au troisième étage, restait odieusement fermée, alors qu'il avait éperdument sonné.

Bah ! elle devait être au marché. Le mieux était de l'attendre, le derrière sur le paillason, le dos contre la porte, la première des six portes sur le même palier.

Au bout de quelques secondes, ce fut la porte d'en face qui s'ouvrit !

Sur le seuil, une femme le regardait. Une drôle de femme que Bobby, jusque-là, n'avait fait qu'entrevoir au bas de l'escalier. Drôle de femme, oui, car elle ne disait bonjour à personne et que là, devant sa porte, elle n'était habillée que d'une robe de chambre. Aucun doute. La main droite appuyée contre le battant de sa porte, il était facile, grâce à un genou qui pointait, de conclure qu'elle ne devait porter qu'une culotte ; mais, peut-être portait-elle, malgré ses trente à quarante ans, une de ces courtes jupes que les Anglaises, pourtant volontiers guindées, venaient de mettre à la mode.

Toujours assis, Bobby la regardait, visiblement étonné. Grande et belle, elle se dressait devant lui comme une sorte de mannequin dans une vitrine. Pourtant, elle se mit à parler :

– Pardonnez-moi, dit-elle, mais je dois vous dire que votre mère a dû partir en ville sans vous attendre. Une de ses amies est malade. Elle m’a dit son nom, toutefois je ne parviens pas à le retrouver. Une vieille femme. Elle ne peut donc pas déjeuner avec vous, mais, sur ma demande, elle est d’accord pour que vous partagiez notre repas.

Fasciné par une telle apparition, Bobby la regardait sans bien comprendre comment elle pouvait ainsi l’inviter alors qu’il ne la connaissait pas ! Il est vrai qu’il ne devait pas en être de même avec sa mère.

Maladroitement, il s’était remis debout, tandis qu’elle continuait de lui parler d’une voix vraiment agréable ; une voix de mère de famille. De fait, elle ajouta :

– Je ne suis pas seule. Je vis avec ma fille qui va sur ses quatorze ans. Si je ne me trompe pas, vous devez en avoir un peu plus de quinze ? Elle est très gentille, vous verrez. Un peu spéciale, mais gentille, et très curieuse. Elle va certainement vous poser des questions, car elle est à un âge où l’on veut tout connaître, tout apprendre. Or, elle ne sort guère. Elle déteste l’école. Je suis obligée de faire venir ici un professeur en retraite ; un vieux Monsieur qui lui fait peur. Mais elle l’écoute et elle répond à ses questions, que je trouve très bonnes, car il est très intelligent. Voilà. Vous savez tout. J’espère que vous n’êtes pas fâché ?

– Non, dit Bobby, totalement dépassé par les événements.

– Eh bien, venez ! J’étais en train de préparer notre repas ; il ne faut pas que le poulet brûle !

L’appartement était beaucoup plus spacieux que celui de sa mère qui l’appelait Bobby, non parce qu’il était agressif, en parfait zéro de conduite au collège, mais pour on ne sait plus quelle raison. Bref, Bobby fut frappé par la différence de décor, riche en tableaux et en photographies, où la nature, les plantes, les arbres et les animaux meublaient les murs à la place des livres qui ornaient sa vie d’enfant gâté. Mais il n’eut guère le temps de les examiner, car il venait d’apercevoir, blottie dans un grand fauteuil,

une fillette immobile. Une fillette qui ne paraissait pas d'accord avec le spectacle qu'on lui offrait et qui le contemplait d'un œil malveillant. Ratatinée, tassée sur elle-même, elle donnait l'impression d'une bête qui va sauter sur sa proie.

– Ma fille, dit la grande Dame. Elle s'appelle Suzette, et moi, Gilberte Rouget. Je suis professeur d'anglais, mais un professeur libre. Je n'ai que quelques clients, ou, si vous voulez, des élèves, mais pas des enfants de vos âges, des adultes, des cadres. Bref, je ne suis pas souvent là, et Suzette s'ennuie beaucoup, car elle est seule, la plupart du temps.

Tandis que sa mère la présentait, Suzette s'était dressée. Horreur! Elle était nue! Nue, à midi passé. Un comble!

Bobby était si stupéfait qu'il contemplait Suzette comme si elle eût été difforme.

Madame Rouget s'en aperçut et elle s'excusa aussitôt.

– C'est vrai, dit-elle, j'ai oublié de vous dire que nous vivons ainsi, chez nous, mais également durant nos longues vacances à l'île du Levant, d'une façon aussi simple, c'est-à-dire, telles que Dieu nous a faites. Nous sommes des nudistes. Mais voyons, mon petit Bobby, il n'y a pas lieu de vous émouvoir à ce point! Il est vrai qu'à ce que je crois, vous êtes un enfant unique. Si vous aviez une sœur, vous ne seriez guère étonné de voir Suzette, telle qu'elle est en ce moment. Allons, remettez-vous. Prenez place auprès d'elle, dans ce fauteuil. Il faut que j'aille en cuisine préparer le repas. Nous déjeunerons d'ailleurs dans la cuisine, vaste à souhait.

Et elle les quitta.

Rendu timide par un tel spectacle, Bobby s'était laissé choir dans un fauteuil, mais voilà que Suzette ne voulait plus occuper le sien! Elle regardait Bobby comme s'il tombait d'une autre planète.

– Comment pouvez-vous vivre dans des étoffes? lui dit-elle brusquement. Et quelles grosses chaussures vous

avez, alors qu'il fait si bon marcher pieds nus. Je veux vous voir nu, comme moi !

Heureusement, voilà que Madame Rouget réapparaissait.

– Ça marche, dit-elle ; j'avais peur, mais le feu était très doux.

Soudain, elle se mit à rire, car c'était, en fait, une drôle de confrontation, avec sa Suzette, plantée toute nue devant ce garçonnet habillé.

– Ah, Bobby, dit-elle, vous voilà dépaysé. On voit que vous êtes un gamin des villes. Nous deux, on vit en pleine liberté. Nous avons l'habitude de profiter de la nature, de nous offrir au vent, au soleil, au monde qui nous entoure. Tout le monde est nu, à l'île du Levant. Vous ne connaissez pas cette île merveilleuse où nous passons six mois par an, en plein soleil, comme au temps des grottes et des loups qui rôdaient autour ? C'est pour nous une sorte de justification, une purification. Ce qui est interdit par la morale des gens habillés, nous apparaît si naturel que nous ne pensons à rien d'immoral. Cela vous choque ?

– Non, Madame, parvint à dire Bobby, mais je ne suis pas habitué, voilà tout. C'est la première fois. Pour moi, la nudité c'est la peinture. Chez nous, il y a plusieurs tableaux de femmes nues, mais je n'ai jamais vu ma mère dans l'état où est Suzette. Chez nous, on vit dans nos vêtements.

– Mais vous ne vous couchez tout de même pas avec ? demanda d'un air moqueur, Madame Rouget.

Elle avait conservé sa robe de chambre mais elle n'était plus pourvue d'une ceinture. Simplement, elle flottait au moindre mouvement, laissant entrevoir des fragments de nudité d'autant plus présents qu'ils étaient fugitifs. C'est vrai, mais Suzette, elle, était nue, toute nue et quasiment provocante, avec des semblants de seins déjà dardés, arrogants, au-dessus d'une timide naissance de mignonnes frisettes...

– Je vous comprends, dit encore Madame Rouget, mais Suzette ne peut pas vivre autrement. Il faut l'accepter telle

qu'elle est. Après tout, c'est une jolie petite fille. À quatorze ans, elle a déjà l'air d'une petite femme. Il faut la comprendre. Elle est beaucoup plus étonnée que vous. À l'île du Levant, les gosses sont tous nus. Il n'y a pas de mal à ça. Moi-même, devant vous, je me sens mal à l'aise avec cette robe de chambre que je ne mets que lorsque la sonnette m'annonce la venue du facteur.

Bobby continuait de regarder Suzette sans rien trouver à dire. Ce fut ce qui le perdit, car, c'est bien connu, qui ne dit mot, consent. Et voilà que, nonchalamment, Madame Rouget laissait glisser de ses épaules la robe de chambre inacceptable.

Dieu qu'elle était belle ! Et voilà qu'elle se baissait pour mieux plier ce vêtement ! Si proche de Bobby qu'il eût pu poser ses mains sur les séduisantes amplitudes, heureuses de retrouver la lumière !

À quinze ans, quand on est un gamin en bonne santé, un tel spectacle devient aussitôt magique et particulièrement efficace sur l'éveil de l'épicentre.

– Ouf ! dit soudain Madame Rouget, me voilà redevenue normale. J'étouffais. Il faut vous dire, Bobby, que nous vivons ici la vie paisible et saine du regard primitif. Le monde habillé nous apparaît ce qu'il est en fait : hypocrite et mesquin. Dangereux pour tout dire, alors que le naturisme est réconfortant dans sa simplicité et son refus des artifices et des maquillages. Notre nudité est à base de pureté. Un retour vers les origines. Est-ce que vous comprenez ?

– Oui, parvint à dire Bobby ; mais on ne m'a jamais parlé de nudisme. Je ne savais pas que l'on pouvait vivre nu, en public.

– Je vous comprends, mon garçon, cependant je dois vous dire que j'avais prévenu votre mère. Elle sait que nous vivons nues, ma fille et moi. Et savez-vous ce qu'elle m'a dit ? Je vais vous le dire. Elle m'a dit : « Bah ! Cela ne peut pas lui faire du mal. On verra bien ses réactions. Il a encore tout à apprendre. Tôt ou tard, qu'importe après tout ? »

– Voilà, votre mère ne trouve pas que le nudisme est malsain. Nous ne sommes que contre la dictature des vêtements. Persuadés que la vérité corporelle que nous pratiquons est celle qui convient le mieux à la préservation de l'âme. Comprenez-vous ?

Bobby ne répondit pas. L'extase était en lui. Il ne pouvait quitter des yeux le mystérieux triangle touffu qui caractérise les femmes. Et puis, il y avait l'arrogance de Suzette. Cette sale gosse, toujours debout, le regardait avec un air narquois, insupportable, mais comment ne pas être ému par un tel spectacle ? Bobby était semblable à un paysan de la planète Mars, brusquement mis en présence de la Tour Eiffel !

– Bon, dit soudain Madame Rouget. Je vous laisse. Il faut que je m'occupe de la cuisine.

Et elle s'en alla, somptueusement cambrée, vraiment très expressive. Un beau spécimen du naturisme, un excellent moyen de lui donner raison.

Suzette ayant daigné s'asseoir, Bobby s'installa près d'elle dans un fauteuil qui lui faisait face. Immobile, il la contemplait, mal à l'aise devant son arrogance, ayant choisi quasiment de le provoquer, telle une fille, consciente de ses droits, de n'avoir rien à cacher.

Pour elle, Bobby n'était qu'un personnage de l'extérieur, un incroyant qui ne représentait qu'un monde négligeable. Dès lors, pourquoi se gêner avec lui ?

Néanmoins, brusquement, elle se leva pour se planter devant Bobby, n'offrant plus qu'un visage hargneux.

– J'en ai assez ! cria-t-elle.

Devenue courroucée, agressive, elle le regardait à présent d'un air vorace.

– Elle a envie de me manger, pensait Bobby, vraiment inquiet.

Et voilà que, glissant vivement vers lui, elle lui empoignait les genoux !

– Que me veux-tu ? cria-t-il.

Et Suzette répondit :

– Te déshabiller.

Son sourire était devenu quasiment diabolique, tandis qu'elle s'emparait d'une chaussure de Bobby, l'arrachant sans pitié, avant de se précipiter sur l'autre. Et vlan ! Vlan ! En l'air !

Bobby ne savait plus quoi faire ni que dire. Bien sûr, elle voulait le mettre à nu et elle avait sans doute raison, car les vêtements devenaient vraiment ridicules dans ce milieu, rigoriste à l'envers. Et voilà que Suzette s'emparait de ses chaussettes. Et vlan ! Vlan ! Et voilà qu'elle s'en prenait à la ceinture de son pantalon !

– Non ! Non ! cria Bobby.

Mais Suzette avait des mains dictatoriales et des ongles en proportion.

Certes, pour Bobby, ce n'était pas la première fois qu'on le déshabillait. Souvent, sa mère faisait de même, surtout lorsqu'il estimait que sa chemise n'était pas encore assez sale pour être lavée. Et hop, hop, hop. Mais de là à se laisser mettre à nu par une môme de quatorze ans ? Nuance ! Il est vrai que Suzette pensait différemment car elle s'écria, quasiment en pleine furie :

– Vous n'allez tout de même pas manger avec des vêtements ? Alors, laissez-moi faire !

Elle parlait comme une affamée devant des pommes de terre frites.

Et voilà qu'elle avait repris le pantalon en main et que Bobby criait encore :

– Non ! Non !

Évidemment, elle avait raison, la sale gosse, mais bon sang de bon sang !

Heureusement, voilà que la porte de la cuisine s'ouvrait !

– Madame ! Madame ! cria Bobby. Venez vite !

Arraché, le dernier bouton du pantalon de Bobby venait de jaillir, libérant l'ouverture vers la bête en alerte, mais Bobby avait stoppé les mains de Suzette sur l'objet des tentations qu'elle prétendait mettre à nu !

– Aidez-moi, Madame, je vous en prie !

Mais Madame Rouget se contentait d'admirer l'audace de sa fille. Décidément, elle prenait de l'âge. Elle voulait tout savoir et au plus vite ! Devant les doigts qui farfouillaient la frondaison discrète, elle se contenta de dire :

– Que voulez-vous, votre résistance complique tout. Chaque matin, lorsque je reviens du marché, elle fait de même ; elle me veut nue. C'est normal et je me laisse faire. C'est dans nos traditions. Mais là, elle exagère. Attendez, je vais vous aider.

Et les voilà, toutes deux, libérant Bobby de son pantalon, de son blouson, de sa chemise. Ne restait que le slip ! Diable. Madame Rouget écarta les mains de sa fille et ce fut elle qui permit à Bobby de leur offrir les éléments de la vie féconde et profitable.

Mais voilà qu'au lieu d'être satisfaites de la mise en lumière de Bobby, elles se mettaient à genoux pour lui frictionner les mollets ! Il s'agissait en effet, pour elles, d'effacer, comme elles faisaient au père, autrefois, avant qu'il ne roule sous une automobile, les sillons qu'avait créés verticalement et horizontalement, le système élastique des chaussettes !

– C'est très malsain, disait Madame, le sang circule mal ; il faut rétablir la circulation.

Mais il devint de plus en plus évident que ce genre de remède n'était pas inoffensif, si bien qu'il ne tarda pas à faire dévier le sang vers un organe qui ne demandait qu'à en profiter.

– Maman, s'écria Suzette, regarde ! Voilà qu'elle devient dodue !

De fait, la coquine, lasse d'être coffrée, avait pris ses aises. Elle était totalement consentante et Bobby n'y pouvait rien. Mais Suzette était stupéfiée. Quelle différence avec les modestes instruments qui peuplaient nonchalamment l'île du Levant ! Un monde où les éléments de la sensualité n'avaient pas plus d'importance que la diversité des visages.

Alors, brusquement, Suzette s'empara de la mécanique de Bobby et, la dressant vers sa mère, elle s'écria :

– Maman ! Tu en as déjà vu des comme ça ?

– Bien sûr, mon enfant, car ce n'est pas, comme tu le crois, un phénomène. Cette clandestine est comme toutes celles que tu as vues dans l'île du Levant. Seulement, là-bas, elles se promènent en dormant, tandis que celle de Bobby est réveillée. Si tu la manipulais davantage, elle deviendrait encore plus impressionnante.

– Plus grande encore, maman ?

– Oui.

– Mais alors, dit Suzette, c'est dégoûtant. Je n'en veux plus !

– Allons, tu vois bien qu'elle est belle, à côté de celles que tu connais et qui ne t'ont jamais intéressée. Tandis que celle-là, elle est vivante ! Attirante, amusante. Regarde sa bouche. Elle est minuscule, mais vivante. Si vivante qu'elle a l'air de te parler !

– Je n'entends rien, dit Suzette. C'est vrai qu'elle parle ?

– Pas comme nous, évidemment. Elle quémande ton attention. Regarde sa bouche. Dès que tu appuies, hop, elle s'ouvre ! Elle veut que tu t'occupes d'elle. Bobby est comme toi. Il n'y comprend rien. Il est trop jeune. Sa mère a raison de dire qu'il a encore tout à apprendre. Tout comme toi d'ailleurs. Les gens habillés disent qu'on ne doit jamais parler de ça, que c'est contre la Morale. Ils préfèrent que les gosses s'initient entre eux avec tout ce que cela comporte d'imprévu. Nous autres, les naturistes, nous n'avons rien à cacher. Tout est clair. Ce sont les parents qui doivent faire admettre aux enfants comme toi, comment se comportent obligatoirement les adultes. Nous ne sommes pas des hypocrites, nous. Tout est simple et normal, puisque c'est la loi humaine et non celle qu'on leur impose. Une loi pour tous, qu'ils ne cessent de maquiller. Des comédiens, des imposteurs, des enfarinés. À leur prétendue vertu, nous ne pouvons répondre que par le mépris.

Mais la Morale, le mal dire, la fourberie prudente des adultes, Suzette s'en fichait comme de l'an quarante et elle s'écria :

– Je ne comprends rien à ce que tu dis. Il y a Bobby et son instrument. Que faut-il faire ? Que faut-il que je fasse de son truc ? Je ne comprends pas ce qu’il veut et pourquoi il est devenu quasiment agressif vis-à-vis de moi.

– Il veut que tu t’amuses avec lui. Comme ils font tous, mais en cachette ! Pour certaines femmes, c’est un jouet.

– Tu te moques de moi, dit Suzette.

– Non, mon enfant, je suis sincère. Il se peut que tu commences à vivre plus tôt que les autres, mais ce que tu tiens dans ta main, deviendra plus tard un geste banal, disons terriblement humain. Cet objet, c’est aussi une proie. On peut en faire ce que l’on veut, par moments. Tu apprendras cela plus tard. Aujourd’hui, tu as la chance de pouvoir découvrir le secret des différences. Tu te poses des questions. Je te dis simplement que tu peux le rendre heureux. À toi de jouer. Tôt ou tard, tu le feras, comme toutes les femmes le font, en douce.

– Mais comment faire ? Dis-moi tout.

– Tout, c’est encore trop tôt. Mais vois le petit panier qui pendouille au-dessous.

– Ah ! Attention ! Attention ! C’est fragile ! Regarde notre Bobby, il a grimacé de douleur. Et, ce que tu tiens, il faut le prendre câlinement. Regarde comme c’est drôle. En faisant glisser la peau, tu vas voir son visage !

– Oh, Maman, j’ai dû lui faire très mal, voilà qu’elle pleure !

– C’est de plaisir, mon enfant. Il voudrait surtout que tu t’occupes de lui, à fond.

– À fond de quoi, Maman ?

– Je veux dire qu’il a faim et qu’il voudrait s’épanouir en totalité.

– Mais faim de quoi, Maman ?

– Tu l’apprendras plus tard. Il te parle, mais tu n’es pas à même de le comprendre. Pas encore. Il pleure, c’est vrai ; il attend.

– Mais quoi, Maman ?

– Que tu t’amuses avec lui.

– Alors il faut que je le secoue ? Oh ! encore une larme.
On dirait des gouttes de pluie.

– Ah non ! Ne suce pas tes doigts !

– Mais c'est très bon, Maman. La petite tête, on dirait un fruit.

Et elle ajouta, en riant :

– Ça se mange ?

– D'une certaine façon, oui. Mais il ne faut pas le mordre. Oh la la, et mon poulet ! Ça sent le brûlé ! Débrouille-toi toute seule.

Et elle courut vers la cuisine.

Suzette tenait toujours dans ses deux mains le petit trésor humain dont elle ne savait que faire. Bobby avait accepté de n'être plus rien qu'un objet. Il avait fermé les yeux, défaillant sous les maladresses de Suzette. Puis, il se plaignit doucement, disant parfois : « continue, continue », si bien que le miracle ne tarda pas à éclater du bonheur de s'exprimer enfin.

Mais alors Suzette se hérissa :

– Qu'est-ce qu'il a ce sale truc ! J'en ai plein les mains !

Abandonnée, la germination merveilleuse commençait déjà à s'affaïsser.

Ce fut alors que Madame Rouget réapparut.

– Bon ! cria-t-elle. Ça suffit pour aujourd'hui. Allez, venez vite, le poulet est cuit. Il ne peut plus attendre...

BOBBY

8

LA JEUNE INFIRMIÈRE DE BOBBY

Depuis quelque temps, Bobby souffrait d'une hernie inguinale qui s'épanouissait et se dégonflait à sa guise. Six mois d'absence, parfois, et floc ! elle surgissait à nouveau ! Si bien que l'opération s'imposa.

– Dites à votre mère que vous en aurez pour trois ou quatre jours d'hôpital, et que tout ira bien car vous êtes en parfaite santé. On ne vous endormira que le ventre et les jambes. Très bon pour les rhumatismes. Vous pourriez tout voir, mais les règlements sont impérieux comme les moustiques. On placera devant vous un panneau noir. Vous ne sentirez rien mais vous ne verrez rien. Autrement, votre hernie risque de s'étrangler un jour. Autant la supprimer au plus vite.

Bon. Au jour dit, Bobby se pointa dans l'hôpital le plus proche où, par chance, il obtint une chambre particulière. La caissière l'avait trouvé très appétissant malgré ses 15 ans. De fait, Bobby avait tout ce qu'il faut pour séduire les femmes. Et puis, les hôpitaux se modernisaient. Ils s'efforçaient de ne plus faire penser à des casernes où l'on parque les « appelés » dans des salles de sommeil global, trente ou quarante lits, en face à face et côte à côte.

Rien d'inutile dans la petite chambre dont Bobby venait d'hériter : la solitude et le silence, deux mots qui n'ont pas de prix. Sa fenêtre s'ouvrait au-dessus d'un jar-

din paisible devant lequel il était aisé d'oublier que l'on allait bientôt vous ouvrir le ventre.

– Mettez-vous en pyjama, à l'aise. On va venir vous faire une prise de sang, la tension, le pouls. Après on vous rasera le ventre ; tout doit être net. Les poils sont les ennemis des bistouris. On vous opérera demain matin.

Bon. Bobby se sentit tout de suite à l'aise. L'infirmière en chef était une femme aisée, mais pas trop. Ses seins étaient légèrement impertinents car leurs pointes se révélaient agressives sous une étoffe qui se montrait complice dans l'art d'agréments ce qui devait l'être.

Soudain, la porte s'ouvrit sous la poussée d'une infirmière du genre banal. Une sorte de fantôme, mal à l'aise dans la blancheur un peu trop pâle de son uniforme de service. Elle s'empara du bras de Bobby comme s'il lui appartenait, et vlan ! lui enfonça l'avaleur de service pour lui pomper son sang. La douleur n'est que piquante mais vraiment désagréable.

À peine refermée sur son départ, la porte s'ouvrit à nouveau pour livrer passage à une infirmière pas trop mal foutue, mais dont l'indifférence était également déplaisante.

Elle s'empara du bras de Bobby pour l'encercler d'un carcan gonflable qui paralysait la circulation du sang afin d'en mesurer la tension.

Et puis, avec brusquerie, elle saisit son poignet, afin de connaître les réactions de son cœur.

Bref, ce fut un soulagement pour Bobby, de la voir partir. Cependant, à peine son pas s'était-il éteint dans le silence enfin redevenu vivant, que la porte s'ouvrit de nouveau ! Cette fois, d'une façon presque fugitive, doucement, comme avec regret, et Bobby vit apparaître une jeune fille d'une vingtaine d'années dont la timidité était surprenante dans un milieu où tous les habitants valides avaient une autorité quasi militaire.

– Bonjour Monsieur, dit-elle d'une voix gentille.

Elle restait immobile sur le seuil de la chambre, comme si elle attendait qu'on lui permette d'entrer. Enfin elle péné-

tra avec douceur, pour prendre connaissance de la pancarte de ce malade qui la contemplait, totalement éberlué.

Jolie ? Non, pas tout à fait ; agréable à regarder, à cause, sans doute, de sa candeur et de la précaution qu'elle prenait à se mouvoir, à la façon d'un chat, toujours attentif et prudent.

– Ah ! dit-elle soudain, vous avez une tension de jeune homme ! 14/7 ! en pleine santé !

– Mais je suis un jeune homme, répliqua Bobby avec un début d'agacement.

– Oh, pardon ! je ne voulais pas vous offenser ! J'ai pensé seulement à vous faire plaisir. Je suis une débutante dans ce métier, je ne sais pas encore comment il faut parler à des malades.

Elle était touchante dans ce genre d'aveu, au point que Bobby ne put que s'excuser. Quelle curieuse infirmière, mais tout s'expliquait puisqu'il s'agissait d'une apprentie.

– Je suis ici pour apprendre la pratique. À l'école des Infirmières, on nous apprend seulement la théorie, la technique. Comprenez-vous ?

– De toute façon, on ne m'opère que demain matin, et deux « fantômes » sont déjà venus m'examiner, dit Bobby.

– Oui, je vois. Cependant la surveillante m'a chargée d'un travail que je n'ai jamais fait et cela me rend inquiète.

– Je vois, dit Bobby en souriant. Vous avez l'air mal dans votre peau.

– L'infirmière de service est indisposée et je dois, à sa place, faire sur vous quelque chose qui m'est pénible, mais qui s'impose pourtant à moi.

– Que voulez-vous dire ? Ce n'est pas vous qui êtes chargée de me torturer. Alors ?

– Non, mais, néanmoins c'est très déplaisant pour moi. Je ne sais pas comment m'y prendre. Bien sûr, lorsque mon père était paralysé, j'ai dû souvent remplacer ma mère, toutefois, on ne rasait que le visage. Ça, je sais le faire, mais voilà que je dois raser votre ventre. Et là, cela dépasse tout ce que je savais. Comprenez-vous ?

– Me raser le ventre ? Et pourquoi ?

– Mais, on va vous l'ouvrir ! C'est affreux, je le sais. Il paraît que la cicatrice ne tient pas longtemps. Je veux dire que, très vite, on ne la voit plus. Pour le dire autrement, on ouvre vraiment votre ventre et, pour cela, tout doit être net. Vous voyez maintenant ? D'où l'obligation de vous raser le ventre.

– Donc, il faut me raser, et vous voilà troublée comme si l'on vous demandait de me charcuter. En voilà une affaire !

– Peut-être pour vous, mais pas pour moi.

– Bon, écoutez, finissons-en.

– Oui, vous avez raison, seulement, vous ne comprenez pas que je sors à peine d'une école privée où je suis restée jusqu'à mes dix-neuf ans. Voilà juste quelques mois que je suis en présence de la vie des adultes. J'ignore encore tout de la vie. Comprenez-vous ?

– Oui, dit enfin Bobby. Je vous comprends. Et pourtant, il ne s'agit que de quelques minutes. Je ne bougerai pas. Je vous le promets.

– Je vous remercie. Vous voyez enfin... Il faut aussi que vous retiriez votre pyjama. Autrement, je ne peux rien faire. On ne m'a rien dit à ce sujet, je pense que c'est mieux ?

Oui, dit Bobby. Et il se mit à rire. Il est vrai qu'elle était un peu gourde. Il allait revivre ce qu'il avait déjà subi avec les nudistes. Quelle histoire.

Lorsque ce fut fait, il prit plaisir à regarder l'émotion de la jeune fille, le découvrant nu et qui s'allongeait complaisamment sur le lit, en l'attendant. Par évidence, le rire de Bobby, son apparent plaisir, la troublaient. Elle était quasiment statufiée. Enfin, elle se décida à s'approcher de Bobby avec un blaireau à la main.

Et puis soudain, au grand étonnement de Bobby, elle se mit à rire, nerveusement, ou vaincue enfin par la certitude qu'elle n'avait rien à craindre, et que ce gamin allait lui appartenir, qu'elle le dominait et qu'en fait il n'était plus qu'un objet.

Dès lors, elle changea de visage et elle éloigna l'objet pour l'écarter de son travail, en le gardant dans sa main afin qu'il ne retombe pas sur le ventre, puis elle se mit à savonner l'ensemble avec une sorte de joie féroce. L'objet, d'ailleurs, n'était pas insensible à cette frénésie. Il commençait à prendre ses aises dans cette main douce et ardente qui le préservait, en partie, du blaireau envahisseur, lequel se complaisait à barbouiller de mousse l'entourage de l'ample panier de chair qui complétait l'objet, lequel en prenait conscience et satisfaction. C'était évidemment lui qui symbolisait l'action. Lui qui en profitait. Lui, l'interdit, l'immoral, le culminant, le dominateur, et qui n'était plus, dans la main de la jeune infirmière, qu'un conquérant vaincu.

Qu'il était beau, l'objet, ainsi dressé dans sa béatitude. Pleinement heureux, florissant, docile. Bobby ne disait plus rien ; il revivait le viol de son corps et la jeune infirmière en profitait comme si elle n'avait jamais connu une telle faveur, une telle occasion de s'amuser.

Parfois le blaireau s'arrêtait, ce qui permettait une sorte d'examen minutieux de ce déconcertant personnage dont l'insolence avait des larmes, comme s'il déplorait ce genre d'esclavage. Il dévoilait sa menue bouche, à demi ouverte, frémissante et craintive, et puis son espèce d'écharpe rose autour de son cou, toute gonflée de promesse et de bienveillance, attendrissante dans son plaisir d'être mise à nu, de s'épanouir sous un regard aussi sympathique, car, comment l'objet aurait-il pu douter de la délectation qu'il faisait naître et prospérer dans la prise en main dont il était à la fois la victime et le divertissement. Quelle joie, pour lui, de n'être plus qu'une proie, et non plus l'arbre de vie qui expulse la joie de vivre comme si elle n'était qu'une délivrance, une évasion...

Quant à la main pâmée, elle vivait une extase qui ne lui permettait plus de lui refuser son emploi, toutefois elle était encore maladroite, hésitante, craintive, si bien qu'elle accepta qu'une autre main l'empoigne pour la contraindre

à devenir plus vivante, plus active, plus efficace. Et l'objet s'amplifia jusqu'à devenir excessif, implorant, jubilatoire. Ah ! Le merveilleux petit arbre qui ne demandait qu'à faire jaillir ses fleurs !

Comment ne pas l'admirer ? Ne pas le chérir ? Ne pas freiner en soi la stupéfiante aventure, comment ne pas profiter, en joie profonde, de cette découverte ? Comment ne pas finir par y participer ?

Au long du grand lys qui s'abandonnait à son destin en devenant de plus en plus éloquent, de plus en plus frénétique, de plus en plus délirant, comment une main aurait-elle pu rester innocente ? Impassible ? Libérée de l'emprise initiale, elle avait enfin pris la certitude de sa liberté et de la joie qui triomphait enfin de ses réticences d'apprentie. Elle avait parfaitement compris ce qu'on attendait d'elle. Parfois elle ralentissait son ouvrage, alors que ce n'était que pour mieux vérifier son efficacité et pour s'en réjouir.

Et la main ne s'ouvrit pas lorsque, défaillante, à bout de souffle, la petite bête se mit à délirer, à frémir, à laisser s'échapper d'elle un chapelet de larmes qui luisaient d'aise en s'emparant gentiment de la main de la bienfaitrice, laquelle les regardait sortir avec une amusante stupéfaction. Elle découvrait enfin le miracle essentiel de la vie.

Ce fut après cet émouvant regard, que la main conquérante abandonna l'objet dont la tristesse était évidente. Il s'affaissait sans vie, sans envie, sans problème, tel un nuage qui s'effiloche en perdant son utilité.

– Comme c'est drôle, dit la petite infirmière. Elle a l'air de mourir.

Bobby ne bougeait plus, les yeux fermés. Son visage avait perdu toute anxiété, toute expression de joie sauvage. Il était, comme son petit objet, à bout d'expression.

En le contemplant, étendu, affaibli, silencieux, la jeune infirmière réalisa, combien elle avait abusé de sa supériorité. Elle reprit en main la petite bête devenue dérisoire, inutile, à peu près morte, et elle l'écarta avec tendresse de son rasoir, enfin en demeure de remplir sa mission, puis,

lorsque la peau eut été délivrée de son buisson devenu superflu, elle eut, pour le corps toujours inerte, un regard ému de reconnaissance, avant de dire, d'une petite voix de coupable, inquiète des conséquences de ses actes :

– Pardonnez-moi, du mal que je vous ai fait. Surtout, ne dites rien à personne, je vous en supplie, car je risquerais de perdre ma place. Vous m'avez fait découvrir la vie. Je ne l'oublierai jamais. Merci.

BOBBY

9

LA NUIT DES YEUX N'EFFACE RIEN

Sur ces entrefaites, la mère de Bobby, très fatiguée, elle Saussi, le chargea d'aller porter à sa grand-mère un cadeau pour ses cinquante-cinq ans.

– Tu lui diras que je viendrai la voir dès que je le pourrai.

Le cadeau ne tenait guère plus de place, dans la main de Bobby, qu'un paquet de cigarettes. Il eût donc pu être envoyé par la Poste, mais, sans doute, était-ce un moyen, pour la mère de Bobby, d'obliger son gamin de 15 ans à voir enfin sa grand-mère.

Sa grand-mère aveugle depuis un accident d'automobile où son mari avait succombé. Quasiment paralysée des deux jambes, elle ne vivait guère que couchée. Seule, ravitaillée par les services sociaux de sa banlieue, dans la maison de ses parents, elle ne voyait guère que deux infirmières et un employé de la mairie. Quelle vie.

Heureusement pour elle, le gâtisme dû au choc subi, l'avait épargnée, en sorte qu'elle pouvait répondre aux questions d'un Bobby fasciné par la découverte de cette grand-mère, aveugle et grabataire, et qui pourtant paraissait encore jeune.

– Dans votre état, vous devez vous ennuyer beaucoup ? lui demanda-t-il, après les avant-propos d'usage.

Ravie d'avoir à parler d'elle, la grand-mère répondit aussitôt :

– Oui, mon petit, car ma solitude est doublée par ma nuit, laquelle est doublée elle aussi, car ce sont les repas et le sommeil obligatoires qui m'imposent les lois du temps.

Et voilà que, lancée, elle philosophait :

– Vois-tu, les heures de repas m'apportent le bruit. Le bruit, c'est très important pour moi. Lorsque je n'entends rien, je me sens vraiment trop seule. J'ai l'impression d'être morte.

– Ce doit être affreux, dit Bobby.

– Il est vrai qu'il y a aussi le soleil. Lorsqu'il a la gentillesse d'éclairer ma fenêtre, une menue clarté vient caresser mes yeux ; ma nuit n'est plus absolue. J'ai l'impression de n'être plus tout à fait oubliée. Mais, depuis quelques jours, des nuages me privent de sa visite bienfaisante et ma solitude s'amplifie. La nuit me reprend. La nuit et le silence.

– Vous avez donc vraiment l'impression de mourir, demanda Bobby ?

– Mourir ? Je ne sais pas ; c'est une mort vivante. Brusquement, j'ai l'impression de tout perdre.

Cette émouvante vision déconcertait Bobby, vraiment trop jeune pour la comprendre. Et soudain, il crut avoir trouvé ce qu'il fallait dire :

– J'aperçois, près de votre lit, une sorte de prie-Dieu. Si vous croyez en Dieu, cela doit vous aider ?

– Non, car Il ne croit pas en moi. Je peux seulement penser que la nuit est l'ennemie du soleil.

– Mais, vous avez aussi vos aides ; ceux qui vous apportent à manger ? dit Bobby, totalement désorienté par de telles réponses.

– Heureusement, mon petit, sans eux, comment pourrais-je vivre ? Il y a aussi l'électricité, mais ils ne me la donnent que pour le repas du soir. L'hiver est bénéfique pour moi, car la nuit des voyants devient obèse. Ils ne peuvent attendre le repas du soir pour permettre à l'électricité de remplacer les bienfaits du soleil s'infiltrant sous mes paupières. Comprends-tu ? La lueur n'est qu'une sorte de

médicament qui me prouve que je n'ai pas tout perdu et que, peut-être, le mince filet de lumière va se développer gentiment, un jour où il ne fera pas tout à fait nuit pour moi. Cette faible lueur me parle. Comprends-tu ? Seulement, les repas sont trop courts, et la nuit m'envahit de nouveau, car ils l'éteignent en emportant mes assiettes, le soir.

– Mais vous avez une lampe de chevet ?

– Certes, mais ils ont retiré l'ampoule !

– C'est pas vrai ! s'écria Bobby, vraiment meurtri. Et il ajouta :

– Ce sont des salauds !

– Ne crie pas, je t'en prie. Ils ne font que leur métier. Je ne cessais de m'amuser avec cette lampe. J'allumais, je l'éteignais. C'était pour moi un jeu émouvant, réconfortant, mais comment le leur faire comprendre ? J'avais l'impression que j'allais enfin pouvoir ouvrir mes yeux. Mes deux infirmières font ce qu'elles peuvent pour atténuer ma solitude. Ce serait plutôt à moi de les plaindre.

– Elles sont jeunes ? demanda Bobby.

– Je ne sais. Depuis plus de vingt ans que j'ai perdu la vue, je n'ai plus la conscience du temps. Les jours se suivent à la façon de l'eau qui coule. La jeunesse est un mot qui a perdu son sens normal. Je ne peux juger que par la voix. Leurs voix sont fraîches, agréables. Comment te dire ? Elles doivent avoir entre 25 et 30. La première a des ennuis familiaux. J'ai compris que son mari était volage, alors qu'il n'a que le défaut d'aimer trop les femmes.

– Et l'autre ?

– L'autre s'appelle Sophie. Elle m'agace, alors qu'elle devrait me réjouir. Elle parle abondamment, car elle pense en parlant.

– Je ne comprends pas, dit Bobby.

– Je veux dire que tout ce qu'elle pense, elle le dit. Comprends-tu ? Et puis, elle me parle sans cesse des hommes qui ont pétri sa vie. C'est une amoureuse perpétuellement affamée. Ses confidences me font mal.

– Mais pourquoi ? demanda Bobby.

– Tu oublies que je n’avais pas trente-cinq ans lorsque j’ai tout perdu. Mais, pourquoi te parler de tout cela. Mon passé est mort. Enfin, non, il est toujours vivant en moi, trop présent dans mes pensées et dans mon corps. Tu comprendras plus tard la cruauté des souvenirs de la jeunesse lorsqu’on les a perdus trop tôt.

– Oui, dit enfin Bobby, je crois comprendre grâce à tout ce que je sais déjà, tout ce que les femmes m’ont appris.

– Déjà ? dit la grand-mère, vraiment surprise. Et tu dis LES femmes ?

– Non, dit Bobby, deux seulement.

– Et qu’as-tu déjà appris sur des sujets qui te dépassent ?

– Les différences, dit Bobby.

– Ah oui, je vois. Et cela t’a troublé ?

Alors, brusquement, la grand-mère parut se réveiller. Il est vrai qu’elle était encore une femme. Cinquante-cinq ans, à notre époque, ce n’est plus la jeunesse, c’est encore l’apogée. La période suprême où l’amour a perdu son brutal égoïsme pour devenir humain, compréhensif, généreux. Mais, lorsqu’on est aveugle, avoir perdu l’amour et ses récompenses est d’une cruauté démesurée.

– Et tu as aimé, s’écria-t-elle, les différences ?

– Oui, répondit Bobby.

– Et tu es déjà devenu un homme ?

– Un homme ? Non, sur ce plan-là tout au moins. Je débute, comme on dit. J’ai toujours quinze ans.

– Je sais, ta mère m’a tout raconté de ton histoire chez les nudistes. Je croyais simplement que, depuis, tu étais allé plus loin dans la découverte de la vraie vie.

– Ma mère m’a dit que j’ai encore tout à apprendre, mais que je suis encore trop jeune pour tout savoir.

– Elle a raison. La vie se mange comme le pain. L’amour est le sang des adultes.

Soudain, une idée s’imposa dans la tête de Bobby, vraiment en déséquilibre.

– Mais vous avez un homme à votre service? osa-t-il lui dire.

– Certes, et il a l'âge de mon accident ; non, plus : trente ans environ, seulement, sa voix est déplaisante, agressive même, et il prend plaisir à me torturer, justement sur le plan qui vient de s'imposer à nous.

Elle hésitait à poursuivre car cela pouvait l'amener à faire renaître brusquement les oppressions des souvenirs, en les précisant. Mais après tout, puisque ce gamin avait encore tout à apprendre, pourquoi freiner?

– C'est un personnage redoutable et pervers. Il multiplie le piment de ses aventures pour mieux réveiller mon sang. Un vicieux. Seulement, tout est de ma faute. Un jour, lasse d'entendre la façon dont il avait subi ses premières découvertes de la vie des adultes, j'ai eu la faiblesse de lui raconter la façon dont j'avais pu me familiariser avec les différences. Ma mère était alors femme de ménage, et, chaque jeudi où je n'avais pas de classe, je l'accompagnais chez certains de ses clients. Je devais avoir quatorze ans en ce temps-là. Le plus important d'entre eux était un notaire d'une cinquantaine d'années.

Il me tolérait dans son bureau, où je prenais place, en tricotant, sur un coussin face à lui. Il était souvent victime de ce qu'il appelait la sieste africaine, c'est-à-dire que, parfois, il s'affaissait littéralement dans son fauteuil, les bras ballants, comme s'il était mort! Un après-midi, occupant toujours ma place devant lui, assise sur mon coussin, je vis soudain s'entrouvrir sa robe de chambre et peu à peu, diaboliquement, je vis apparaître ce que tout le monde cache. Il était totalement nu sous sa robe de chambre! Comme il dormait, la curiosité me prit de m'approcher pour me rendre compte des formes curieuses de l'objet des hommes. Lorsque je fus tout proche, je vis la main du notaire le prendre en main, comme s'il voulait me l'offrir! J'étais médusée et je vis son instrument prendre des proportions stupéfiantes pour moi. Et je découvris qu'il ne dormait pas! Il profitait de l'absence de ma mère, dans une

autre pièce, pour me présenter sa différence. Que pouvais-je faire ? J'étais tout près d'elle, figée, effrayée mais prodigieusement émue. Et il osa me dire : « Prends-la », et je la pris et il me montra comment il fallait procéder pour la rendre heureuse...

Bobby n'en revenait pas. Il regardait l'aveugle, laquelle paraissait l'avoir oublié, revivant cet instant, prodigieux pour elle ? Et puis, tout à coup, elle se dressa et ses cheveux recouvrirent ses oreilles, et bientôt ses yeux donnèrent l'impression qu'ils allaient s'ouvrir !

– Où en étais-je, dit-elle, en tordant ses mains douloureusement. Ah oui ! J'ai eu tort de raconter cette désolante initiation à mon employé de mairie. À peine eus-je terminé qu'il en profita pour sortir son instrument et me cria dans l'oreille : « Le voilà disponible ! À l'air libre ! Je te l'offre ! »

Il était tout près de moi, prêt à me le donner mais il a ajouté : « Oh, Oh, soyons précis : je ne te l'offre pas, je te le vends ! »

– C'est affreux, dit encore Bobby.

Il avait, bien entendu, du mal à réaliser le drame dans toute son ampleur mais il ne pouvait réprimer en lui la douleur et la pitié qu'il lui imposait.

Pauvre grand-mère, si jeune encore et si diminuée, si lucide. Victime d'une jeunesse qui n'avait laissé que des souvenirs précis, semblables à ce que lui proposait l'ignoble individu, qui voulait qu'elle achète le plaisir qu'il attendait d'elle !

– J'étais si jolie, dit-elle encore. Autrefois. À présent, les hommes ne veulent plus de moi.

– Mais vous êtes toujours jeune et jolie ! cria Bobby.

Grand-mère parut sortir d'un cauchemar. Elle s'essuya le front, pourtant impeccable et elle dit :

– Comment te croire, mon petit. Je ne suis plus rien qu'un corps immobile, hanté par le temps où il était en fleurs. Je n'ai plus d'argent pour satisfaire les impardonnables désirs de renaître. J'ai trop vécu pour vivre aveugle. Que faire ? Lorsque je fus frappée par le destin, réduite à

n'être plus qu'un squelette vivant, j'ai pensé que je pouvais renaître. Non, mon avenir, c'est la nuit et l'immobilité, alors que je suis restée une affamée charnelle.

– Mais je peux peut-être, dit Bobby, réunir l'argent qu'il vous faut pour convaincre cet homme de vous faire renaître à votre vie ancienne sur le plan qui vous tracasse ? Je comprends très bien le regret de ce que vous avez perdu. Je ne suis pas si jeune que ça. Je ne peux pas ne pas vous aider.

Pendant, sa grand-mère ne l'écoutait guère ; son passé l'accablait. Elle n'était plus qu'un monologue où s'imposait la présence de son dernier amant, un étudiant en médecine depuis longtemps disparu.

– Quelle différence, disait-elle, avec la plupart des hommes qui se détachent dès qu'ils ont explosé. Il pensait à moi bien avant de penser à lui. J'étais l'être qu'il devait rendre heureux. C'était là son bonheur à lui, sa raison de vivre : le bonheur de la femme qu'il possédait. Il était toujours disponible, toujours en alerte. La vraie vie, il me l'a donnée, imposée même. Il avait compris que j'avais un impérieux besoin d'être aimée. Il était là, à la sortie de mon coma. Il était là quand j'ai crié : « Où suis-je ? Je ne vois rien ! Allumez la lumière ! » Et j'entends encore sa voix : « Calme-toi mon amour ! »

– Peut-on être sauvé lorsqu'on a perdu le pouvoir de profiter de la vie ? Mes jambes sont mortes et le monde entier a sombré dans ma nuit.

Tant de détresse dans sa voix que Bobby avait envie de pleurer.

Soudain, elle parla de nouveau :

– De l'argent ? Je n'ai pas besoin d'argent. Je hais l'argent. Ce dont j'ai besoin n'a rien à voir avec l'argent qui salit tout. J'ai besoin d'affection, de tendresse gratuite.

Il y a beau temps que Bobby avait réalisé combien la détresse de sa jeune grand-mère était affreuse. Que pouvait-il apporter à cette femme détruite par la vie alors qu'elle ne rêvait que de vivre ?

– Je vous promets, dit-il, de venir vous revoir et d'obliger ma mère à m'accompagner. La vie est souvent absurde; on n'a pas toujours le temps de la vivre en joie. De quoi avez-vous besoin en ce moment ?

– Je ne peux pas te le dire, c'est trop effrayant.

– Mais si cela vous soulage ?

– Bien sûr. Cela me manque à tout moment durant ma longue nuit. Je me sens accompagnée par des images qui luisent et s'amplifient dans leurs promesses illusoires. Je subis des gestes qui me frôlent sans m'apaiser. Ce serait pour moi une récompense apaisante, mais tu es vraiment trop jeune et surtout inapte à m'apporter ce dont je rêve.

– Mais, grand-maman, dit enfin Bobby, j'ai seize ans, je puis certainement vous aider. Dites-moi ce qu'il faudrait comme argent, je vous l'apporterai puisqu'il est indispensable pour votre bonheur. Je ne suis plus un gamin.

– C'est vrai ce que tu dis et cela me réchauffe, mais je viens de découvrir une chose affreuse : plus je te verrai et plus je serai malheureuse, car je sens que tu es de la race des hommes chaleureux dont la femme a besoin. Et tu es trop jeune pour me le prouver.

– Qu'en savez-vous ? osa dire Bobby.

– Tu es vraiment un petit ange, mais tu n'es pas ce qu'il me faut.

– Que vous faut-il ?

– Un homme.

– Mais je suis un homme ! cria Bobby.

Alors, il se passa une sorte d'étonnante transformation chez cette femme réduite à n'être plus qu'un fragment de nuit. Elle dit, après un long silence où tous deux restaient ankylosés :

– Alors, donne-moi ta main.

– Ma main ? Pourquoi faire ?

Toutefois Bobby ne pouvait être dupe. Il regarda sa main, dont il n'était plus maître, s'enfoncer sous le drap et le visage de la pauvre aveugle qui donnait à présent l'impression de s'illuminer !

Horreur !

Le mouvement de cette main ne pouvait être considéré comme une réprobation. Il n'était qu'un geste humain, évidemment prématuré en cette circonstance, mais devenu normal, bienfaisant, fortifiant.

Un long moment Bobby contempla le visage de l'aveugle, lequel ne cessait d'exprimer sa joie de revivre, tandis que la main de Bobby devenait pour elle une bénédiction. Et la main de Bobby, devenue complice, put enfin longuement s'amuser à faire renaître le bonheur sur le visage de sa grand-mère.

BOBBY

10

UNE BIEN SINGULIÈRE CRÉOLE

Deux ans après l'initiation de la petite nudiste, au bienheureux bénéfice de Bobby-le-torturé, il lui advint une extravagante aventure dans le même appartement. Madame Rouget n'était plus là. Elle l'avait abandonné pour se réfugier avec sa fille, à l'île du Levant, où leurs habitudes de nudistes obstinés deviendraient enfin normales.

Bobby n'avait pas encore cédé au besoin de raconter à sa mère le genre de supplice attendrissant que Suzette et sa maman lui avaient imposé. L'incident n'avait déclenché, chez lui, qu'un léger développement des plaisirs que l'on appelle solitaires, et, chez elles, l'obligation de vivre porte close. L'école s'était imposée, et Bobby n'avait plus pensé qu'à la préparation des examens.

En quittant le collège pour le lycée, Bobby avait pris conscience de l'importance, pour lui, d'obtenir son bac. L'enseignement, livresque, officiel, obligatoire, le préservait de l'enseignement prématuré de la vie.

L'appartement de Mme Rouget était maintenant occupé par un couple qui vivait à la façon dont on vit dans les villes, c'est-à-dire sans curiosité, égoïstement. À la campagne, dans un village, on ne peut vivre en solitaire, ou d'une manière anonyme, tandis que, dans les villes, on ne sait à peu près rien de ses voisins.

L'homme était un avocat, dont le renom lui valait de nombreux soucis. La femme, une Créole, dont la noire chevelure cascadaït sur ses épaules à l'état d'une perpétuelle provocation.

L'homme était, relativement, distant, sans doute persuadé de sa supériorité, tandis que sa femme offrait, avec une extrême complaisance, deux rondeurs poitrinales qui faisaient penser à des pamplemousses de haute qualité qui chercheraient à séduire.

Bobby ne connaissait ces nouveaux locataires que pour les avoir, parfois, croisés dans l'escalier de leur vieil immeuble dépourvu d'ascenseur.

Bobby ne se doutait évidemment pas que, dans cet appartement où il avait connu une aventure vraiment ahurissante, avec les deux femmes naturistes, il allait devenir la victime d'une aventure encore plus spectaculaire.

Vers le midi d'un jour de semaine, à la suite d'une montée d'escalier qui négligeait la prudence, Bobby manqua la dernière marche, si bien qu'il ne put empêcher sa tête de foncer, tel un obus, dans la porte de l'ancien appartement de Mme Rouget. Vlan ! Oh la la, quel choc ! Quel boucan ! Et voilà mon Bobby, ventre au sol et la tête en cavale sur le paillason de l'avocat, ayant perdu, pour quelques minutes, le sens de la verticale. Mais, pour l'instant, il était mieux couché que debout.

Soudain, la porte s'ouvrit ! Elle s'ouvrait comme elle l'avait fait, deux ans plus tôt, sous la poussée d'une main de femme et voilà que, tout comme autrefois, une femme se dressait devant Bobby. Une femme étonnée, inquiète, la Créole ! Et voilà que sa plantureuse germination de pamplemousses s'approchait du visage de Bobby !

– Oh, mon garçon, qu'avez-vous ? C'est votre tête qui a cogné dans ma porte ? Mais vous devez souffrir le martyr !

Elle n'était pas vêtue, comme Mme Rouget, d'une robe de chambre désinvolte mais d'un corsage et d'une jupe aux couleurs multiples qui lui donnaient l'air d'une fleur géante et gracieuse, en provenance d'un pays lointain, où

les couleurs chantent dans l'ardeur du soleil.

La voyant qui penchait sur lui son aimable inquiétude, Bobby n'eut plus envie de se lever mais d'augmenter sa prostration, levant vers elle un visage chagriné qui demandait l'aumône.

– Mais qu'avez-vous, mon pauvre garçon? répéta-t-elle. Que vous est-il arrivé? Où donc avez-vous mal?

Ce faisant, elle s'était mise à genoux près de lui, lui soulevant un bras, puis l'autre. La bonté naturelle de cette très belle femme était en alerte. Elle ne pouvait s'empêcher d'être troublée par le visage de ce gamin malheureux qui se plaignait. Le bruit de sa chute dans la porte l'avait fatalement traumatisée.

– Où avez-vous mal? demanda-t-elle à nouveau. Ici, là. Vos bras ou vos jambes? Ah, les genoux, ce doit être les genoux, et voilà que ses mains s'en emparaient pour les masser généreusement et longuement. Parfois, un de ses coudes s'égarait un peu plus haut et voilà que soudain elle découvrit, en toute innocence, une certaine grosseur intempestive.

– Oh, mon petit, vous avez une hernie! dit-elle. Est-ce que cela vous fait mal?

Et comme Bobby ne disait rien, revivant en pensée le minutieux inventaire qu'il avait subi deux ans plus tôt, la Créole pensa qu'il devenait urgent de masser cette hernie, en douceur, bien entendu. Elle en prenait patiemment les dimensions, sans aller toutefois au-delà des apparences, mais soudain elle se redressa, car la rampe de l'escalier s'était mise à trembler sous la montée d'un locataire qui n'allait pas tarder à surgir.

– Mon dieu, dit-elle.

Mais ce n'était que son mari, l'avocat.

– Que se passe-t-il? demanda-t-il, visiblement irrité.

– C'est notre voisin, dit la Créole. Il a manqué la dernière marche et il est tombé, la tête dans notre porte. Il a dû se faire très mal, car il ne peut plus se relever. Ça a fait un bruit terrible!

À son tour, l'avocat se pencha sur le pauvre Bobby, émoustillé par les évaluations minutieuses de la Créole, mais qui, manifestement, n'était plus qu'un corps accidenté, et il demanda :

– Comment vous sentez-vous ?

– Rien de cassé, murmura Bobby, mais j'ai mal.

– Parfait, dit l'avocat. Portons-le chez nous. Un whisky le rétablira.

Ils l'empoignèrent et Bobby se retrouva, très vite, assis près d'une table basse.

Le remède avait du bon, car, très rapidement, Bobby les remercia d'un sourire.

– Ça va mieux, dit-il.

Il s'était remis debout, mais vacillant. Le whisky ne valait pas le bon Cognac de sa mère, mais le regard malicieux de la Créole valait le soleil de minuit. Elle le contemplait comme s'il était son enfant. Il eût pu l'être d'ailleurs, car, s'il avait dix-sept ans, elle devait en avoir un peu plus du double. Le bel âge pour une femme, une vraie femme.

– Je suis heureux de vous voir debout, dit l'avocat. Mais ne faut-il pas prévenir vos parents ?

– Je n'ai plus que ma mère, dit Bobby. Mon père est parti avec une autre femme et ma mère est en cure, à Saint-Malo.

– Mais alors, s'écria la Créole, vous êtes seul et vous n'avez sans doute rien à manger ?

Ses yeux étaient en état d'alerte. Ils étaient devenus conquérants. Ils parlaient. Ils imploraient. « Tu restes ! Tu restes ! » criaient-ils.

– Non, dit Bobby, mais je me débrouille. J'achète ce qu'il faut chez l'épicier du coin.

– Mais vous êtes encore tout meurtri ! N'est-ce pas, Ernest, nous le gardons pour déjeuner ? Le pauvre garçon. Lorsqu'il partira, il sera tout à fait guéri.

– Je n'en doute absolument pas, dit alors l'avocat.

– Alors on le garde ! Marie vient d'arriver. Je vais lui dire de mettre un couvert de plus. On ne peut pas le laisser

seul après une telle commotion.

Et elle s'en alla rapidement vers la cuisine, mais ce fut pour se retourner vers Bobby :

– Vous connaissez certainement Marie? C'est notre femme de service.

– Oui, dit Bobby. Je la rencontre parfois dans l'escalier. Elle n'a pas l'air d'être normale. Elle ne vous regarde jamais.

– C'est parce qu'elle est trop laide. Son visage est un gâchis. Elle le sait. Elle en souffre. Elle sait qu'elle ne trouvera jamais un homme pour l'aimer. Elle se retourne sur eux dans la rue, mais personne ne fait attention à elle. Seuls les gosses. Parfois, ils s'amuse à la torturer en se moquant de son nez qui, effectivement, a de quoi faire rire. Comment voulez-vous qu'elle trouve un homme pour la consoler? Mon mari et moi, on a très peur. Quand elle tarde à revenir du marché, on pense qu'il lui est arrivé quelque chose. Au fond, on a peur qu'elle se jette un jour dans la Seine.

– Tu exagères, dit l'avocat. Elle finira bien par trouver un homme aussi laid qu'elle et qui sera heureux de l'initier aux jeux de l'amour, que tu aimes tant.

– Comment ne pas aimer l'amour? dit la Créole avec une petite moue câline. N'es-tu pas heureux avec moi?

– Certes, mais il ne faut pas que l'amour devienne un tyran.

Bobby ne savait que dire. Il devinait le drame de ce couple qui se résumait, pour lui, en une sorte de disconvenance sociale : l'avocat avait trop à faire et la Créole rien du tout.

Soudain, dans le cadre de la porte du salon, Marie apparut, un torchon dans les mains.

Bon sang, c'est vrai qu'elle était laide; plus que laide, déplaisante : un nez en bouchon de champagne, des oreilles en coquilles d'huître, des lèvres en caoutchouc-mousse et des yeux privés de symétrie qui donnaient l'impression de se détester. Le corps? Comment dire? Enfin,

on ne le voyait jamais ! On dirait que Marie faisait exprès de mal se fagoter. Avec ses espèces de grosses jupes qu'elle portait, et ses caracos à la diable, elle pouvait tout aussi bien être repoussante de corps que de visage, mais il se pouvait aussi qu'elle surprenne tout le monde par un corps bien roulé et appétissant. Allez savoir !

Seul Bobby n'était pas impressionné. Dès qu'il l'avait vue dans la rue, son visage douloureux l'avait fait frémir. Il avait eu envie de lui parler pour lui faire admettre qu'après tout elle était un être humain. Il avait eu pitié d'elle, réalisant combien elle devait souffrir de la répulsion dont elle était victime. Mais, que faire ? Mal vêtue avec ça, et des cheveux en désordre qui accentuaient ce que son visage avait de volcanique.

– Le repas est prêt, dit-elle.

– Est-ce un canard ? demanda la Créole.

– Oui, Madame.

– Ah ! tant mieux, vous allez pouvoir vous rendre compte de son art de le découper. Marie est imbattable. C'est un spectacle !

De fait, Marie accomplissait vraiment parfaitement tout ce qu'elle entreprenait, mais le repas fut vite expédié, car l'avocat devait défendre, en cour d'assises, la tête d'un détraqué mental, accusé de terroriser les vieilles dames, avant de les décarcasser.

– Ce n'est évidemment pas la tête que l'on devrait lui couper, dit l'avocat d'une voix sarcastique.

Déjà, il était debout, alors que Bobby et la Créole n'en étaient qu'aux fromages.

– Allons, je vous laisse. Et il ajouta, avec un nouveau sourire sarcastique : Amusez-vous bien tous les deux.

Et il s'en alla, les laissant face à face.

Après un long silence, qui donnait à chacun le temps de la réflexion, Bobby osa poser la question qui le tourmentait :

– Pourquoi votre mari, en s'en allant, nous a-t-il dit : « Amusez-vous bien tous les deux » ? Qu'a-t-il voulu dire ? Il faut que je regagne le lycée ; j'ai cours à trois heures.

La Créole eut un sourire qui éclaira merveilleusement ce à quoi elle pensait, et elle répondit, avec la simplicité d'une femme qui n'attend pas d'être choisie pour s'imposer.

– Tout bonnement, dit-elle, parce qu'il a compris que vous ne partiriez pas si vite, attendu qu'il sait que vous me faites envie.

Bobby sursauta. Que voulait-elle dire ? Je vous désire ? Il n'en croyait pas ses oreilles. Puissamment belle, magnifique de prestance, comment une telle femme, qui avait l'âge de sa mère, pouvait-elle désirer un gosse qui n'avait pas encore son bac, un puceau qui ne pensait qu'à ses études ?

Brusquement, Bobby revivait ce qu'il avait subi, dans le même appartement, avec l'abusives curiosité d'une gamine, tolérée par sa mère. Également l'apprentissage de l'émouvante jeune fille, fascinée par son corps dans sa chambre d'hôpital, mais qu'il n'avait jamais revue. Et voilà brusquement, que l'amour physique s'emparait à nouveau de son corps.

Prostré sur le paillason de l'avocat, il venait de subir le même plaisir d'une main qui se révèle conquérante et câline dans l'impertinente recherche des dégâts de sa chute, dans l'escalier. Mais de là à devenir la proie d'une femme mariée avec, par-dessus le marché, la bénédiction du mari : Non, non, non.

Alors, résolu à ne pas céder à la tentation qui pourrait naître, Bobby répliqua :

– Comment pouvez-vous dire que vous me désirez, et pourquoi faire, alors que c'est la première fois que vous m'adressez la parole et que vous ne m'avez quasiment jamais vu ?

– Cher petit voisin, dit alors la Créole en secouant voluptueusement son ample chevelure, (ce qui lui permettait de donner à ses pamplemousses un maximum de séduction dans leur jaillissement, sous l'étoffe des voluptés tropicales), c'est que vous ne savez pas encore lire dans les yeux des femmes qui vous regardent. Vous êtes mignon

à croquer. Pourquoi pas par moi ? Souvenez-vous, hier, dans le bas de notre escalier, vous m'avez offert de monter devant vous, alors que c'était à vous de passer ! Je vous ai remercié d'un sourire qui disait tout le bien que je pensais de vous, et j'ai senti votre regard accompagner la montée de mon corps qui ne cessait de vous séduire. Allons, avouez-le, vous étiez troublé ?

– C'est vrai, dit Bobby, votre corps avait de curieux mouvements, mais je n'ai pas pensé à mal. Vous étiez pour moi un spectacle. J'ai cru que vous vous moquiez de moi et que votre attitude voulait dire : « regarde, petit môme ». C'est vraiment ce que je pense encore. Pourquoi voulez-vous compliquer ma vie d'étudiant ?

– La compliquer, certes pas. Simplement lui donner du goût. Quant à ne pas vous connaître, vous oubliez que nos fenêtres de salle de bain se font face dans la cour et que vous vivez sans précautions, votre mère et vous. J'ai vu votre mère toute nue et vous de même. Et je pourrais même vous préciser que vos slips sont bleus au lieu d'être blancs.

– Ça alors, mais vous nous espionnez ! s'écria Bobby.

Mais sa voix avait perdu de son assurance. Son imagination s'éveillait.

C'est vrai que devant la fenêtre, toujours close, de la Créole, la leur vivait en liberté, laissant le soleil chauffer leurs corps, et c'est vrai qu'ils ne se méfiaient pas, et l'idée que la Créole les regardait avec bienveillance, éveillait dans le corps de Bobby une chaleur intime qu'il avait l'habitude de régler rapidement mais qui, devant ce corps merveilleux qui voulait s'emparer du sien, commençait à le tourmenter.

– Et, tenez-vous bien, Bobby – car c'est comme ça, que l'on vous appelle ? – mon mari est au courant. Il sait que je prends plaisir à regarder se mouvoir votre corps dénudé, lorsque vous faites votre culture physique. Vous la faites toujours face à la lumière, c'est-à-dire, face à moi. Je finis par vous dévorer du regard. Je n'en peux plus, vous comprenez ?

– Et c'est pourquoi votre main s'est posée sur ce que vous appelez une hernie, alors que j'étais couché, sans défense ?

– Pourquoi se défendre, mon garçon, lorsque la main d'une femme prend plaisir à vous cajoler ? Vous ne savez pas encore que les femmes ne s'emparent à peu près jamais de cet objet de chair, dont elles se contentent de rêver ? Elles se donnent d'abord, elles ne prennent qu'ensuite, quelquefois jamais. Je connais des femmes qui n'ont jamais connu la jouissance. Elles ouvrent leurs genoux, parce que c'est ainsi que l'on doit agir lorsqu'on accepte de se donner ; elles subissent, elles ne s'imposent pas. Moi, je prends. J'ai un plaisir immense à prendre.

– Vous prenez, dit pensivement Bobby. Jamais je n'ai entendu ce que vous venez de dire. Au fond, vous voulez me prendre ? C'est cela ? Vous voulez vous emparer de mon corps pour satisfaire votre faim.

– Mais aussi la vôtre, cher petit joli.

– Non, moi, je n'ai pas faim.

Mais, déjà, la Créole avait délivré sa poitrine du corsage multicolore qui emprisonnait ses pamplemousses, et voici qu'ils apparaissent, délivrés, heureux de vivre, heureux de s'offrir.

– Et ça, vous n'en avez pas envie ?

– Oh non ! dit Bobby, par pitié.

Mais il était déjà vaincu, émerveillé par l'ampleur émouvante de ces tendres fruits qui s'épanouissaient de désir. Bobby n'avait jamais éprouvé un tel bouleversement.

– N'est-ce pas qu'ils sont éblouissants ? dit-elle.

– Oui, avoua Bobby, littéralement confondu.

– Jamais les femmes ne se donnent de cette façon. Elles ne sont qu'une attente. Et puis non, elles ne font que se prêter. La plupart du temps, elles subissent au lieu de s'imposer. Moi, je prends, je n'attends pas. Je prends.

Bobby osa saisir l'image pour la retourner à la façon d'un aphorisme :

– Si bien que vous attendez que je me donne ?

– Exactement.

Que faire ? Je suis perdu, pensait Bobby. Après tout, pourquoi pas ? Il fallait bien, un jour ou l'autre, pénétrer dans la vie secrète des adultes et vivre comme tout le monde.

La Créole savait, depuis longtemps, qu'elle avait gagné. Elle venait de faire glisser sa jupe, devant Bobby stupéfié par tant d'audace, mais, de plus en plus émerveillé par sa chance. Qu'elle était envoûtante cette femme qui voulait absolument lui offrir sa somptueuse plénitude !

– Nous sommes seuls, disait-elle en se dépouillant de ses chaussures. Oui, bien sûr, il y a Marie, mais elle est en cuisine. Elle s'en ira dès qu'elle aura fini sa vaisselle. Ma chambre est loin d'elle. Aucune crainte. Et puis d'ailleurs, quelle importance ! C'est une demeure. Allons, ne restez pas comme ça. Venez avec moi.

Et elle se baissa pour ramasser ses étoffes et Bobby ne put réprimer une sorte de gémissement en constatant combien les pamplemousses de la Créole étaient merveilleux lorsqu'ils s'approchaient du sol, développant ainsi leur pouvoir de fascination.

Mais la Créole dut le pousser devant elle, vers la chambre du fond. Et puis, agacée par son immobilité craintive, elle s'empara de son corps et se mit à le dénuder !

Sacré Bobby, il n'était même pas capable d'enlever son slip !

Et bientôt ils se retrouvèrent nus, allongés l'un près de l'autre, tandis qu'elle se jetait sur sa bouche, la mastiquant comme seules savent le faire les femmes affamées, les vraies, celles qui se donnent d'autant mieux qu'elles ont besoin de s'approprier ce qu'elles aiment. Et vlan, elle avait déjà l'objet dans sa main droite, tandis que l'autre obligeait le corps de Bobby de se plier à l'assaut. Quelle bagarre ! Et voilà la Créole à genoux et la voilà chevauchant Bobby, assise sur sa tête, enfouissant la bouche de Bobby dans un flot frisottant de menue crinière et se

remuant à la façon d'un écureuil qui ne sait plus que faire de sa queue!

– Mange! criait-elle. Mange ma viande de femme. C'est bien meilleur que du caviar! Mange!

Pauvre Bobby! Étouffé qu'il était, mais actif, dévorant le fruit qui s'offrait à lui pour la première fois. C'est curieux ce que l'on peut faire sans avoir appris lorsqu'on est en présence de l'émergence d'un rayonnement en plein milieu, qui rêve de s'épancher! Bobby n'avait guère besoin de s'appliquer. Il était devenu aussi goulu qu'elle et c'était, entre bouche et fruit, une bagarre hallucinante. Un combat de coqs en Espagne! Et voilà que la Créole commençait à défaillir, et voilà qu'elle se mettait à ronronner et puis à se plaindre et, enfin, enfin, à crier : « Encore! Encore! »

Elle jubilait au point que ce qui devait arriver arriva. C'est-à-dire que la porte de la chambre à coucher, restée ouverte par négligence ou, qui sait? par une sorte de défi coquin de la part de la Créole, se peupla bientôt de la tête totalement ahurie de Marie, fascinée par le spectacle!

En effet, le corps nu de Bobby s'offrait, en totalité, à l'avidité de son regard. Marie-la-bonne pouvait voir l'objet, dressé comme un mat de Cocagne attendant sa consécration, car la Créole ne coiffait que le visage de Bobby. L'ensemble du corps de Bobby s'offrait dans toute sa splendeur, libre, heureux de se faire admirer par les yeux de la pauvrette, trop laide pour connaître l'accouplement banal, et qui défaillait de mendicité devant l'objet qui la narguait! Car, en effet, il avait l'air de se moquer d'elle! Bien sûr qu'il n'était pas pour elle et Marie ne pouvait tenir compte que de son attitude provocante et même complice, car, voilà qu'il prenait conscience de l'impitoyable appétit de la pauvre Marie et qu'il se prélassait dans une désinvolture cupide, s'exposant comme une convoitise gratuite dont Marie pouvait et devait profiter. Oh la la!

Cet aiguillon de la chair intime était vraiment si bouleversant pour Marie qu'elle osa s'en approcher, d'un petit

pas d'abord, puis d'un autre. La Créole ne pouvait la voir. Elle se trémoussait du dos et de son fondement, totalement délivrée de tout ! Triomphante et soulevée de plaisir. Mais Marie se moquait bien de la béatitude de sa patronne. Elle était maintenant toute proche de l'essentiel, le contemplant, douloureusement.

Soudain, la Créole, au comble de l'extase, manqua s'écrouler sur le corps de Bobby, si bien qu'elle aperçut alors Marie !

– Que fais-tu là ? demanda-t-elle.

Sa voix n'avait pas d'animosité. Une simple question, toutefois teintée d'ironie ; Il est vrai que l'attitude ébahie de Marie-la-bonne, devant le petit phénomène dressé dans sa plénitude, était plutôt drôle. Elle en bavait, la Marie !

– Ça t'amuse ? dit la Créole. T'as jamais vu ça ? Tes lèvres tremblent comme si tu avais faim.

Terrorisée, Marie avait enfoui son visage dans ses mains.

Elle pleurnichait :

– Que Madame me pardonne, dit-elle enfin, en reculant vers la porte. Je ne reviendrai plus chez vous. J'ai trop honte.

Des larmes glissaient sur ses joues, accentuant la détresse de son visage de laideron. Elle reculait, mais sans cesser de regarder l'hallucinante germination.

Alors, la Créole eut pitié d'elle.

– Bah ! dit-elle, puisque tu aimes cette excroissance, je peux te la prêter pour quelques minutes. Si Bobby est d'accord, toutefois.

– Mais, dit Bobby, vaguement inquiet. Que va-t-elle faire de moi ?

– S'amuser avec ton bijou, pendant que tu continueras de me manger. Qu'en penses-tu ?

– S'amuser ? dit Bobby. Décidément j'aurai tout connu aujourd'hui.

– Pas encore, mais ça va venir, mon petit jeune homme, répondit d'une voix sarcastique, la Créole. En attendant, tu

es d'accord? Bon. Eh bien, Marie, occupe-toi de lui. Tu peux même l'embrasser si le cœur t'en dit, mais, attention, ne le mange pas!

Ils se mirent à rire tous les deux, tandis que Marie, immobile, médusée, restait plantée comme devant un écriteau de sens interdit qui n'interdisait plus rien. Elle ne réfléchissait pas d'ailleurs; elle était figée dans une contemplation qui la stupéfiait.

– Ne sois pas stupide, dit la Créole, tu as tout à apprendre. Je ne t'offre qu'un hors-d'œuvre. À toi d'en profiter. Tu deviendras moins gourde. Tu n'es pas très avenante, mais ton petit oiseau est semblable à tous ceux des oiselles de ton âge. À 20 ans, tu n'as pas le droit de te décourager. Je t'apprendrai à séduire un homme. Les hommes ne résistent jamais à l'occasion qu'on leur offre. Ils sont toujours disponibles, toujours prêts à éplucher ta petite pêche. Crois-moi. L'homme nu qui est là, tu peux en faire l'inventaire. Il est d'accord. Moi aussi. C'est le début de ton apprentissage. N'est-ce pas Bobby? Tu es d'accord.

– Oui, dit Bobby. Elle peut faire ce qui lui plaît mais tu devrais lui dire qu'il faut y aller mollement. Je suis très sensible.

– D'accord, elle a compris. Alors, il faut la laisser s'amuser. Allez Marie! Prends-la dans ta main! Secoue-la! Après, tu n'auras plus rien à apprendre et tu pourras nous imiter, ailleurs. À toi de jouer, mais ne t'inquiète plus si je crie, car, quand je me donne, je me donne!

Elle se rassit sur le visage de Bobby, tandis que Marie s'approchait avec lenteur de l'offrande... Comment la pauvre fille aurait-elle pu résister plus longtemps à l'envie de posséder cette richesse?

Hypnotisée, Marie s'aperçut que son visage était maintenant tout près de la chose. Certes, elle aurait pu l'embrasser, mais sa main était également pétrie de curiosité envers elle et cette main s'était posée d'elle-même, au haut de la cuisse de Bobby, mais elle était également pétrie de crainte, elle se contentait de palper la peau de cette partie

du corps qui n'est que douceur et délectation.

Puis Marie, toujours victime de son regard fasciné, vit sa main monter un peu plus haut, vers le buisson où l'insolente continuait de s'exposer, mais elle n'osa pas encore s'en emparer car elle venait de heurter au passage deux palpables boules blotties dans un petit sac de chair attendrissant, où elle s'attarda. Et Marie laissa sa main capturer ce lourd complément, puis elle les abandonna, pour saisir enfin la plénitude orgueilleuse !

Alors, Marie ne put s'empêcher de gémir de bonheur.

Elle était chaude et lisse et tendre. Et voilà que Marie, dans sa passion, découvrait la ravissante petite tête de l'objet merveilleux, et sa bouche minuscule qui s'ouvrait sous la pression de ses doigts. Quelle merveilleuse création que cet objet vivant qui avait le pouvoir de s'amplifier et de fasciner les femmes ! Et voilà que, sans doute étonnée de surgir ainsi à la lumière, une frêle goutte d'on ne sait quoi venait de naître à l'orée de son museau ! Elle était si aimable que Marie ne pût résister à l'envie de l'offrir à ses lèvres ! Bonté divine, le goût de cette petite goutte de liqueur, inconnue d'elle, eut le don d'éveiller chez Marie un impérieux besoin de savourer pleinement cette révélation, si bien qu'elle se pencha sur elle pour l'engloutir entre ses lèvres qui s'ouvraient à la tentation...

Ce fut alors que, pivotant d'extase comblée, la Créole se rendit compte que l'appétit de Marie risquait de stopper la venue du rôti.

– Bon ! Marie, cela suffit. Tu as vu ce que tu rêvais de voir, tu as saisi l'objet de tes rêves. C'est assez pour aujourd'hui, mais tu peux rester. Ce que nous allons faire, Bobby et moi, tu le feras certainement plus tard. Il ne dépend que de toi. Tu as compris ? Regarde-nous. Tu as tout à apprendre. Bobby aussi. À vos âges, il est temps de prendre goût à la vraie vie. Bobby, il est à moi, rien qu'à moi. Il va connaître l'instant où l'on oublie tout.

Bobby ne disait rien. Il attendait de subir l'emprise tumultueuse et fabuleuse de la Créole. Il n'était plus qu'un

jouet dont elle allait se servir à sa guise. Ce qu'elle avait décidé. Elle n'était pas de celles qui se contentent d'ouvrir leurs genoux, elle était la possession.

Bientôt, ce ne fut plus, pour Marie, que deux aimables monticules de chair qui se trémoussaient, pour mieux s'unir. La Créole menait le jeu ; allongée sur le corps de Bobby, l'obligeant à la posséder, de bas en haut.

Sans se soucier d'elle, a priori, mais la Créole, en se soulevant par saccades, livrait aux yeux de Marie une partie de l'objet délirant, l'objet rêvé, l'objet saisi, l'objet perdu...

Ce fut ainsi que Bobby s'infiltra dans la vie secrète des adultes, découvrant dans l'amour physique le plaisir suprême.

Pauvre Marie, merveilleuse Créole, une vraie femme pour qui le don de son corps en s'emparant d'un complice, était devenu l'essentiel de la vie.

BOBBY

11

SOUS L'INFLUENCE DE LA CRÉOLE

Bobby, pouvait-il oublier la Créole, alors qu'elle avait fait de lui, à dix-sept ans, son benjamin de l'amour? Non. Aussi rêvait-il de devenir, auprès d'elle, son jouet vivant. Une sorte de double dans l'accomplissement de leurs instincts, puisqu'il était à présent, grâce à elle, un commencement d'homme.

D'ailleurs, comment ne plus tenir compte d'une telle conquérante qui habitait non seulement dans le même immeuble, mais sur le même palier? On voit mal Bobby prenant la fuite lorsqu'il l'apercevait dans l'escalier, si bien qu'il ne pensait plus qu'à revivre avec elle les délices de sa consécration. Il connaissait enfin les bienfaits, nés des différences qui se marient.

C'est ainsi que deux jours après, profitant de l'absence de sa mère, il sonna à la porte de la Créole.

Silence. Il se mit alors à frapper dans la porte. Silence encore mais, dès qu'il insista, la porte s'ouvrit et Bobby découvrit Marie. Marie, la bonne.

Il ne l'avait pas davantage oubliée. Il se souvenait de sa curiosité, et surtout de son appétit devant le spectacle qu'il offrait, nu, dans les bras de la Créole. Une fille, si laide de visage, que son corps n'intéressait personne, alors qu'elle était hantée d'exigences corporelles.

À la vue de Bobby, Marie devint rouge de honte.

– Que voulez-vous ? cria-t-elle, effrayée.

– Tu le sais bien, répondit Bobby, je viens voir ta maîtresse.

Et il ajouta, avec un sourire narquois :

– Afin qu'elle perfectionne l'éducation de nos deux bêtes : la tienne et la mienne.

Alors Marie s'écria : Elle n'est pas là ! Elle est au marché ! Allez-vous en !

Et elle repoussa la porte, mais Bobby avait prévu ce genre de réaction en bloquant la porte avec sa chaussure. Néanmoins, il ne put s'empêcher de crier :

– Tu es folle ? Voilà que tu écrases mes orteils !

Bon. Il entra et Marie se mit à trembler car Bobby venait de s'emparer d'elle pour l'embrasser, mais elle avait plongé sa tête dans ses mains et la gifle qu'elle attendait ne vint pas. D'où le début d'une bagarre. Elle piétinait de rage tandis qu'il s'efforçait de s'emparer de ses lèvres car, brusquement une folle envie de la culbuter lui faisait oublier la Créole. Après tout, pourquoi n'aurait-il pas le droit de voir ce que cette fille tenait en secret sous sa robe, puisque personne n'en voulait et qu'elle avait tout vu de lui ? Mais Marie ne pensait qu'à prendre, non à se donner, à cause de la laideur de son visage.

– Ayez pitié de moi, parvint-elle à dire.

Alors Bobby empoigna sa main et il la plaqua sur son excroissance.

– Et celle-là, en as-tu pitié ?

– Vous me torturez, dit-elle ; c'est très mal.

Néanmoins, sa main se crispait sur la chose, doublant sa honte, mais comment résister aux exigences de sa hantise ?

– Marie, dit alors Bobby, c'est à moi de te demander pitié. As-tu perdu la mémoire ? Nous sommes jeunes tous les deux. Pourquoi refuses-tu de jouer avec moi ? Nous avons une bonne heure devant nous. C'est la vie. On ne refuse pas la vie.

– Je ne veux pas connaître la vie ; je veux fuir. J'ai

donné mon congé. Je m'en vais dans trois jours. Je ne peux plus supporter le souvenir de ce que nous avons fait tous les trois. J'étais folle. Comment ai-je pu me conduire aussi mal ? Je me dégoûte. Je n'en peux plus. Paris ne me vaut rien. Les jeunes, ils s'aiment dans les rues et personne ne leur dit rien. C'est affreux pour moi de les voir.

– Je suis d'accord, dit Bobby, mais nous sommes là tous les deux, seuls. Nul ne peut nous voir. Pourquoi n'en profites-tu pas ? Ce n'est pas un crime, à notre âge, de vouloir imiter les adultes. Ils se cachent pour le faire. Ils vivent dans l'hypocrisie. C'est très mal d'en parler, c'est tout. Et puis, c'est si bon de n'être plus qu'une nourriture.

– Je ne veux pas, je ne veux pas ! cria Marie.

– Mais ta main reste sous la mienne au bon endroit et je la sens bouger. Elle se plaît là où elle est. Est-ce vraiment un mal ?

– Vous me torturez, dit encore Marie. Laissez-moi, je vous en prie.

Et elle récupéra sa main pour mieux repousser Bobby, sans y parvenir toutefois car il la pressait encore contre lui.

– Tu la sens ? lui dit-il.

– Laissez-moi.

Toutefois elle ne put repousser les lèvres de Bobby s'écrasant sur les siennes et elle se sentit défaillir. D'un côté, des lèvres gourmandes, de l'autre des lèvres meurtries. Elle parvint à s'en libérer en criant : « Elle va bientôt revenir ! »

Alors, déçu, Bobby la libéra.

C'est vrai qu'elle était laide, la pauvre Marie : un gros nez mal aplati, faisant penser à un bouchon de Champagne, des joues flasques, des oreilles d'âne qui vient de naître, à moins de les comparer à des coquilles d'huître. Et voilà que Marie s'évadait pour reprendre son emploi, lequel effaçait mal tout le reste.

Elle venait de repasser les rideaux de la salle à manger. Restait à les remettre en place. Pour ce faire, elle négligea son escabeau pour monter sur une chaise. Ainsi dressée, les

maines en l'air, son corps prit ses aises et ses formes se précisèrent : chevilles parfaites, mollets d'une finesse impeccable, la taille élégante, et des fesses si attirantes que Bobby ne put s'empêcher de les admirer. De dos, il était aisé d'oublier son visage. Certes, on ne voyait pas ses genoux mais, sous sa robe distendue, les cuisses se précisèrent vraiment complaisantes. Bref, un corps normal et qui ne demandait qu'à vivre. Ce n'est pas le visage qui compte vraiment en amour. C'est le corps.

Une femme debout sur une chaise est toujours une tentation pour un homme normalement constitué. Bobby n'était qu'un adolescent en passe de devenir un homme, en sorte qu'il ne put résister au désir de profiter de la vulnérabilité de Marie dressée sur sa chaise.

– C'est trop lourd pour toi, lui dit-il. Laisse-moi t'aider.

Et il souleva le rideau pour permettre à Marie d'utiliser plus aisément les attaches, mais, ce faisant, elle devint fatalement la proie de Bobby qui emprisonna bientôt ses jambes pour mieux glisser sa tête sous la robe devenue trop courte.

En sentant une des mains de Bobby s'emparer de ses rondeurs, Marie eut un cri de supplication, car rien ne les défendait d'un tel outrage ! Elles étaient nues et le terrier devenait disponible !

– Lâchez-moi ! cria-t-elle.

Elle ne pouvait se défendre qu'en lâchant le rideau. Ses fesses restaient prisonnières de lui, dans les hauteurs. Quel festin en perspective !

C'était la première fois de sa vie qu'elle subissait une telle agression. Que faire ? Impossible de sauter de la chaise à moins de tomber l'un sur l'autre. Comment s'en sortir, dans une telle position ?

Heureusement, Bobby ne pouvait rien faire d'autre que caresser les deux attendrissantes car, dès que la main de Bobby les abandonnait pour tenter de pénétrer dans le buisson de son brasier, elle ne pouvait s'y introduire.

– J'ai compris, dit soudain Bobby. Je ne bouge plus tant

que tu n'auras pas attaché ton rideau.

De fait, il la laissa terminer l'accrochage. Lorsque ce fut fait, il la décolla de sa chaise sans abandonner ce qu'il avait conquis, et il la coucha sur la moquette.

Sa main était devenue plus efficace, elle était parvenue à s'introduire dans la fissure et à la fourrager d'une telle manière que la pauvre Marie commençait à se désunir.

– Tu vois comme c'est simple, dit alors Bobby. À quoi bon te défendre ? Te voilà heureuse, je le sens. Ouvre-toi et je te donnerai tout à l'heure ce que tu aimes sans vouloir l'avouer. Ne dis pas le contraire. Avec la Créole nous t'avons vue dans ton extase, tout près d'elle ; si proche que tu as fini par la gober ! Avoue. Avoue que tu l'aimes ?

– J'ai trop de honte.

– Le bonheur que je t'offre te la fera oublier cette honte. Allons, avoue que ma gigolette te plaît et que tu aurais voulu l'avoir à toi ? Rien qu'à toi.

Marie était au bout de sa résistance et elle ne put s'empêcher de dire :

– C'est vrai, elle est si belle, si plaisante à regarder. Et si gentille dans ma main... Et c'est si nouveau pour moi. Je découvre la vie. Mais je suis trop laide. Tout ça n'est pas fait pour moi.

– Eh bien, si tu me laisses caresser ta petite fleur, je te prêterai mon épi. Tu pourras t'amuser avec lui, comme si tu étais une vedette de cinéma à qui tout est dû et qui peut tout se permettre. Et tu pourras, de nouveau, l'embrasser.

– Vous n'avez pas pitié de moi, dit la pauvrete, et elle se mit à pleurer, mais ses jambes s'étaient entrouvertes, permettant à Bobby d'effeuiller sa rose, mais gentiment, avec une sorte de respect doublé de reconnaissance. Pour son plaisir à elle. Pour atténuer sa détresse. Car, comment n'avoir pas pitié d'elle ? L'amour est un médicament. Et Bobby avait l'impression de délivrer Marie, en l'obligeant à vivre comme si elle était désirable.

Entre deux sanglots, mais toujours victime de son obsession, Marie parvint à dire :

– C’est vrai que vous me le donnerez pendant quelques minutes ? J’en ai tellement envie que je deviens folle. Je suis comme vous, au fond, j’ai faim, mais je suis si laide.

– C’est faux. Ce que je tiens enfin est un bijou. En amour, tout est beau. Allons, maintenant je veux le voir. Ouvre-toi complètement. Et d’abord, enlève ta robe !

C’était odieux, une telle obligation, mais aussi un moyen de la rendre plus humaine.

Marie s’aperçut qu’elle tremblait. Elle était vaincue, elle ne pouvait plus rien contre son corps, sa féminité triomphait de ses principes et de l’idée qu’elle se faisait de sa laideur, laquelle était devenue une sorte de préservatif. Elle réalisait qu’elle allait être heureuse d’être pillée. Et ce fut tout naturellement qu’elle laissa tomber sa robe pour permettre à Bobby d’admirer ce qu’il désirait vraiment : sa nudité totale.

– Comme tes jambes sont agréables à regarder, dit aussitôt Bobby. Ce sont vraiment des jambes de femme, et elles sont plus belles que celles de la Créole, vraiment trop puissantes. Et je vais pouvoir embrasser ton petit nid. Il est adorable dans sa fourrure. Il doit avoir très chaud ?

– Il est laid, dit encore Marie, mais ce n’était plus, pour elle, un moyen de se défendre.

– Qu’en sais-tu ? demanda Bobby.

– Je le regarde chaque matin dans une petite glace. Il est souvent hideux et il saigne souvent. Et quand il s’excite, il laisse s’échapper une petite liqueur. Comment les hommes peuvent-ils aimer ça ?

– Tu n’y connais rien, dit Bobby. Pour les hommes, c’est succulent.

Il la fit asseoir sur une chaise et il lui dit brutalement :

– Ouvre !

Et il se mit à genoux devant elle. En extase ! Du jamais vu ! Et c’est vrai. Il n’avait fait jusque-là que se donner, tout comme la plupart des femmes. On avait abusé de lui, comme il abusait en ce moment de Marie. Certes, la Créole avait été complaisante, mais il était évident que seul comp-

tait le plaisir. Son plaisir. Elle s'était emparée de lui, il n'avait été qu'une proie, une fois de plus, un objet, tandis que là, c'est lui qui prenait sans se donner. Bien sûr, qu'il allait se donner, mais il aurait pris, auparavant.

– Comment peux-tu dire qu'il est laid? dit-il. C'est un fruit qui palpite et qui s'ouvre à la tendresse. Il a besoin d'amour. Il a envie qu'on l'admire. Je comprends qu'on l'aime comme tu aimes mon bittériforme, comme disait une de mes professeurs en se moquant de moi. Ouvre-toi encore un peu. Oh! C'est comme une moitié d'orange après qu'on y a planté ses dents. On dirait qu'on a écrasé dans son cœur deux ou trois fraises. C'est un fruit vraiment étrange au milieu de ses deux boursouflures avec sa tignasse toute frisée. C'est très beau, tu sais? Et c'est vrai que j'en ai envie, autant que tu as envie du mien.

– Oui, dit Marie. Je suis comme toi, j'ai tout à apprendre, mais le tien est effrayant de beauté quand il se dresse vers moi tel que je l'ai vu, et c'est normal que je veuille l'embrasser, le chérir dans mes mains. Il avait faim, mais je ne sais toujours pas ce que je dois faire pour le rendre heureux.

– Tu n'as qu'à faire comme la Créole. Tu as vu comment elle l'engloutissait?

– Ça devait vous faire très mal?

– Pas du tout, elle le chouchoutait que c'en était une bénédiction! Un moment, j'ai cru qu'elle allait l'avalier!

– Moi aussi, je l'ai cru et j'étais furieuse, mais vous avez vu comment elle m'a chassée quand elle a compris que j'allais l'aimer de cette façon-là?

– Tu l'aimes à ce point, mon bibelot?

– Oui, dit Marie. C'est bouleversant pour moi. Mais vraiment, vous allez me le prêter? J'ai tellement faim de lui.

– Bien sûr, moitié-moitié et le tout pour le tout. Tu pourras en faire ce que tu veux.

Suffoquée par une telle perspective, Marie s'était levée, les yeux rivés sur les mains de Bobby qui s'apprêtait à lui

offrir l'objet de ses obsessions. Elle avait oublié son indécence, n'ayant plus, pour tout vêtement, que son corsage et sa guêpière. Elle n'était plus qu'un désir et une offrande.

– Avant le mien, tu as dû en voir d'autres? demanda Bobby.

– Non, dit Marie, je suis trop laide, je ne compte pas pour les hommes.

– Mais ton corps est très beau.

– Ils ne le regardent pas.

N'en pouvant plus, Bobby l'empoigna soudain par les hanches et la pressa contre lui... Alors elle arracha littéralement le pantalon de Bobby, l'obligeant à s'écarter pour lui permettre de s'emparer de l'exclusif de Bobby et, très vite, ils se mirent à gémir...

Ce fut à ce moment crucial que la porte d'entrée s'ouvrit et que la Créole apparut.

– Eh bien! s'écria-t-elle, c'est du joli! Voilà que vous vous amusez sans moi!

Aussitôt, elle se mit à rire.

– Ça alors, j'arrive à pic.

Elle riait, cependant elle était stupéfiée par le fait que Bobby était parvenu à séduire Marie. La garce! voilà qu'elle tente de me remplacer!

Les deux petits filous ne s'étaient pas séparés. Debout, ils n'étaient plus qu'un seul être figé de stupeur et de crainte. Au fond, ce n'étaient que deux gosses statufiés par Rodin. Cette remarque amusa fort la Créole. Une statue vivante! Une statue qui lui appartenait!

Elle s'approcha d'eux, côté Marie et, tout en flattant les rondeurs qui s'offraient, allant même jusqu'à vanter leur prestance, elle tenta de créer un passage entre les deux corps afin de saisir ce qu'ils tenaient dans leurs mains, mais ils s'obstinaient à rester soudés.

– Parole! Vous vous aimez? demanda la Créole d'une voix rageuse.

Comme ils ne répondaient pas, elle se rua sur eux et les poussa vers le divan.

– Parfait, il vous faut une fin à ce que vous avez commencé. Et cet apogée, vous allez me l’offrir. Allez, mettez-vous nus. Et vite ! Au point où vous en êtes, nous allons faire ménage à trois.

Et, violemment, elle les fit basculer, les jambes en l’air ! Que faire devant la puissance d’une telle volonté ?

Ils se déshabillèrent en pleurnichant, tandis qu’au fur et à mesure, elle pétrissait leur nudité. Pour la Créole, ils n’étaient que deux garnements qu’il fallait mettre au pas. Elle avait initié Bobby, à présent il fallait faire de même pour Marie.

La séance s’accéléra sous l’autorité de la carnassière. Et je te pétris et je t’écartele, la délivrance et l’exubérance, la souricière et l’englouti, les semailles et le semeur, le piller et la pillée, la trompette et les tropiques, le rythme et les alternances, le téméraire et la tabatière, le submergeant et le submergé, le pétrel dans le ménestrel, le sinus dans le cosinus, le fauve dans la turbulence, le mendiant dans la tirelire, le clandestin dans la décharge, le complaisant dans la clocharde, le déferlant dans la cloîtrée, le crépitant dans les Dardanelles, le meurtri dans les intégrales, le flibustier dans la méridienne, le jubilant dans la ouatine, l’affamé dans le coquillage, la hallebarde dans la voie lactée, le velu dans la tropicale, l’émoustillé dans la cabotine, le tyran dans les intégrales, le surnois dans les sortilèges, le pathétique dans les amplitudes, le fastueux dans le brasier, l’ouragan dans l’ornière, l’impertinent dans l’impudique, l’inconstant dans la gargouille, l’effronté dans les représailles, l’irascible dans l’immaculée, le frelon dans la cressonnière, le bistouri dans la pucelle, le lys dans la fissure, la bougie dans la chandelière, l’enfariné dans l’embouchure, le flageolant dans le flagada...

– Oh la la la la, n’en jetez plus ! cria enfin la Créole. N’en jetez plus ! À moi de jouer...

BOBBY

12

LA PORTUGAISE

Il était difficile, déjà, en ce temps, il est vrai, pas trop lointain, de vivre dans un grand appartement car son entretien représente une perte de temps considérable ; d'où l'obligation de se faire aider. Toutefois, les charges sociales qui, déjà, posaient des problèmes, obligeaient les usagers à tricher. Heureusement, les Portugais commençaient d'envahir la France pour y chercher, non pas la fortune, mais la possibilité de revenir dans leur pays pauvre, à la façon des gens nantis, c'est-à-dire, dans une automobile de grande marque, synonyme de réussite.

L'appartement de la Créole, où Bobby passait maintenant l'essentiel de sa vie, était si spacieux et si confortable, qu'il imposait la présence d'une femme d'entretien. Restait à découvrir une Portugaise, plus ou moins clandestine, qui viendrait travailler, non moins clandestinement, sans se soucier des assurances sociales, afin de remplacer la pauvre Marie qui avait fini, au bout de longs jours de badi-nage, par s'enfuir, pour aller se purifier en Bretagne, dans l'Océan Atlantique.

Ce fut vite fait pour la Créole qui revint, un matin, avec une jeune fille de Porto, laquelle, par chance, parlait français.

Elle se révéla tout de suite une excellente femme d'intérieur, sachant à peu près tout faire, courageuse, comme le

sont presque tous les Portugais. Elle s'appelait Térésa. Très vite, Bobby s'aperçut que, dès qu'on lui parlait, elle semblait tomber de la Lune. Apparemment, elle ne connaissait guère la vie des villes. Ce n'était qu'une fille des champs, habile à laver le linge et à reprendre les chaussettes. Une fille de la terre qui connaît tout et ne sait rien ; mais, aimable, gentille, et certainement très intelligente. Quel âge pouvait-elle avoir ? Aujourd'hui, on nage ! Bref, elle avait tout de même des seins qui ne s'affaissaient pas et des fesses bien rondes, qui rajeunissaient le regard attentif de Bobby. Ignorante sur le plan de l'instruction et vierge, apparemment, car elle semblait ne pas aimer les hommes.

Mais Bobby savait qu'on n'a rien à gagner en devenant trop familier avec les employés. Cependant, il ne put s'empêcher d'être ému lorsqu'il s'aperçut que Térésa prenait plaisir à le regarder, torse nu, durant les quinze minutes de sa culture physique. Chaque matin, elle s'arrangeait pour se trouver un travail urgent qui lui permettait de le voir se contorsionner.

Ce fut alors que Bobby découvrit que son slip de sportif laissait s'échapper, de temps à autre, une menue floraison de poils du genre interdit, et qu'il était possible que cette perspective, attendrissante dans sa façon d'exprimer son désir de liberté, sans oublier la présence du petit monstre à l'intérieur, soit à la base de la curiosité de Térésa, dont le plaisir était évident.

Heureusement, Bobby, charnellement inquiet, mais ne pouvant plus vivre en incertitude, eut, huit jours à peine après la venue de Térésa, une bien impertinente idée, celle de porter à son maximum le spectacle qui l'intéressait.

Négligemment, à la suite d'un exercice particulièrement esthétique, après avoir constaté que la petite Portugaise affectait de nettoyer un meuble non loin de lui, il baissa son slip comme s'il était tracassé par la présence insolite d'une puce, et il se mit à gratter la peau du petit prisonnier qui, lentement, lui témoigna, en s'épanouissant, toute sa reconnaissance.

Bien entendu, Bobby se gardait bien de se préoccuper de la présence de Térésa, sachant à l'évidence qu'elle n'en perdait pas une bouchée, comme on dit.

Lorsque le petit prisonnier eut pris des dimensions que l'on dit intéressantes et qu'il fut devenu d'une impertinence pathétique, Bobby l'abandonna pour s'exclamer de fausse honte, en découvrant non loin de lui, Térésa figée d'attention, devant un tel objet d'art.

– Pardonnez-moi, cria Bobby. Je ne savais pas que vous étiez là !

Mais, ce disant, il se gardait bien de reprendre en mains son évadé pour dissimuler cet organe essentiel que chacun, néanmoins, s'efforce de cacher, alors que le plaisir de l'offrir à celles qui vous aiment, reste vital pour un couple.

– Pardonnez-moi, je vous en prie, répéta Bobby.

Cependant Térésa ne témoignait aucune répugnance devant ce qui n'était qu'une exhibition que, peut-être, elle attendait ? Comment savoir ? Elle continuait de contempler l'évadé avec une sorte de surprise extasiée. Par évidence, elle n'avait jamais vu un tel phénomène, du moins dans cet état !

– Comme elle est grande ! dit-elle. Elle a l'air terrible !

– Elle est très gentille pourtant, dit Bobby. Seulement, je n'aurais pas dû vous oublier. Je vous croyais dans la cuisine. Vous devez être fâchée contre moi ?

– Non, répondit Térésa. Dieu nous a fait ainsi. Nous n'y pouvons rien. Bien sûr, je connaissais nos différences. Mais, dans ma famille, rien ne se voit. Mon père est très sévère. Je me suis enfuie, le mois dernier, avec une voisine plus âgée que moi qui s'en allait en France. Je suis toute neuve. Vous avez dû voir que je vous regardais. C'est vrai. J'étais très troublée par vous, et pourtant, je ne peux pas croire ce que je vois. Elle était si petite tout à l'heure et maintenant, la voilà grosse ! Comment avez-vous fait ? Oh ! Ne dites rien. Je me sens honteuse. Je ne peux même pas me faire pardonner en me confessant, car, comment avouer ma curiosité à un prêtre ? Comment lui faire com-

prendre mon émotion devant cette découverte de votre corps d'homme? Et si ma famille apprenait ça, je serais maudite. C'est affreux.

Et elle se mit à pleurer.

Bobby avait enfoui l'insolente dans son slip et il ne savait plus que faire. Heureusement Térésa venait de s'emparer d'un balai et elle disparut vers la cuisine.

La rentrée de la Créole, revenant du marché, remit tout en ordre. Bobby s'était habillé. Térésa avait calmé ses larmes.

Sur le point de partir, Térésa parvint à s'approcher de Bobby pour lui dire à voix basse.

– Tout est de ma faute, mais, par pitié, ne dites rien à Madame.

– Compris, dit Bobby.

Et ce fut tout, pour ce jour-là.

Le lendemain, Térésa n'assista pas à la culture physique de Bobby qui, dépité, ne put tenter une nouvelle fois sa manie de satisfaire la curiosité des femmes, avec l'espoir de les rendre heureuses et d'en être récompensé. Il n'existait plus pour la jeune fille. Elle semblait avoir tout appris par la vision de l'étrange protubérance et qu'elle en avait conçu des remords. C'est vrai. Tout était de sa faute. Elle s'était révélée indiscreète, avide de savoir. Elle eût dû ne pas revenir. Elle y pensa certainement, mais il est possible aussi qu'elle en rêva.

Une fois de plus, ils étaient seuls. Bobby attendait que Térésa voulut bien s'apercevoir qu'il était troublé, à son tour, et qu'il fallait lui pardonner. Cependant Térésa n'était plus intéressée que par le travail d'une femme de ménage.

Dès lors, Bobby fit comme si elle n'existait plus et il s'enferma dans sa salle de bains, tira l'eau, emplît la baignoire, mais, poussé par on ne sait quelle subtile prémonition, il se leva pour entrouvrir la porte.

Que risquait-il? Rien. En choisissant cette petite Portugaise, la Créole n'avait fait que remplacer Marie. Que Bobby s'en préoccupe. Quoi de plus normal! Elle savait

que, de toute façon, elle pourrait en profiter. Elle était devenue libre de son corps, dont la sensualité était tyrannique. En effet, son mari avait disparu, happé par une automobile, alors que, perdu dans ses soucis, il avait négligé le passage clouté du Boulevard du Palais. Cela s'était produit dès le lendemain de la mise en croix des éléments mineurs de la pauvre Marie. Pour l'instant, la Créole devait être chez son masseur ou chez son cybernéticien de qualité, qui l'aidait dans le fonctionnement de ses processus de communications intimes.

Bobby était donc dans sa baignoire, à demi remplie par économie, lorsque Térésa poussa la porte. Son visage était sans expression. Elle venait simplement pour dire à Bobby qu'elle s'en allait faire ses courses, et elle ajouta, d'une voix qui n'avait rien de tendre :

– Monsieur, a-t-il besoin de quelque chose? Je m'en vais.

Elle regardait la fenêtre, derrière la baignoire, en ignorant le corps nu, mais paisible, de Bobby.

Bobby restait sans voix, ne sachant ce qu'il pouvait faire? Térésa savait ce qu'elle avait voulu connaître. À quoi bon poursuivre? Elle était totalement habillée, le parapluie à la main, l'air sévère. Que lui dire? Soudain, il eut une idée.

– Ah si, je n'ai plus de savon. Il me faudrait une petite savonnette, seulement, je ne sais pas où elles séjournent.

– Dans l'armoire, qui est au-dessus de vous, dit Térésa et, empoignant un tabouret, elle se hissa au-dessus de lui, en sorte que Bobby, étonné, put s'apercevoir qu'elle avait des mollets vraiment adorables et de jolies chevilles.

– Voilà, dit-elle, en tendant vers Bobby une savonnette dont il se saisit avec une telle maladresse qu'elle s'engouffra dans l'eau. Bobby était tellement contrarié que Térésa se mit à rire.

– Vous voilà aussi maladroit que moi, dit-elle d'un ton moqueur.

Bobby espérait que Térésa plongerait sa main dans la

baignoire, à la recherche de la savonnette. Tintin! Térésa se contentait de contempler la ridicule position de cet homme nu, barbotant dans la mousse. Lorsqu'il eut retrouvé sa savonnette, tout en se soulevant pour mettre à l'air son objet rare afin de réveiller la curiosité de Térésa, il eut une nouvelle idée, et lorsqu'elle demanda, une fois encore, s'il n'avait besoin de rien, il répondit aussitôt :

– Ah! vous me rendriez un grand service en lavant mon dos. Je n'y parviens pas.

Et il ajouta en riant :

– Je n'ai pas les bras assez longs!

– Bien, dit Térésa. Donnez-moi votre gant de toilette.

Bobby remarqua qu'elle avait perdu son assurance négative et qu'elle se prêtait à ce qui paraissait n'être qu'un jeu pour elle. Un jeu obligatoire, pour lequel, après tout, elle était payée, mais qui ne semblait pas lui déplaire. Loin de là.

– Redressez-vous, dit-elle.

Sa voix était aussi douce qu'autoritaire et ses mains n'avaient aucune douceur. L'une d'elle avait saisi l'épaule de Bobby tandis que l'autre s'activait énergiquement dans son dos. Bobby n'était plus pour Térésa qu'une obligation, un appareil qu'il fallait nettoyer.

– Bon, dit-elle soudain, vous êtes mal placé. Je ne vois qu'une partie de votre dos. Mettez-vous debout. Oui, et maintenant à genoux et mettez les mains dans l'eau. Eh oui, à quatre pattes, je veux être à l'aise, pour que vous soyez totalement propre.

– Ça alors, voilà qu'elle me donne des ordres, pensait Bobby en obéissant. Mais lorsqu'il se présenta dans la posture exigée, il n'était plus qu'un âne.

– Voilà, dit-elle. Vous êtes très drôle comme ça, mais au moins, je vous vois en entier.

De fait, dans cette position, tout était présent, à l'air libre, à la disposition totale de la petite Portugaise, brusquement devenue ce qu'elle était vraiment : une conquérante qui s'ignore, victime de sa curiosité et de son

ignorance, et qui, probablement en a assez de vivre à part.

– Et maintenant, ne bougez plus.

Quelle vigueur dans l'action et dans la façon de se servir d'un gant de toilette ! Et je te frotte, et je te frotte, et voilà que l'autre main empoignait le bas du dos de Bobby, et je te frotte et je te frotte. Du beau travail, c'est-à-dire, celui qui ne vous ennuie pas.

– Vous ne prenez jamais de bain de soleil. C'est mieux. Vous avez dû faire du sport. J'ai déjà vu ça quand vous gigotez le matin, torse nu. Je suis toute neuve mais pas dupe. Trop curieuse, peut-être, mais c'est instructif et même réconfortant. Et j'en ai assez de vivre seule.

Et, peu à peu, avec une lenteur dont les précautions n'étaient que feintes, une de ses mains glissa tout au long des rondeurs pour s'emparer de la prestigieuse merveille qui l'avait tant émue, la veille, lorsqu'elle se dressait dans son arrogance. Pour l'instant, elle pendait lamentablement.

– Ça aussi, il faut le laver, dit Térésa

Quel culot ! Dans son autre main elle avait saisi le petit panier de chair qui complétait l'essentiel.

– Que c'est drôle, dit-elle en le caressant. Vous permettez que je lave tout ça ? Après tout, ça coule de source, comme l'on dit. Et puis, vous êtes certainement d'accord, après ce que vous m'avez fait subir hier ? Ça m'a torturée toute la nuit. Je me suis dit que j'aurais dû vaincre les principes de mes parents et que j'aurais dû satisfaire votre envie, comme je le fais en ce moment. Comprenez-vous ? J'en ai marre d'être vierge.

– Oui, répondit Bobby, totalement désespéré.

– Redressez-vous, que je vous voie.

– C'est la première fois que je tiens ça, et j'en ai rêvé si souvent qu'il est normal que j'en profite enfin, puisque ça vous amuse. Cette fois, je n'hésite plus. J'en ai assez d'être idiote. Ma copine se moque de moi. C'est elle qui m'a dit d'agir. « Il t'a provoquée, m'a-t-elle dit ; tu n'as donc rien à craindre. Fais ce qu'il veut. S'il te l'offre encore, prends-la ! C'est étonnant pour une femme d'avoir

dans la main un objet aussi vivant. Comment ne pas avoir envie de s'en emparer ? »

– Ce que je fais, avec un plaisir immense pour votre joujou, ajouta-t-elle. Deux hommes ont déjà voulu que je m'en empare. C'était au Portugal. Le premier, à la sortie de l'école où j'ai appris le français. J'ai mon brevet. Je ne suis pas une gourde, mais, quand la classe était finie, mon père m'obligeait à traire les vaches, et le voisin me regardait en rigolant et il a eu le toupet d'aller me cueillir un soir à la sortie de ma classe pour me dire :

– T'es vraiment douée pour traire le mamelon des vaches ; tu devrais traire le mien. Tiens, regarde !

– Et il la sortit ! Elle n'était pas affolante, comme la vôtre ; trop longue et molle. J'ai craché dessus !

– Et l'autre ? demanda Bobby qui défaillait déjà sous l'emprise de ces mains qui triturait son éminence charnue.

– L'autre salaud ? Un voisin aussi.

Ce disant, ses mains savonneuses maniaient avec délice l'ensemble de la petite merveille qui s'épanouissait à mesure.

– Celui-là, un ouvrier, en me voyant traire la vache, il s'était mis à gémir. Je lui ai dit : « Qu'est-ce qui vous prend ? Vous avez mal ? » Et il m'a répondu, en ouvrant son pantalon : « Si tu fouilles là, tu comprendras », et comme je ne bougeais pas, il me sortit son barda. Pas appétissant du tout. Je l'ai insulté, et il est parti, mais vous, c'est différent. J'avais envie de la prendre et de la traire. Vous êtes bien placé, à quatre pattes comme une petite vache. À présent, je la tiens et elle devient belle, comme hier. Ma copine a raison de dire que les femmes qui dédaignent la drôlerie pétillante des hommes, ne connaîtront jamais les plaisirs fugitifs de l'existence.

– Comprenez-moi, dit encore Térésa, j'en ai assez d'attendre. Je veux tout savoir. Les hommes ont besoin de nous, eh bien, je veux savoir pourquoi et comment je puis les aider. j'ai compris qu'il faut s'occuper de votre machin

et le traire, mais je ne sais pas encore comment, et je m'en moque. Je n'ai jamais été aussi heureuse. J'ai l'impression que vous m'appartenez et que vous n'êtes plus rien qu'un jouet. Maintenant mettez-vous debout que je vous rince mais aussi que je la vois vraiment, à ma merci. Dressée dans mes mains, elle va devenir encore plus belle ! Vous m'apprendrez à m'en servir, à vous rendre heureux. Je tiens enfin dans mes mains ce que je rêvais de connaître, mais je ne sais pas encore ce que je dois faire. J'ai regardé souvent les animaux. Est-ce que l'on fait comme eux ?

Et tandis que lentement Bobby se remettait debout, elle ne quittait pas l'objet de sa passion. Quel spectacle ! Quelle arrogance dans l'exposition ! Mais il y avait également, dans l'offrande, une sorte d'imploration, comme si l'éplorée avait peur qu'on l'abandonne, alors qu'à nouveau l'exploration s'accroissait.

La petite Portugaise était aux anges ; elle éloignait la mousse avec une jouissance qu'elle ne pouvait freiner. Sa contemplation n'en souffrait pas, bien au contraire, car libérée de la mousse, l'excroissance était devenue idéalement savoureuse. Elle surgissait au ras de l'eau comme une plante sous-marine, et Térésa, tout en l'admirant, ne cessait de découvrir et de faire disparaître la petite tête émouvante du fanfaron. Quelle fête ! Brusquement, elle avait envie de l'embrasser...

Mais soudain tout se brisa !

La Créole venait d'apparaître dans le cadre de la porte, tel un tableau qui s'anime.

– Ça alors ! cria-t-elle. Un comble !

Toutefois, elle n'était pas fâchée. Pas du tout. Le spectacle était vraiment surprenant, fabuleux, incomparable. Elle n'était pas folle, la guêpe !

– Restez comme ça ! cria-t-elle en s'approchant de la baignoire. Ne bougez plus. Continuez de vous amuser. C'est formidable ! Faites comme si vous étiez seuls au monde ! Aimez-vous !

Mais, comment prolonger une telle attraction bienheu-

reuse qui n'a nullement besoin de spectateurs? Térésa n'avait pas bougé, elle était affaissée de honte et de peur, tandis qu'une de ses mains continuait de s'agiter tendrement sur le trésor fabuleux de Bobby, lequel n'avait rien perdu de sa prestance, si bien qu'une idée saugrenue mais impérieuse poussa la Créole à compléter le spectacle. Elle s'était emparée de la tête de Térésa, l'obligeant à s'incliner vers le corps de Bobby pour coiffer de ses lèvres la bête triomphante.

– À toi de jouer! cria-t-elle. C'est le sucre d'orge des femmes!

BOBBY

13

D'UNE FENÊTRE À L'AUTRE

À dix-huit ans, Bobby continuait de vivre chez la Créole, avec l'assentiment de sa mère. Vaincu par la fascination du buisson noir qui s'obstine à cacher le merveilleux paradis des femmes, il était devenu le biberon favori de la Créole tandis que Térésa, la Portugaise, continuait d'améliorer leurs plaisirs. Bobby les aimait au point de considérer les femmes comme la huitième merveille du monde.

Ce fut donc tout naturellement que Bobby devint la victime heureuse d'un couple très particulier qui logeait également au troisième étage sur cour, mais face à l'appartement de la mère de Bobby, dans un autre immeuble. Ils ne pouvaient se considérer, d'une fenêtre à l'autre, que deux ou trois jours par semaine, lorsque Bobby abandonnait la Créole pour venir consoler sa mère quand son absence trop prolongée commençait à la tourmenter vraiment.

De temps à autre, la fenêtre du couple s'ouvrait pour laisser paraître à la lumière une très jolie femme qui n'avait pas trente ans. Elle apparaissait, telle une vedette de théâtre, saluant le public à la fin du dernier acte.

Bobby s'aperçut très vite qu'elle l'observait souvent lorsqu'il faisait à demi-nu sa culture physique.

L'homme de cette troublante créature s'imposait parfois, avec l'air d'un berger qui vient surveiller son trou-

peau. Il repoussait sa femme brutalement pour prendre sa place et regarder se tortiller Bobby dans des mouvements de bras que complétaient des haltères dont l'apparence était redoutable.

Un samedi matin, lorsque Bobby se préparait pour sa culture physique, il fut ébloui par un spectacle qu'il n'attendait pas. En face, à la fenêtre ouverte, la jeune femme venait d'apparaître totalement nue ! Sans doute sortait-elle de sa baignoire, mais, curieusement, elle restait plantée dans une immobilité suspecte. Soudain, elle écarta les bras et ses seins devinrent deux fruits hallucinants dans leur offrande. Puis, ramenant ses bras, elle écarta ses jambes et Bobby se sentit défaillir, les yeux douloureux, la bouche aimantée. Par évidence, elle offrait son corps à l'introspection charnelle de Bobby ! Et le corps nu de la jolie femme semblait crier :

– Est-il assez beau pour toi ? En veux-tu ? Il est à prendre !

De quoi devenir fou quand on aime les femmes. Décidément, Bobby n'était plus qu'une éternelle victime, un objet, un instrument. Il n'était jamais parvenu à choisir, car il n'était, tout d'abord, qu'un choix. Conquis, jamais conquérant, sauf, toutefois, avec Marie-la-bonne, mais sa conquête n'avait été qu'une œuvre de charité, comme avec sa grand-maman.

Que faire ? Elle le regardait, toujours figée, toujours offerte, comme si elle était à vendre !

Soudain, sur les épaules de la tentation, deux mains d'homme s'imposèrent et devinrent l'élément moteur du spectacle car, sous leur poids, la jolie fille s'inclina jusqu'à poser ses mains sur le bord de sa baignoire afin de se mettre à genoux, de profil pour l'œil de Bobby, horrifié. Horrifié parce qu'il venait d'apercevoir, dans la main de l'homme, une sorte de fouet qui se révéla n'être qu'une cravache, si l'on peut dire.

Une cravache qui se mit à tourner au-dessus de la tête de la jolie fille, comme si elle s'amusait à la terrifier et

qui, soudain, gifla méchamment le dos de la malheureuse.

Que faire ? L'homme avait l'air bourru d'un terrassier qui s'encolère parce que la terre à pourfendre est vraiment trop rébarbative. Il était évident que la présence de Bobby était voulue. L'homme avait besoin d'un spectateur au châ-timent qu'il infligeait à sa compagne. Cela devint évident dès la seconde fustigation car, après avoir frappé, l'homme regarda Bobby.

Il semblait dire : « Tu aimes les femmes puisque tu ne cesses de contempler la mienne, eh bien, regarde ! Voilà comment il faut les traiter ! »

Hélas, la femme semblait prendre plaisir à être ainsi fouettée devant Bobby. L'aimait-elle ? Sûrement pas. Aimait-elle être fouettée ? Comment savoir ? Mais elle n'était plus qu'un corps dont on pouvait profiter. Quelle horreur ! Une si belle fille. Mais peut-être était-elle heureuse que Bobby prenne ainsi conscience de sa féminité et de la façon dont on pouvait profiter d'elle...

Après avoir gesticulé pour faire comprendre à Bobby le pourquoi de cette correction, l'homme s'approcha de la fenêtre et cria :

– Viens voir ! Il faut que je te parle.

Estomaqué, Bobby ne put que frapper sa poitrine car il était incapable de crier : « C'est moi qui dois venir ? »

– Oui ! Cria l'homme. Viens !

Venir. Pourquoi faire ? Alors l'homme s'empara de sa compagne, l'obligea à se mettre debout puis à se courber pour mettre en valeur la plénitude de ses fesses et la stupéfiante et pathétique apothéose de son petit buisson noir.

La vue de cette offre impudique imposait à Bobby une telle torture qu'il se sentit défaillir, les yeux noyés de larmes.

– Non ! Cria-t-il, alors que sa chair en alerte criait « oui ! » dans son sang.

Cette vision le déchirait. Il eût voulu se jeter aux pieds de la pauvre fille pour la consoler, mais, écartelé par ses désirs, il se voyait aussi la dévorant dans une palpitante pâmoison.

Pauvre Bobby. Sa passion pour les femmes et la tendresse qu'elles lui imposaient se heurtaient en lui, dans une insupportable opposition.

Que faire? Voilà que l'homme avait repris sa cravache et qu'il fouettait de nouveau sa compagne, zébrant l'adorable offrande.

– Viens! cria-t-il à nouveau.

Que faire?

Bobby sentait des larmes couler sur ses joues mais il subissait aussi la tyrannie de son ventre en alarme, son ventre qui, brusquement, cherchait à imposer sa faim. La pitié face à la tentation.

Le mieux était de s'arracher de cette exhibition malsaine afin d'échapper à sa cruelle démesure. Mais, comment refuser cette offre qui pouvait lui permettre d'atténuer le calvaire de cette femme martyrisée?

À chaque gifle de la cravache, l'homme regardait Bobby. « Tu viens ou tu viens pas? Si tu ne viens pas, je continue... »

Alors Bobby céda. On ne refuse pas une telle confrontation. Il fit oui, de la tête et la cravache abandonna l'appât. Aussitôt l'homme récompensa Bobby en obligeant sa compagne à lui proposer de nouveau le panorama des exubérances. Bobby ne put s'empêcher de grimacer de douleur et de plaisir.

Alors l'homme ferma la fenêtre et obligea sa compagne à s'allonger sur un tapis, les jambes ouvertes, face à l'entrée de l'appartement, puis il alla, sur le palier, attendre la montée gênée de Bobby dans l'escalier.

L'homme, penché sur la rampe, effraya Bobby par sa carrure, mais, que faire sinon l'affronter aussi calmement que possible? Pourtant, comment être paisible lorsqu'on affronte une telle situation?

– Bonjour, dit l'homme. Elle t'attend. Viens la prendre!

Bobby pénétra dans l'appartement avec la sensation qu'il s'aventurait dans un piège. Que voulait vraiment ce tortionnaire?

Comme il hésitait, l'homme le poussa vers sa femme étendue jambes ouvertes. Dès qu'il la vit, Bobby manqua s'évanouir devant ce spectacle dont l'attitude arrogante n'était qu'une invitation désabusée.

– Prends-moi si ça t'amuse !

Le buisson noir de la pudeur n'était plus que l'ornement de la perversité. Certes, certes, mais ce qu'il livrait au regard imposait à Bobby une tentation effrayante. Si l'homme l'avait contraint de s'agenouiller devant la ferveur de cette chair intime qui s'offrait à lui, il n'aurait pu que la chérir éperdument.

Son mari se contenta de dire :

– Pas mal, hein ? Il n'est pas nécessaire d'avoir de l'appétit pour consommer.

L'horrible bonhomme.

Bobby s'était adossé à la porte. Il ne pouvait détacher son regard du charmant volcan de la vie dont l'extase le transformait en affamé.

– Pas mal, répéta le bourreau en agitant sa cravache. Elle s'appelle Olga, elle est à toi. Mais oui, je te la prête pour un mois. Je suis obligé d'aller en Norvège. Si je la laisse seule ici, j'ignore ce qu'elle peut faire. Elle ne pense qu'à se donner. Alors, profite-en, sans oublier qu'elle marche à la cravache. Elle adore ça. Ça la réveille. Elle n'est bonne qu'à la baise. Tu entends Olga ? Tu le regardes sans cesse, eh bien, il est à toi, ou plutôt tu es à lui. Tu lui obéiras. Il te comblera de temps en temps, à la cravache. Il m'a vu faire.

Il s'était approché d'elle et, d'un coup de pied, il l'obligea à s'asseoir.

– Rampe vers lui et déchausse-le. Plus vite ! La chaussette. Très bien. Maintenant, embrasse ses doigts de pied, l'un après l'autre. Voilà. Elle est à toi. Tu auras les clefs et l'argent pour la nourrir. Si ta mère s'inquiète, tu lui diras qu'elle est idiote, et que tu te dois de l'aider à vivre en mon absence. Je sais que tu es l'amant de la Créole. Et bien, tant pis si elle l'apprend. Tu n'es pas obligé de lui dire qu'Olga

est ton esclave. Je crois d'ailleurs que la Créole s'en fout, mais elle est capable de s'en servir. Fais gaffe, c'est une pute de grande maison. C'est pas tout, Olga, déshabille-le !

Et voilà, une fois de plus, Bobby livré aux mains voraces d'une femme qui ne ménage rien dans le plaisir de s'emparer de tout un corps d'homme.

Lorsque Bobby fut nu, tout comme Olga, l'homme leur dit :

– Amusez-vous bien.

Toutefois, avant de prendre sa valise, il éprouva le besoin de cravacher une fois de plus Olga qui ne s'échappa qu'en se blottissant dans les bras de Bobby, totalement ébouriffé.

Et la porte de l'appartement se ferma, les abandonnant à la débandade des sens en folie.

Toutefois ils restèrent longtemps nus l'un contre l'autre, comme des innocents condamnés.

BOBBY ET BOBINETTE

14

ET C'EST AINSI QU'ILS SE CONNURENT

Ce fut, à la vérité, grâce à des circonstances vraiment scabreuses, que Bobinette devint la femme de Bobby.

La mère de Bobinette avait fini par épouser le professeur Justin, un homme d'une cinquantaine d'années, qui vint tout naturellement s'installer dans l'appartement familial. Or, Bobby était un des élèves préférés du professeur, devenu son ami à cause de l'intérêt qu'ils portaient tous deux aux problèmes des mots croisés. Chaque samedi, Bobby se pointait pour déjeuner avec lui, afin, après les desserts vite expédiés, de satisfaire leur passion. C'est ainsi que Bobby fit la connaissance de Bobinette.

Ce ne fut tout d'abord qu'une rencontre fugitive car le couple de sa mère et du professeur avait des habitudes particulières, semblables à celles, déplorables, des musulmans, c'est-à-dire que, dès qu'il y avait un invité, la mère de Bobinette et sa fille, lorsqu'elle était là, vivaient en cuisine. Seuls les hommes occupaient la table de leur salle à manger, Bobinette n'apparaissait donc que lors de l'apparition des plats et de l'obligation de desservir.

Évidemment, Bobby n'avait pas aperçu Bobinette sans réaction. Elle était vraiment charmante, comme dit la chanson, et Bobby, tout en restant une victime de l'amour, ne pouvait demeurer insensible aux seins épanouis de Bobinette, lorsqu'ils se penchaient sur son assiette lors de

la succession des fragments du menu. Ce n'était là qu'un trouble passager car Justin avait ce que l'on appelle en littérature le don de l'œuvre parlée. Il était surtout intarissable lorsqu'il parlait des mystères pittoresques d'Asie et d'Amérique que, grand voyageur, il connaissait bien. Ce qui était pour lui, un moyen de revivre des imaginations déjà vécues.

Le trouble sensuel de Bobby ne durait donc que quelques dizaines de secondes, avant que ne renaissent les paysages sentimentaux des continents lointains.

Cette situation paisible se prolongea durant plusieurs mois jusqu'au jour, fatidique oh combien, où la mère de Bobinette dut être hospitalisée. Bon. Ce n'était pas trop grave, mais Bobby ne l'apprit que le matin d'un samedi, lorsqu'il se pointa comme à l'accoutumée devant la porte de son ami, le professeur Justin, et que ce fut Bobinette qui l'ouvrit.

Elle était vêtue d'une chemisette rose et d'une jupe de même couleur. Des bas rouges limitaient à ses genoux l'aisance verticale de la jupe.

Bobby fut tout d'abord surpris par l'arrogance de ses seins car ils étaient mis en valeur par un soutien-gorge du genre agressif. Toutefois, il se garda bien de subir l'influence de ses propres mains qui, devant une telle provocation, avaient une furieuse envie d'en profiter.

Après quelques essais de-ci de-là, tout d'abord, comme on l'a vu, chez le grand couturier, Bobinette était devenue une employée d'assurances vie, qui n'était donc libre que les samedis dimanches et fêtes, c'est-à-dire, deux jours et deux nuits par semaine.

– Pardonnez-moi, lui dit-elle poliment, dès qu'elle le découvrit, vaguement figé, devant la porte qu'elle venait d'ouvrir. Ma mère est absente, mais vous pouvez rester déjeuner, car j'ai fait la cuisine.

Pourquoi pas ? Et les deux hommes se retrouvèrent à table, comme d'habitude, mais ils étaient préoccupés d'un scandale ahurissant, où, par les convulsions de la

Civilisation électronique dans les entreprises, il devenait possible en effet de s'introduire dans la mémoire des ordinateurs, pour chambouler leur équilibre et leur fonctionnement, et leur partie de mots croisés ne s'imposait plus. D'ailleurs, le professeur avait un problème, si bien qu'il se leva, dès l'instant où Bobinette allait apporter les desserts...

– J'ai oublié de te dire, dit-il, que j'ai une leçon de grammaire pour une attardée qui prépare son bac. Ses parents m'attendent. Elle aussi. J'en ai pour deux heures. Amuse-toi avec un livre que je viens d'acheter. Un drôle de travail pour nous : des mots-croisés inédits ! Bobinette va t'apporter la suite. À tout à l'heure ! Amuse-toi bien !

Et il s'en alla...

Dès que Justin s'en fut allé, serviette de travail en main, vers son élève, Bobby s'installa dans son fauteuil préféré, près d'une petite table où le livre des mots-croisés l'attendait.

Quel intelligent moyen de faire travailler, non seulement sa mémoire mais son imagination ! Les mots-croisés, c'est vraiment une trouvaille !

De la cuisine, des bruits familiers attestaient que Bobinette était encore à manipuler les accessoires de leur repas. Bobinette les maniait avec d'autant plus d'aisance qu'elle ne tenait aucun compte de leur fragilité, en sorte que le dernier bruit qui parvint aux oreilles de Bobby fut le hurlement d'une assiette fracassée.

Après quoi, Bobinette fit son apparition dans la salle de séjour, où Bobby, la tête dans ses mains, les coudes collés sur la table, se torturait l'esprit, en cherchant à découvrir la vraie place des mots croisés.

– Voilà ! cria-t-elle, terminé pour les crosses ! comme dit mon beau-père. Je me baigne, et je reviens vous aider, car, moi aussi, j'aime ces questions tarabiscotées. C'est passionnant, car ça m'oblige à réfléchir !

La salle de bains était très proche, si bien que Bobby fut très vite alerté par le chant cascadeur d'une impétueuse chute de flotte si éloquente que Bobby réalisa que

Bobinette n'avait pas fermé la porte, d'où une attention moins fervente pour résoudre des problèmes dont la réalité pouvait attendre.

Une impression mal définie paralysait maintenant Bobby. L'oreille en alerte le tourmentait, créant en lui un tourment d'images saisissantes mais quasiment insaisissables, car si Bobby pouvait les voir s'animer en imagination, il ne pouvait vraiment pas s'approcher de la porte ouverte pour examiner de près ce qui en était la cause.

Certes, l'expérience de la vie prouve qu'il ne faut pas trop attendre pour connaître, aimer et le dire. Mais comment oublier que cette petite folle était la fille de la femme de son professeur ? En réfléchissant, Bobinette devait avoir entre 18 et 20 ans. Elle avait peut-être encore tout à apprendre. Non, non. C'était vraiment trop dangereux. Et puis il y avait la Créole. Quel boulot ! Et la Portugaise... Sans oublier la pauvre Olga que son affreux marin n'avait pas encore récupérée.

Bref, Bobby était victime d'un sentiment vraiment indéfinissable. Les mots-croisés lui devenaient indifférents tandis que se développait en lui l'envie d'un nouveau dialogue...

Il se leva, perplexe. S'approcher de la salle de bains devenait une sorte d'obligation, mais pour voir quoi ? Bobinette pataugeant dans une baignoire ? Ne suffisait-il pas de l'imaginer pour être comblé de plaisir ? L'eau ruiselante parlait pour elle.

En sorte que Bobby avait repris sa méditation qui l'obligeait sans cesse à pianoter, pour vérifier la valeur de ses réponses à ces mots astucieusement croisés.

Et aussi, que dirait Justin s'il apprenait qu'il avait pris plaisir à contempler la nudité de sa belle-fille ?

Enfin, les bruits trop éloquents s'éteignirent et Bobinette réapparut, vêtue d'une ample robe d'été, couleur d'espérance mais, à la voir, pimpante et fanfaronne, Bobby revivait cet étrange besoin de la mieux connaître qui l'avait tourmenté lorsqu'il l'imaginait, nue, sous la douche. Et,

comme si Bobinette avait compris l'influence qu'elle exerçait sur le pauvre Bobby, voilà qu'elle s'installait auprès de lui, sur une chaise basse, sans plus de façons, pour étudier avec lui les problèmes des mots croisés.

Un bon moment, ils se livrèrent à leur passion, s'esclaffant dès que l'un d'eux avait vaincu l'énigme d'un des mots-croisés de l'ensemble, tout en se chicanant à la moindre erreur. Soudain, Bobinette se leva, sans doute pour prendre mieux conscience d'un mot vraiment rebelle mais, ce faisant, elle s'emperliflicota dans sa robe, si bien qu'elle s'affala sur Bobby !

Quelle idiote ! Bobby avait eu bien du mal à la retenir et voilà qu'elle était maintenant presque couchée sur lui et qu'il devait l'empêcher de s'effondrer sur le parquet !

– Mais, qu'est-ce que tu as ?

– Rien, dit Bobinette, un vertige. Alors vlan ! je perds la tête !

Toutefois, elle ne faisait rien pour se mettre debout.

– Je suis dans le brouillard, dit-elle encore.

Mais tenir dans ses bras une aussi jolie fille, totalement abandonnée, à part quelques tressaillements, ne pouvait manquer d'alerter un fragment caché de Bobby, aussi vulnérable qu'impressionnable, qui se trouvait mal à l'aise sous les attraits frémissants de Bobinette, laquelle ne tarda pas à s'en apercevoir.

– Comme c'est dur ! dit-elle d'un air inquiet.

La garce ! Comme si elle ignorait ce qu'elle était en train d'explorer avec son ventre, qui, sans en avoir l'air, prenait plaisir à, très doucement, se déplacer.

– Vas-tu finir ? dit Bobby.

Bien sûr, c'était plutôt agréable cette sorte de prise en main, d'autant plus que Bobinette venait de découvrir qu'en se trémoussant un peu plus, la dureté de sa découverte s'amplifiait !

– C'est de plus en plus dur, dit-elle, avec un étonnement si manifeste qu'elle éprouva bientôt le besoin de se renseigner, au plus près.

– Es-tu folle? s'écria Bobby et il tenta de se libérer, mais vainement, car Bobinette n'éprouvait pas du tout le besoin d'abandonner ce qu'elle venait de saisir. Et la friponne ne tarda pas à pousser le jeu jusqu'à la démente!

– Je veux voir! dit-elle soudain. Oui, je veux voir ce que je tiens.

L'insolente! La salope! Et elle n'avait pas vingt ans! Peut-être était-elle encore pucelle? Enfin, c'était dingue une telle situation. Et elle ne plaisantait pas. Voilà que, retournée d'un coup, elle s'était emparée d'un bouton, et hop! et hop! Et qu'elle enfouissait sa main et qu'elle fouillait et qu'elle trouvait et qu'elle exhibait! Ah la la... le pilier de son corps!

– Tu es folle! dit encore Bobby, d'une voix déchirée, lamentable.

– Oui, folle! cria Bobinette. Je te veux. Je veux tout te prendre! Regarde comme elle est heureuse, ta clandestine!

– Mais, si ton père apprend ça, qu'allons-nous devenir? Et s'il arrive!

– D'abord, ce n'est pas mon père. Nuance. Ce n'est que le mari de ma mère. Mon vrai père est mort. Et elle ajouta :

– Aucun danger, mon beau-père est parti chez une de ses élèves pour lui donner une leçon particulière, en l'absence de ses parents. Une leçon qui ressemble un peu à celle que je t'inflige en ce moment, car ne crois pas que tu vas t'en tirer comme ça. Tiens regarde! Je vais la rendre heureuse, ta petite chérie!

En effet, elle avait disparu sous la chevelure de Bobinette, enfouie, réduite à rien dans sa bouche, et voilà que Bobby défaillait de plaisir, mais un reste d'honneur vivait en lui, si bien qu'il parvint à libérer la captive et, soudain furieux, il se mit à crier :

– C'est faux ce que tu dis de Justin. Une excuse pour toi, voilà tout ce que tu trouves à dire pour te justifier.

– Me justifier de quoi? dit Bobinette. Ne suis-je pas comme toi en âge de faire comme tout le monde? Ce que je te raconte sur Justin est aussi vrai que ce que je tiens

dans mes mains : ton pieu ! Vois comme il est cabotin, juteux, dilaté ! dit-elle en le secouant.

Bobby ne put s'empêcher de gémir.

– C'est trop, dit-il. Arrête !

Alors Bobinette, qui commençait à s'amuser, ne put s'empêcher de lui dire :

– J'étais en train de te faire ce que, chaque soir, ma mère fait à Justin, mon beau-père, et ce qu'à la fin, j'ai fait de même pour lui, car je n'en pouvais plus.

Et, brutalement, elle engloutit de nouveau l'objet !

Bobby ne bougeait plus. Il était en pleine dérive. Toutefois, il parvint à dire :

– Comment peux-tu affirmer cela ? Tu ne fais qu'inventer, avoue.

– Facile de te répondre, parvint à dire Bobinette entre deux bienheureuses respirations. Regarde derrière toi, là-haut. Tu vois la lucarne ? Attends que je respire. C'est si étrange, si bouleversant, laisse-moi reprendre ma respiration. Dieu que c'est bon ! Eh bien, cette lucarne, c'est celle d'un cagibi. Je prends un tabouret et je regarde, et je vois, et je me régale. Je fais ça chaque samedi soir et chaque dimanche, tu entends ? Disons, je faisais, car, à présent, je participe à leurs jeux. Non pas à trois, je déraile. Mais, dès que ma mère n'est pas là, je la remplace. Mais c'est toi que j'aime, toi que je désire. C'est fini Justin. Il a déjà compris. Il est d'accord. Mieux ! Il veut que l'on se marie !

– C'est dingue, ce que tu racontes, murmura Bobby entre deux soupirs.

– Peut-être, mais regarde comme elle est resplendissante ! Comment pourrais-je ne pas l'aimer ?

– Et tu prends plaisir à voir celle de Justin ? Et ce qu'il impose à ta mère ?

– Bien sûr. C'est formidable ! Je n'avais jamais vu ça. Quel spectacle ! Car c'est fou ! Vos petites bêtes ont le pouvoir de s'amplifier, de devenir vivantes, exigeantes. Ah, je les aime ! Elles me fascinent. Je ne peux plus m'en passer. Comprends-tu ? J'ai faim d'elles, faim, faim ! Je voudrais

les avaler toutes ! Et puis, je ne suis plus vierge. J'ai appris à en profiter. C'est ça la vie ! Ta bête, je la veux à moi. En totalité, tu entends ?

– Tu ne fais tout de même pas ça à Justin ?

– C'est mon dessert. Regarde comme elle tremble et comme elle pleure, ta bête. Elle en a aussi besoin. Pourquoi l'en priver ? Les femmes ont été créées pour ça, afin que vous deveniez nos esclaves ! On vous tient par ça. Regarde ! Elle est d'accord ! Elle sait qu'elle a été créée pour être aimée, pour être vaincue.

Elle la regardait, triomphante, avec toutefois, une moue de mépris :

– Les hommes ? Plus rien dans nos mains ! Si les femmes comprenaient ça, quelle libération ! Vous n'êtes qu'une gourmandise, un divertissement. C'est par là que nous sommes supérieures à vous !

– Dis-moi, supplia Bobby. Justin, ce n'est pas vrai ?

– Si, je te l'ai dit ! Mais c'est du passé ! C'est fini depuis que je te connais. Un soir... Oh ! Regarde comme elle est fabuleuse ! Elle pleure de joie ! Ah ! Il faut que je l'embrasse encore. Pardonne-moi ! C'est si troublant... Donc, un soir, ma mère en a eu assez de faire plaisir au petit fauve de Justin, en le martyrisant. Elle le priva brusquement de son dessert, l'abandonnant dans le fauteuil que tu occupes encore pour aller au cinéma. Pauvre beau-père ! Je le revois encore, triste, consterné, allongé sans défense, somnolent dans sa robe de chambre. Ah la la, comment aurais-je pu faire autrement ? Je me suis approchée de lui, j'avais compris, le regardant par la lucarne, combien poignante était sa désillusion. Bien entendu, la merveille des dames, le joujou de l'amour, j'en avais vu d'autres, mais jamais aussi tentante dans son abandon que la sienne, et je fus bouleversée, lorsque, ayant écarté légèrement la robe de chambre, je la découvris triste à pleurer. Elle pleurait d'ailleurs, quelques gouttes à l'embouchure, que je ne pus m'empêcher de cueillir pour y goûter. Comprends-tu ?

Bobby ne disant rien, Bobinette poursuivit sa confession :

– Elle était timide, innocente, alors je me suis penchée sur elle pour m’en emparer précautionneusement. Je voulais qu’il croie que ma mère était revenue faire son devoir, son boulot. Moi, j’aime ça, tandis qu’elle, au lieu de s’enrichir en possédant un mâle, elle n’y voit qu’une corvée.

– Bref, ajouta Bobinette, je l’ai gobée ! Oui, comme faisait ma mère. Comme je viens de le faire avec la tienne ! Gobée !

– Et il s’est laissé faire ? demanda Bobby.

– Il faisait peut-être semblant de dormir. Qu’importe ! Je savais qu’il avait fini par convaincre ma mère de tout boire parce qu’elle pouvait, en buvant tout, bénéficier de sa semence, c’est-à-dire, devenir plus intelligente encore ! Je vais en faire autant avec toi. Tu entends ?

– Et il ne s’est pas réveillé ?

– Pas tout de suite. Il était si comblé, si épuisé, qu’il gardait ses yeux clos, sa bouche s’ouvrait et se refermait avec une ferveur attendrissante. Il devait penser à ma mère, achevant dans la béatitude son métier de femme aimante. Comment aurait-il pu penser à moi ?

– Alors, il n’a pas su que c’était toi. Heureusement.

– À la fin, après l’explosion libératrice, il m’a remerciée, allant jusqu’à me dire : « Merci, ma femme, tu ne m’as jamais rendu aussi heureux. »

– J’aurai dû me lever et fuir, mais il avait glissé ses mains dans ma chevelure, car j’étais restée à genoux devant lui. Ce fut alors qu’il se réveilla !

Aussitôt, il eut un hurlement d’horreur et de détresse.

– Toi ! C’est toi ! cria-t-il.

Et oui, c’était moi, toujours à genoux devant lui, et toujours gardant en main son trophée, devenu tout petit.

Lui, comme paralysé, regardait couler mes larmes.

– Mon petit, me dit-il enfin, mon petit.

– Sa main caressait toujours mes cheveux, ces cheveux qui m’avaient trahie, et il paraissait ne pas se rendre compte que je tenais toujours son bijou, lequel semblait vouloir profiter encore de ma tendresse, si bien que je l’ai

encore englouti dans ma bouche pour le ravalé.

– C'est affreux, dit Bobby. Comment a-t-il pu supporter une telle situation? Et toi, tu n'avais pas honte? Comment as-tu pu en arriver là?

– J'étais à la fois coupable et victime, dit alors Bobinette. J'avais déjà connu d'autres aventures, où je n'étais que victime et j'avais déjà compris que, dans la vie, j'allais être envoûtée et qu'il me faudrait lutter pour n'être pas toujours vaincue. Il se peut que cette sorte de victoire sur les hommes, m'ait transformée. Me suis-je vengée? Je ne le crois pas. J'ai tout simplement vécu ce pourquoi j'étais faite. J'ai dit tout à l'heure que je voulais te prendre. C'est vrai, car tu m'apparais déjà comme l'homme de ma vie. Je te connais, je t'ai observé, je me suis aperçu que j'avais envie de toi, de ton corps, de ta vie. Mais c'est vrai que j'ai besoin d'aimer. Si tu acceptes d'être mon mari, tout devient simple pour moi. Je n'ai plus envie d'être seule, à la merci des tentations. Comprends-tu? J'efface tout!

– C'est effrayant ce que tu me dis. Moi aussi je suis épris de toi, bien que je me rende compte, qu'il me faudra accepter bien des déboires. Mais, nous avons le temps d'en parler. Dis-moi ce qui s'est passé après?

– Après? Eh bien, ton « copain » n'était plus horrifié. Il devenait évident qu'il me pardonnait, me disant qu'il avait compris mon besoin de remplacer sa femme, mais il n'était plus d'accord avec l'emprise de ma main et il se leva et il s'en alla vers leur chambre, en criant « c'est fini, fini, je ne viendrai plus. »

– Et après, demanda encore Bobby.

Le lendemain, c'était un dimanche. J'avais dormi dans mon lit comme d'habitude. Je dois t'avouer que j'ai failli aller rejoindre mon beau-père dans son lit durant la nuit.

– Ça alors! s'exclama Bobby, horrifié.

– Rassure-toi; je ne l'ai pas fait. Nous étions seuls pourtant, puisque ma mère était déjà à l'hôpital.

– Et tu l'as fait depuis?

– Non. C’était l’autre semaine. Il ne s’est rien passé depuis puisque je ne suis revenue que ce matin.

– Cela me soulage, dit alors Bobby. Au fond, tu n’as remplacé ta mère que ce samedi-là ? Oui ? Non ? Que s’est-il passé le dimanche ?

– Le lendemain, il s’est contenté de passer sa main dans mes cheveux avant de s’asseoir devant le petit-déjeuner que j’avais préparé pour lui et il a eu la prudence de ne pas revenir à midi, après ses cours. J’ai mangé toute seule en pensant à lui.

– Et le soir ?

– Il est revenu vers cinq heures de l’après-midi. Il m’a embrassée sur les joues sans rien dire, et il s’est mis à corriger un tas de copies.

– Mais tu as dîné avec lui ?

– Oui, mais selon les règles, c’est-à-dire, que j’ai dîné seule dans la cuisine.

– Et il ne s’est rien passé ?

– À ce moment-là ? Non. Il lisait un journal du soir sans lever les yeux vers moi. J’en aurais pleuré. Et quand il a eu fini, il s’est enfermé dans la salle de bains, tandis que je rangeais la table et faisais la vaisselle.

– Et après ?

– Après il est revenu et il a repris sa place à la table où vous travaillez sur les mots croisés.

– Et dans le fauteuil que j’occupe ? Un comble !

– Pourquoi ? Tu n’es pas bien dedans ? Tu ne vois donc pas que ta petite coquine est heureuse dans mes mains ? Elle a besoin d’être aimée. Comprends-tu enfin ? Elle est vivante mais elle peut aussi souffrir. C’est pourtant clair ! Tiens ! Regarde ! J’appuie dessus et elle pleure !

– Suffit, dit Bobby, vraiment agacé. Raconte !

– Je me suis attardée longtemps dans la cuisine. J’espérais qu’il irait se coucher, seul, sans plus d’histoire, mais lorsque j’ai pénétré dans la salle de séjour, je l’ai aperçu, semblable à ce qu’il était la veille : affalé dans son fauteuil, les jambes allongées, la robe de chambre mal

fermée. Il dormait.

– Que faire? Je me suis approchée de lui, son corps était pour moi un aimant, je savais qu’il était nu, en attente de moi, j’apercevais même une partie de son essentiel, suffisamment pour me torturer, si bien que j’ai fini par m’approcher davantage et par soulever l’étoffe doucement. Elle était là, endormie, paisible, mais sa petite tête me regardait, tendant vers moi sa charmante petite bouche, si délicate, si expressive, un peu de travers comme la tienne et toute aussi coquine. Comme elle est fascinante, lorsqu’elle implore la délivrance du bonheur de vivre, et comme j’ai raison de l’aimer et de lui venir en aide. Car je n’en pouvais plus de la regarder dans sa solitude. Alors je me suis mise à genoux. Si elle s’offrait ainsi à moi, n’était-ce pas en accord avec son propriétaire? Justin aurait-il repris sa place habituelle, s’il n’avait pas espéré que je viendrais, comme la veille, accomplir mon devoir de femme?

– Et il s’est laissé faire?

– Évidemment! Pour lui, ce devait être une façon de me pardonner. Que pouvais-je faire d’autre? Il m’attendait. C’était visible. Et il savait que je succomberais de nouveau.

– Et sais-tu pourquoi il nous a laissés seuls? Eh bien, parce qu’il a peur de moi, de mon tempérament, de ma faim. Il te connaît. Il espère que tu vas le débarrasser de moi. Après tout, c’est ma mère qu’il aime. Elle est de son âge et tu sais combien elle est gentille et soumise avec lui. Et puis, souviens-toi, avant de partir, tout à l’heure, il t’a dit : « Amuse-toi bien! »

– Mais il pensait aux mots-croisés! dit Bobby.

– Bien sûr, dit Bobinette, croisé est le mot qui s’impose!

Et Bobby comprit qu’il était vain de s’occuper des détails. Lorsque le mari de la Créole lui avait abandonné sa femme, il avait également dit : « Amusez-vous bien... »

Tout en continuant de taquiner le goujon, comme l’on dit, Bobinette réfléchissait. Pour elle, qui ne s’embarrassait plus des principes, tout était devenu normal.

– Quand ma mère reviendra de l’hôpital, dit-elle, il sera heureux de la retrouver disponible car elle reprendra son rôle de femme aimante auprès de lui. C’est tout ce qu’il attend d’elle ! Et nous deviendrons libres ! Libres de nous aimer normalement, mais passionnément, en oubliant tout ce qu’on a fait. Nos aventures ne furent que des fragments d’éducation. Des hors-d’œuvre qui donnent faim.

– Tu crois vraiment que Justin est d’accord pour que je devienne ton amant ?

– Mon amant, non ; mon mari, oui. Il faut que tu m’acceptes, car nous vivons sur les mêmes longueurs d’ondes. J’ai envie de toi et tu as envie de moi. Je le sens. Tu vis avec deux femmes, jalouses l’une de l’autre. Ce n’est pas une vie. Ce que tu reçois d’elles, je puis te le donner loyalement. J’aime l’amour. Toi aussi. Pourquoi ne pas nous unir ? Regarde-la : elle est resplendissante de bonheur. Je la veux à moi seule. Et elle sera d’accord très vite. Crois-moi.

Et Bobinette ajouta, avec des petits rires jubilatoires :

– Je ne suis pas une femme qui accepte de donner son corps parce que c’est normal quand on est mariée. Le sexe faible, c’est le tien ! Regarde ! Elle est l’esclave de mes mains, de mes lèvres. Je me moque de ce que tu peux en penser. Tu crois que je suis une salope, alors que je ne suis qu’une femme, mais une vraie femme, une femme qui a compris qu’un homme, on devait en faire un objet, certes, mais dans la joie. Voilà. J’aime mieux prendre que donner, tout en sachant que l’on peut marier les deux et qu’alors la joie de vivre n’a plus de limite. L’amour parfait, le corps et l’esprit. Si toutes les femmes étaient comme moi, le bonheur s’imposerait partout.

– Bobinette, ce n’est là qu’un délire ? dit Bobby, totalement éberlué. Où peut te mener une telle philosophie ?

– À ceci, dit Bobinette, et elle engouffra brusquement la petite bête attentive, laquelle n’attendait que cette adorable punition.

BOBBY ET BOBINETTE

15

LA PETITE NIÈCE

Bobby révéla-t-il à Justin ce qu'il avait vécu (imposé par Belle), avec Bobinette, en vue de la libérer de la dangereuse façon de remplacer sa femme ?

Que se passa-t-il après cette ahurissante aventure ?

Qu'importe. Il est évident que la coquine avait littéralement ensorcelé Bobby, car il réalisait qu'en effet, la vie qu'il subissait avec ses deux femmes était aussi compliquée qu'anormale.

Une décision s'imposait. C'est ainsi que Bobby accepta d'aller vivre avec Bobinette : une Bobinette, métamorphosée par la découverte en elle d'un sentiment qu'elle ne connaissait pas : l'amour. Le vrai, le grand, l'incomparable avec un grand A, et non les récréations des différences qui s'accouplent. Mais, c'est un vrai miracle, cet amour-là. Allaient-ils vraiment connaître l'absolu de l'amour, c'est-à-dire la fidélité ?

Certes, elle restait une intoxiquée, mais pour elle à présent ne comptait plus qu'un seul homme : Bobby.

Après ? Ben oui, après. Bobby avait raison lorsqu'il pensait qu'il allait connaître avec Bobinette bien des déboires. Mais n'était-il pas aussi vulnérable qu'elle ? Trop jeunes, tous les deux, pour ne pas subir la faim des autres ?

À Montmartre, elle avait découvert un studio libre, obligeant Bobby à vivre avec elle ! Et tout aussitôt ils

étaient partis pour Cabourg où l'une des tantes de Bobinette leur avait offert pour deux semaines de vacances, sa villa à cent mètres de la mer ; à condition toutefois qu'ils acceptent de s'occuper de sa fille Charlotte qui devait les rejoindre sous quelques jours avant de s'embarquer vers l'Angleterre afin de se perfectionner dans la future langue internationale.

Au jour dit, Bobby attendit la jeune fille à la sortie de la gare.

« Elle sera habillée en rouge », avait écrit la mère. Donc facile à reconnaître. Corsage et petite jupe rouges, valise plutôt jaune, petites chaussures rouges également. S'habiller en rouge en ce temps-là, ce pouvait être un sujet de réflexion. Or, sa mère ignorait tout de la Politique.

Bobby n'eut donc aucun mal à découvrir la petite nièce, car elle faisait penser, sur le plan de l'imagination, à une fleur géante, rouge de sang, qu'une foule d'admirateurs accompagnait. Elle marchait à la façon d'un cygne attentif, gracieux, dédaigneux. A première vue : une drôle de fille.

– Comme elle est belle ! s'écria Bobby en l'apercevant venir à lui.

Belle ? Non, plutôt charmante quand on la voyait de près. Disons, agréable à regarder : une jolie frimousse attentive, sur un corps de danseuse.

– Bonjour Charlotte, dit Bobby.

Aussitôt, un mignon sourire éclaira le visage de la petite nièce, tandis qu'elle posait sur le sol sa lourde valise. Puis elle tendit vers Bobby une petite main que déformait une paire de gants rouges. Décidément...

– Bonjour, M. Bobby, dit-elle ; j'aurais dû vous reconnaître dès que j'ai vu votre regard se poser sur moi. Pardonnez-moi !

Il avait empoigné la valise et Charlotte le suivit aussitôt dans un souple trotinement où la couleur du soleil couchant se déplaçait sous elle avec aisance.

Quand ils eurent atteint la sortie de la gare, Bobby dit à Charlotte :

– Que diriez-vous d’un chocolat ou d’un café au lait pour vous remettre de vos émotions ?

– Très bonne idée, répondit Charlotte, car nous nous sommes réveillés trop tard ce matin, si bien que nous n’avons rien pris avant de sauter dans un taxi, ma mère et moi.

Quelques minutes plus tard, ils étaient assis, l’un à côté de l’autre, derrière une petite table, dans un recoin d’une grande brasserie, où les rejoignirent bientôt croissants, café au lait, petits pots de miel et de confitures, etc.

– Merci, dit Charlotte, je commençais à avoir faim.

Un long moment, Bobby la regarda manger. Une belle poupée, pas d’erreur possible, avec des yeux qui savaient parler, des lèvres présumées gourmandes, de ravissantes oreilles qui avaient oublié de se décoller en feuille de chou pour mieux entendre, des seins en évolution vers un relief qui ne pouvait être que rondouillard. Bref, de quoi plaire.

Dans la vie d’une femme, la joliesse du corps et l’intelligence du visage sont les cariatides du succès.

Pour un être aussi fine bouche et bec fin que Bobby, toujours en alerte tel un critique d’art habile à découvrir les défauts mais qui s’émerveille aisément dès que son œil est heureux, c’était plutôt une réjouissance que la petite nièce en vacances.

Il ne put s’empêcher de lui dire :

– Vous êtes vraiment très appétissante.

Le mot terrible lui avait échappé.

– Quel mot pour me dire que vous prenez plaisir à me voir manger ! répondit Charlotte, apparemment choquée.

– C’est vrai, dit Bobby, ce n’était pas un mot à employer pour dire combien vous êtes ravissante. Vous devez être déjà très convoitée ?

– Encore ! Décidément vous aimez les mots qui choquent, dit Charlotte mi-figue, mi-raisin. Vos mots me concernent, certes, mais je déteste ce genre de charabia intellectuel. Je suis ce que je suis, voilà tout.

– C’est vrai, vous avez raison, ma gracieuse petite nièce. Je me mets à votre place, enfin, je cherche à m’y mettre. Vous êtes une étudiante, il est évident que les mots que j’emploie vous concernent, comme vous dites, cependant vous les trouvez trop précis, pas du tout à la page, et je vous comprends. Pardonnez-moi, je vous prie. Mais, jolie comme vous êtes, on doit souvent vous importuner. Ah pardon, encore un mot sophistiqué. Je veux dire que les garçons doivent vous courir après? Ils doivent vous proposer des choses, comment dire, des combines? Une agression permanente, voilà à quoi je pense.

Charlotte eut enfin un sourire amusé, et elle dit :

– Bien sûr que les garçons m’importunent et me convoitent, comme vous dites. Mais n’est-ce pas ce qui arrive à toutes les filles de mon âge? On finit par en avoir marre d’être jolie et bonne à culbuter. Je suis cernée, de plus en plus. Cernée, c’est un mot à vous? Ça doit vous plaire? Je deviens comestible. Ils ont tous faim de moi. Ils sont souvent odieux, si bien qu’ils me dégoûtent. Ils ne savent pas déguiser leurs sentiments; ça sort en injures, en images grossières, en propositions répugnantes. Ils veulent que je leur donne ce qu’ils désirent de moi, comme ça : « ouvre tes jambes qu’on puisse te voir. T’es une salope comme les autres! » Etc. Ils disent de moi que je ne suis qu’une pim-bêche, une chichiteuse, parce que je ne veux pas leur donner mon corps à tripoter. Ils m’empoignent comme si j’étais une poupée, un mannequin. Ils veulent m’apprendre l’amour et, pour eux, il ne s’agit que de me trusser ou de me culbuter. C’est dégoûtant. Ils appellent ça : le baisage à l’œil!

Bobby en était baba. C’était ça maintenant, la vie d’une jeune fille de bonne famille? Il n’avait que quelques années de plus que sa petite nièce, mais il avait l’impression d’être catapulté sur une planète différente, inhumaine, parce que sans amour... Et ceux qui ne connaissent pas l’amour seront toujours des déphasés globaux.

– Quelques jours avant les vacances, je les ai vus à trois contre une de mes copines.

– C’était ignoble ce qu’ils voulaient lui faire. Elle se débattait, elle criait. Ils avaient déchiré sa culotte.

– On voyait tout. Ils lui écartaient les genoux, ils la troussaient, ils fourrageaient à l’intérieur de ses jambes. L’un d’eux avait sorti son engin et il l’agitait au-dessus de son visage car ils étaient parvenus à jeter ma copine par terre, et j’ai vu qu’il l’arrosait avec des gouttes qui s’échappaient de son truc et qui tombaient sur sa bouche. Et il criait : « Avale ! » Heureusement que d’autres garçons sont intervenus.

– Évidemment, ils ne sont pas tous comme ça, mais les gars normaux, ils ont peur. Et pour se distinguer des autres, ils ne nous regardent plus, ou presque.

– Ce que vous me racontez est effrayant, dit Bobby. Vous avez vu tout ça ?

– Et bien d’autres, dit-elle. Si c’est ça l’amour, merci pour moi. Cernée ? Bof. Deux ou trois seulement. Heureusement, ils sont jaloux l’un de l’autre. C’est ma sauvegarde. Mais, parfois ils m’agressent, me saisissent par les fesses, s’emparent de mes seins. Je crie, et c’est à eux d’avoir peur, et pourtant, ils ne me lâchent pas. Ils croient qu’un jour ou l’autre, je dirai OUI, pour avoir la paix. Mais, si c’est ça la paix et l’amour, non et non !

Bouleversé par une telle révélation, Bobby s’écria :

– Non, ce n’est pas ça l’amour, ma Charlotte. Vos copains de lycée sont des excités. La minorité fait toujours plus de bruit que les gens en place. Il y a ceux qui étudient et ne pensent guère à l’amour et une poignée d’autres qui sont déjà obsédés par les femmes.

– Alors, ils ne devraient pas les abîmer en les méprisant.

– Vous avez raison, mais ils sont à un âge où l’on divague, un âge où les femmes ne sont que nourriture. Ils sont devenus des petites brutes en liberté. Personne chez eux, quand ils sortent de l’école ou du collège. S’ils avaient leurs mères à la maison, ils auraient une tout autre idée des femmes. Ils vivraient en paix.

– La paix ? Quelle blague. Il faut déjà l’avoir en soi, la paix ! Moi, je suis une tourmentée. La vie m’inquiète. Depuis que mon père est mort, ma mère n’a plus sa tête. Ils s’aimaient et il est mort et maintenant elle est seule.

– Mais, il y a vous, Charlotte ?

– Là et ailleurs.

– L’amour, vous l’avez sans doute connu, le vrai, avec l’union de vos parents. On est toujours heureux quand on aime.

– Aimer, oui, mais qui ? J’ai beau regarder autour de moi, les garçons, les étudiants, leurs pères, je ne trouve personne que je puisse aimer. Tous des égoïstes. Lorsqu’ils me regardent, j’ai l’impression qu’ils me pèsent pour savoir ce que je vau.

– Vous exagérez, ma Charlotte. Il y a de nombreux hommes qui aiment les femmes parce qu’elles méritent d’être aimées. Il ne faut pas tout mettre en poubelle. Vous êtes dans une mauvaise passe. Vous attendez une solution qui ne vient pas assez vite, mais la vie est devant vous. On attend l’amour sans y croire, mais il existe ; il est le vrai bonheur de la vie.

Il s’était penché sur son visage mais les yeux de Charlotte se dérobaient sous leurs paupières.

Décidément, elle avait choisi le silence. Mais, que voulait dire ce silence ? Bobby avait approché ses lèvres de celles de Charlotte et voilà qu’elles se posaient sur elles et que Charlotte ne les repoussait pas ! Absente mais présente à la fois, car voilà que ses lèvres s’entrouvraient pour permettre à Bobby de pénétrer enfin entre elles avec une petite langue savante et conquérante. Et voilà qu’elle prenait plaisir à ces lèvres qui mangeaient les siennes puisqu’elles subissaient leur fringale abusive et que la convoitise émerveillée de cette bouche étrangère ne la révoltait pas.

Et elle ne fit rien non plus lorsqu’un de ses seins devint un prisonnier paisible sous l’évidente tendresse de la main de Bobby.

Un long moment, ils restèrent ainsi, soudés l’un à

l'autre, immobiles. Puis Charlotte se détacha et elle dit :

– Vous allez trop vite. Il est certain que vous me plaisez car vous n'êtes pas un garçon comme les autres. D'ailleurs vous êtes déjà plus âgé que mes copains. Vous avez des manières ensorcelantes de vous emparer de moi et je me laisse faire parce que j'en éprouve le besoin. Un besoin étrange qui me paralyse. J'ai confiance en vous. Vous êtes si différent des autres. Vous avez tout compris de moi et il est normal que vous en profitiez.

Cela dit, ses yeux disparurent encore sous leurs paupières comme s'ils avaient besoin de dormir et Charlotte ne fit rien pour libérer son sein qui prenait certainement plaisir à n'être plus qu'un objet dans la main d'un homme admiratif qui le caressait tendrement...

Et pourtant, Bobby hésitait. Certes, Charlotte n'était plus qu'une attente, cependant Bobby restait imprégné par son passé d'éternel vaincu. Il avait tellement subi qu'il n'osait pas profiter de cette défaillance de Charlotte, meurtrie dans sa chair par ce baiser qu'elle n'attendait pas et dont elle avait subi l'exaltante puissance. Son corps donnait si puissamment l'impression d'attendre, qu'enfin la main de Bobby abandonna sa prise pour une autre conquête, mais il crut bon, auparavant, de murmurer tout près de son oreille :

– Et si j'allais plus loin, que diriez-vous ? Que je vais encore trop vite ?

Charlotte ne répondit pas. Son silence parlait pour elle. Elle était trop émue pour répondre. Alors la main de Bobby redevint ce qu'elle était : une affamée, sans toutefois perdre de sa subtile prudence. Elle se posa tout d'abord avec une douceur déconcertante sur le genou de Charlotte, dont la réaction ne fut qu'une sorte de frémissement...

Puis la main se décida à quitter ce stationnement pour glisser sous la robe vraiment courte de Charlotte et elle s'y complut au point d'avoir envie d'entreprendre la délicate ascension qui permettait d'atteindre les sommets du plaisir...

Charlotte ne réagissait que par de très légers soubresauts qui ne faisaient qu'aggraver le péril. Ses yeux s'obstinaient à dormir sous leurs paupières. Son corps se résignait à subir l'outrance de la violation de son territoire privé, car la main de Bobby venait d'atteindre enfin l'ultime défense des étoffes et qu'elle s'aventurait dans le buisson sacré et voilà qu'un de ses doigts s'attardait sur le gentil pistil des effervescences...

Comme la brasserie était à peu près déserte et que leur table était à l'abri des indiscretions, le jeu pouvait se développer sans problème...

Avec une émotion facile à comprendre, Bobby contemplait, sur le visage pâmé de Charlotte, l'évolution bienfaisante de cette première initiation à l'exaltation amoureuse.

En considérant que les genoux de Charlotte s'étaient légèrement ouverts, afin que la main de Bobby puisse se réjouir à son aise et que la jeune fille avait commencé, quasiment, de ronronner, on pouvait aisément admettre que Charlotte avait perdu son appréhension farouche, proche de l'angoisse, et qu'elle devait s'émerveiller de vivre le premier épanouissement de sa volupté naissante de jeune fille...

Et puis, brusquement, après avoir été victime d'une sorte de plainte, vite évanouie, elle se dressa, bouleversée, furieuse.

– Allons-nous en ! dit-elle.

Et Bobby dut s'interposer afin de reprendre la lourde valise qu'elle avait empoignée pour échapper au plus vite à l'ensorcelante invasion de la main de Bobby. Mais, en marchant devant lui vers le stationnement des taxis, il était visible qu'elle n'était plus la fille décontractée qui n'avait faim que de croissants.

La journée coula comme une petite rivière qui n'a aucun remords, aucun rocher pour la meurtrir. Au soir, après un repas où Bobinette put raconter, sans être interrompue, qu'après avoir admiré dans le sable de la plage de Cabourg, de minuscules bulles d'air, elle avait découvert,

sous chacune d'elle, une sole qui n'était pas encore meunière. Oui, une sole, deux, trois, quatre, dix ! Une sous chaque petite goutte lumineuse, et que cette découverte avait transformé la plage de la marée basse en tumultueuse explosion de joie, en multiples mains cherchant à dépouiller le sable de ces poissons enfouis qui attendaient la marée montante pour revivre en pleine mer.

Après quoi, on alla se coucher. Bobinette et Bobby, en bas, la même Charlotte, en haut, dans une chambre mansardée, mais face à la mer.

Le lendemain matin, la chambre de Charlotte était vide ! Le lit défait, la valise absente. Charlotte avait disparu, sans explication. Ça alors, quelle histoire !

– Que lui as-tu fait pour qu'elle s'en aille si vite ? demanda Bobinette à Bobby.

Déconcerté, malheureux, Bobby ne pouvait que raconter la merveilleuse mais redoutable récréation qu'il avait généreusement offerte à Charlotte.

– C'est pas vrai ? s'écria Bobinette, mais tu es fou, ma parole ! Comment tu lui donnes un tel hors d'œuvre et tu l'envoies coucher toute seule au premier étage ! Il était si facile de la convaincre de partager notre lit ! On la mettait au milieu de nous. Quel régal !

EN CONCLUSION

Que faut-il penser de la dernière phrase de Bobinette ? Elle est troublante, inquiétante, mais ce ne doit être qu'une envie de naguère qui s'impose brusquement et n'aura pas de suite vraiment dangereuse. Il était difficile d'oublier ce qu'ils avaient déjà vécu. À présent, ils étaient mariés. L'aventure n'était plus pour eux qu'une série de préambules. La vie à deux s'était imposée avec ses multiples obligations.

Mais leurs aventures de jeunes gens au seuil de la vie des adultes se terminèrent ainsi :

ils venaient de découvrir qu'ils n'avaient vécu que les hors-d'œuvre de la confrontation des différences et qu'ils avaient trouvé enfin le véritable amour, c'est-à-dire, celui qui ne se contente pas de l'union fugitive de deux corps affamés. Deux en un. Cela suffit.

Je n'ai rien voulu prouver d'autre que ceci :

La Morale excessive est l'ennemie du bonheur de vivre.

Pierre Béarn

TABLE DES MATIÈRES

LES AVENTURES DE BOBINETTE

Une leçon de chaussure	15
La manif et le clochard	21
La leçon dans un train	29
Les fruits de mer	37
La Haute Couture	45
Voici l'instant où le bourgeon devient la fleur	53

LES AVENTURES DE BOBBY

Une leçon de naturisme	63
La jeune infirmière de Bobby	75
La nuit des yeux n'efface rien	83
Une bien singulière Créole	93
Sous l'influence de la Créole	109
La Portugaise	119
D'une fenêtre à l'autre	129

BOBBY ET BOBINETTE

Et c'est ainsi qu'ils se connurent	135
La petite nièce	149

